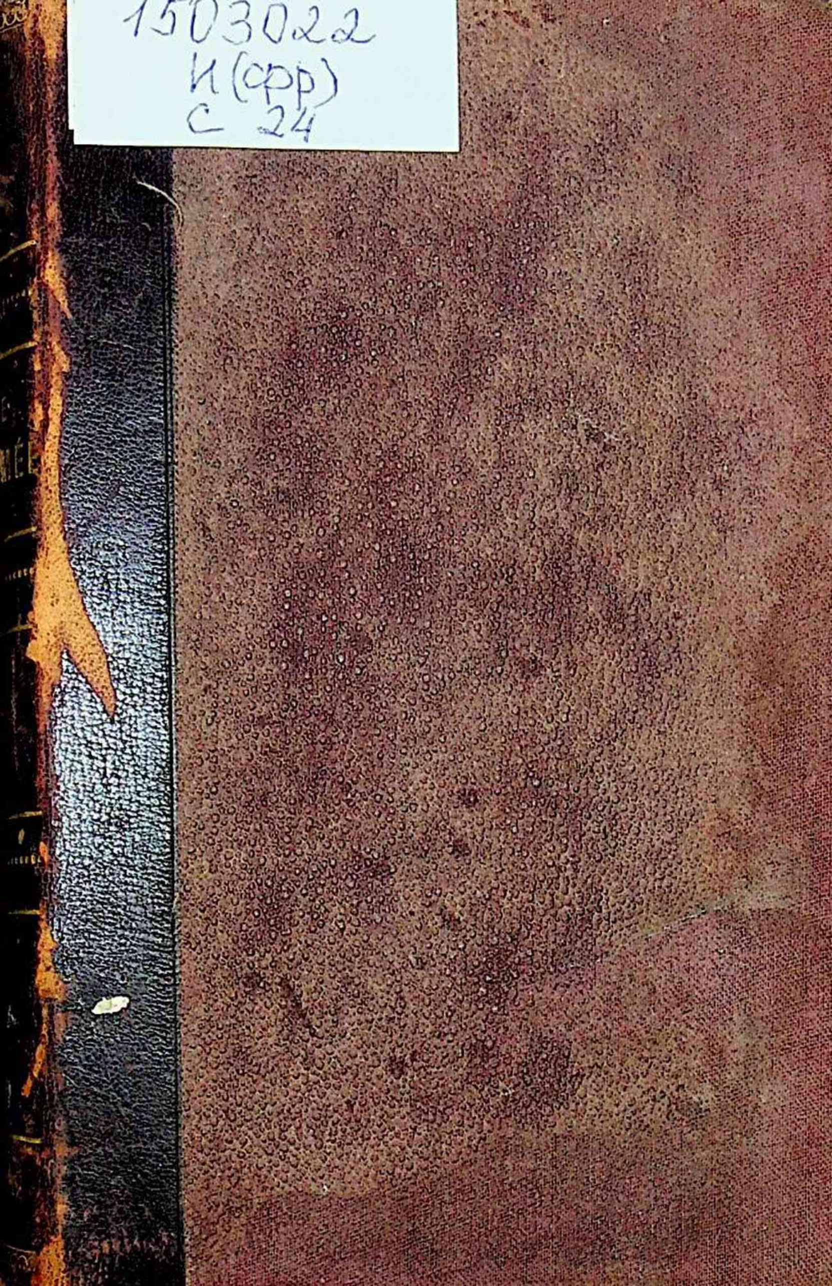
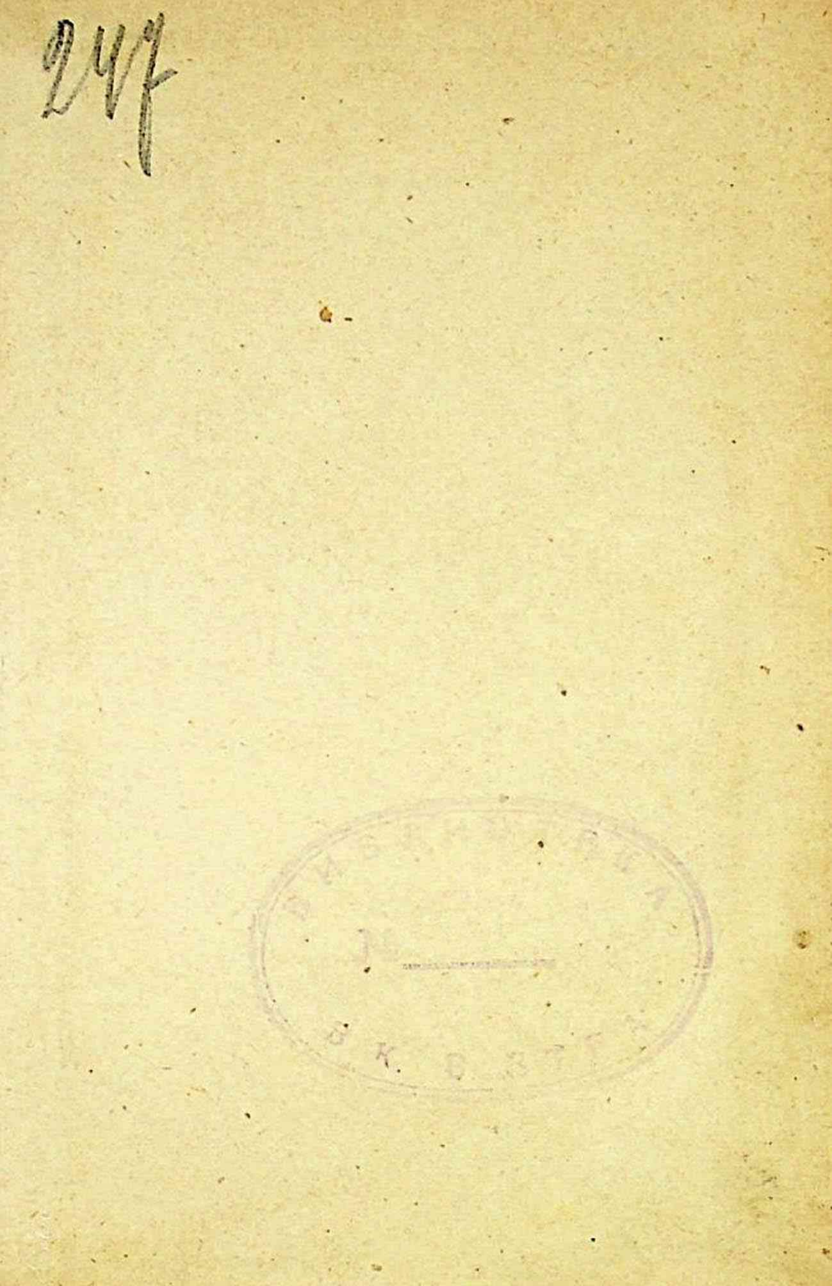



247

CAPOUE

EN

CRIMÉE

CAPOUE EN CRIMÉE

ÉPISODES

DU

JOURNAL HUMORISTIQUE

DU SIÉGE DE SÉBASTOPOL

PAR

UN ARTILLEUR

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1869

PRÉFACE

Au point de vue du pittoresque, le siége de Sébastopol, pris pour type des expéditions contemporaines, est aux guerres modernes, ce que sont les voyages d'aujourd'hui, en wagon, comparés oux courses d'autrefois, en diligence. On rencontre beaucoup de gens, de par le monde, qui, plus ou moins, regrettent encore, sans toutefois vouloir y revenir, le bon temps où les messageries royales, glorieuses héritières du coche de nos aïeux, trônaient sans partage sur le pavé de la France. Parmi ceux qui, il y a vingt ans seulement, par goût ou par métier, battaient le pays, qui n'a gardé du moins le souvenir d'une partie de plaisir, au fond de la *rotonde* ou dans l'*intérieur* ?

L'aventure commençait, dès le départ. Entre étrangers, destinés à vivre côte à côte, en famille, plusieurs jours durant, la nécessité, à défaut de la politesse, déliait vite les langues. Avant le premier relai, chacun avait levé son masque, et annoncé à la compagnie son plan d'itinéraire. Mademoiselle, modiste jolie, allait en Allemagne ; Monsieur, étudiant ou touriste, friand d'imprévu, se rendait à Paris. Au seuil de Marseille, on parlait alors, de Paris comme

d'un paradis lointain, et le Rhin semblait couler aux antipodes.

Bientôt après ce prélude qu'égayait, entre les deux causeurs, le frôlement des pieds, à l'ombre des bancs, s'offrait la montée, occasion d'intimité inévitable. On descendait ensemble de voiture, et la dame, sous prétexte d'ennui ou de faiblesse, acceptait le bras du cavalier, qui n'était déjà plus un inconnu, à ses yeux. La toilette de la voyageuse avait un air de deshabillé champêtre : ses cheveux, dénoués par les secousses du carrosse, fouettaient, de leurs boucles en désordre, le visage de son compagnon. Les beautés de la nature, aux bords de la route escarpée, invitaient, à chaque pas, à s'arrêter et à rire. Les spectateurs désintéressés, de loin, au travers des flots de fumée que soulevait, à l'escalade, l'équipage en branle, se croyaient déjà témoins d'un enlèvement.

Cependant, au milieu de la caravane momentanément à pied, se prélassait un bonhomme ventru, portant paletot fourré et casquette en peau de loutre, insignes de sa puissance ambulante ; sur sa trogne, étaient inscrits les fins morceaux et les verres de vin vieux que les hôteliers riverains lui payaient à l'envi, pour prix de ses faveurs. Il tenait à la main un registre qu'on aurait dit le livre des destins, tant les personnages du *coupé* même s'empressaient autour de l'oracle, le questionnant et l'écoutant. Le capitaine-conducteur ne répondait que monosyllabes dédaigneux ou bouffées de sa pipe; et, sitôt que la côte était franchie, il refaisait l'appel à la hâte, gourmandait le couple des demi-amoureux,

égarés à l'avant-garde, refermait la portière à clef; puis, au commandement de l'automédon en chef, la diligence reprenait sa course.

Mais, vers le soir, les cabines devenaient alcôves volantes : la belle, en son coin, coiffait la cornette de nuit et drapait sa vertu des plis de son châle; le galant, vis-à-vis d'elle, tirait du bissac le bonnet du sans-gêne. Dans les deux camps, on paraissait se préparer au sommeil, tandis qu'en vérité, les cachots et l'obscurité favorisant les vols de baisers, l'intrigue continuait sans bruit, à l'écart, si bien que l'aurore, au gré des dormeurs supposés, se levait trop matin. Souvent même, en ce règne des *Poulain* et des *Laffitte*, les accidents de voyage ne manquaient pas de poésie : versait-on, il vous arrivait de tomber, à la facon des héros d'opéra-comique, dans les bras d'une charmante partenaire, juste avec la vitesse de choc qu'imprimerait un transport d'amour; des voleurs survenaient-ils, on bénissait, les gendarmes aidant, une bonne fortune de gloire chevaleresque.

De nos jours, la vapeur carrossière a chassé le roman des grandes routes, gardées, mais désertes; et les chercheurs d'émotions seront désormais réduits à ressusciter les berlines, à braver des Mandrin postiches ou à séduire des aventurières à gages. Le sifflement étourdissant de la locomotive remplace, au départ, le joyeux refrain du fouet de postillon. Le poudreux mécanicien a détrôné le conducteur, à face de Silène. La cloche de la gare sonne en tocsin le signal; aussitôt, les voyageurs de se précipiter dans les wagons. Chacun se carre et s'isole, à sa place:

personne ne se soucie même de regarder ses compagnes. D'ailleurs, agent barbare de la morale publique, le tabac force, d'ordinaire, à séparer les deux sexes, comme deux partis ennemis. D'un côté, les hommes, parqués, s'enfument à volonté ; de l'autre, les femmes bâillent à loisir.

Devant les regards de tous ces coureurs affairés, les paysages les plus enchanteurs passent, ainsi qu'un défilé monotone d'ombres chinoises ; ni plaisantes surprises en route, ni éclairs de gaîté. Le tourbillon emporte une foule silencieuse, avec une rapidité alarmante. Pendant ces excursions, où tout est réglé algébriquement, la perspective, les haltes, les allures, les incidents, on serait tenté, parfois, de souhaiter au convoi quelque encombre, si ces diversions ne coûtaient pas trop cher : car, ce sont boucheries sanglantes, où voisins et voisines, projetés en bombes les uns contre les autres, s'entr'heurtent, jusqu'à la simple mort, dans les cas les moins tragiques.

Il ne reste donc plus, grâces aux chemins de fer, que de minces chances d'aventures, en voyage. De même, sous l'influence de la douceur des mœurs, la guerre a perdu toute couleur romanesque. Jadis, et au commencement du siècle encore, le métier du soldat en campagne était une longue fête. Hors des agréments ordinaires du champ de bataille, les hasards journaliers de la marche lui fournissaient une ample moisson de plaisirs. Par un abus de la force, il vivait aux dépens du vaincu, dans sa maison, à sa table. Une galanterie native changeait, souvent, le garnissaire en hôte favori. Il devenait, chemin faisant,

Don Juan de bivouac ; et, à la paix, le vétéran rentrait dans ses foyers, le sac riche d'anecdotes, pour le malheur de son entourage.

Aujourd'hui, Dieu merci, guerroyer n'est plus une loi de l'ordre social, ni le passe-temps des rois. Les peuples civilisés ne se battent qu'à la dernière extrémité, pour les questions abstraites du droit politique. La stratégie s'inspire de l'humanité : on frappe fort, afin d'abréger. La profession des armes tend donc à devenir austère presque autant qu'un sacerdoce. Les armées expéditionnaioes, à l'exemple des maisons de prince bien ordonnées, trainent à leur suite leurs vivres et leurs intendants. Le pillage par système friserait le deshonneur. Richelieu désavouerait le *Père-la-Maraude.* Nulle part mieux qu'en Crimée le caractère, en quelque sorte religieux de la guerre contemporaine, ne s'est révélé.

Mais si l'esprit guerrier, en se poliçant de plus en plus, a dépouillé, dans ses manifestations, cette fleur de romantisme, que les anciens exprimaient par maintes brillantes images, jamais, en revanche, le soldat ne s'est montré, individuellement, plus digne d'intérêt. Les héros d'élite Grecs ou Romains ne représentent, au fond, que des brigands armés. Achille, suivant notre code, aurait cent fois mérité d'être fusillé, et Alcibiade n'aurait pas trouvé grâce devant une cour martiale. Les gens de guerre, au moyen âge, ne cachaient que d'exécrables despotes, sous un masque de chevalerie.

Lorsque, plus tard, vinrent les armées permanentes, les mercenaires, succédant aux partisans

féodaux, ne valurent pas mieux que les *routiers* et les *reitres*. La Révolution française appela enfin, dès son origine, les vrais enfants de la patrie sous les drapeaux : mais, ces grenadiers de la liberté, régénérateurs de l'Europe à coups d'épée, avaient mieux a faire que de donner l'exemple de la morale militaire; et, s'ils n'étaient pas toujours sans reproches, la victoire au moins excusait les excès de leur prosélytisme. A côté de ses devanciers directs, les uns plaie cruelle de l'Europe, les autres, *culottes de peau*, sans pitié ni frein, le soldat de nos jours peut être regardé comme un modèle, pour la gloire de la civilisation.

En effet, n'en déplaise aux plus spirituels *anti-chauvins*, il n'est autre que le citoyen payant l'impôt du sang et gérant l'honneur de la France. Il a vingt ans, d'ordinaire, quand il part de l'atelier ou des champs, pour son sort ; le plus souvent, il emporte dans le cœur l'amour d'une *gente payse*, sa fiancée du retour, la vision consolatrice des mauvais jours futurs. Rien ne lui ôte, sous le harnais, les vertus de la maison paternelle. La discipline lui tient lieu d'école ; et ses leçons l'aident à essuyer plus tard les traverses de la vie. Le cabaret n'est habituellement pour lui qu'un lieu d'oubli. Traîneur de sabre, moins par goût que par devoir, il n'est ni plus sot ni plus fin qu'autres fils de la terre des Gaules. S'il meurt au combat, il rappelle aux témoins de ses exploits gratuits l'image du guerrier d'Argos.

Le *grognard*, jureur, maniaque, ivrogne de naissance, abruti de l'*exercice*, gouailleur à outrance, n'ouvrant sa bouche avinée que pour dire des drôle-

ries a presque disparu des rangs; et, il y aurait injustice à vouloir le donner comme le type du fantassin ou du cavalier. Le ridicule exceptionnel de *Dumanet* ou des coryphées du 101ᵉ n'atteint pas, car ils sont les premiers à en rire, tous ces milliers de jeunes compagnons du drapeau qui servent, par la plus sainte des nécessités sociales, et qui, en ce siècle d'argent, praticiens du désintéressement, portent dans leur giberne, au fond, le bâton de maréchal, mais, au-dessus, un billet d'hôpital, tels, en un mot, qu'on les a vus à l'œuvre, surtout pendant l'hiver du siége, devant Sébastopol

Le camp des alliés, le plateau Chersonèse, était une arène appropriée par la nature et par l'art, aux épreuves de l'héroïsme militaire. D'un bout à l'autre de ce désert, choisi comme champ clos pour vider la querelle, pas l'ombre d'une femme : l'allégorie de l'oiseau de Vénus, nichant dans le casque de Mars, semblait une mystification, à l'adresse des assiégeants de Sébastopol. L'horizon était borné, d'un côté, par des gueules de canons, de l'autre, par les vagues redoutées de l'Euxin. Au milieu d'un pareil théâtre de guerre, il ne saurait exister d'autres sources de pittoresque que les plaisirs des combattants, au logis, et leurs prodiges de valeur, au feu.

La poésie du bivac n'est plus personnifiée en cette folle muse de la gloire, que cultivèrent les troubadours et les chroniqueurs du moyen âge, qui parfois aussi égaie la plume des historiens modernes. Elle figure une bonne fée, qui s'assied au chevet du martyr de la tranchée et le berce, pour soutenir son

courage, de biens chimériques. Le conte gaulois dégénère en élégie : les victoires même ressemblent à des funérailles ; chaque tente de la Chersonèse est comme la scène d'un drame domestique.

Les rigueurs du métier menaçant de jour en jour d'excéder leurs forces, les champions, les moins rêveurs, avaient dù, pour se désattrister, en ce temps de douleurs fameuses, créer, à leur usage, une sorte de Capoue idéale ; et, le charme de ses délices qu'on goûtait par la causerie avec des compagnons d'infortune, au coin de la cheminée boudeuse, sous un abri des tranchées, ou à la promenade, réussissait à étourdir les patients sur les horreurs croissantes de la guerre de siége.

Ces divertissements intimes, pour ce qui m'est personnel, ouvrent ce premier volume de souvenirs criméens.

Dans la première partie, je conte à un compagnon de promenade mon *Itinéraire de Strasbourg à Constantinople* : Délices du monastère Saint-Georges.

Dans la seconde partie, mon interlocuteur réplique, sous une grotte du ravin des Anglais, en face du Bastion du Mât ; c'est une idylle de la vie d'étudiant, l'*Histoire d'un premier baiser* : Délices de la tranchée.

Dans la troisième partie, les Délices du nouvelliste de bivouac, comprennent la *Trahison du général Forey*, un *Présage de la mort du czar*, et *Mon ouverture de la chasse*.

Le livre finit par des rêveries philosophiques et des lectures, fleur de mes travaux intimes : *La philoso-*

phie d'un pilier de tranchée, — mes vacances, — Horace et Virgile, au feu, composent LES DÉLICES DE L'ÉTUDE SOUS LA TENTE.

Le deuxième volume s'ouvre par LES DÉLICES DE LA FLANERIE : *une Critique du Réalisme, à propos d'amourettes, — les fruits de la guerre.* Il continue par la chronique du plus mémorable jour de délices véritables, que goûta l'armée d'Orient, le *sac de Sébastopol* : DÉLICES DE LA VICTOIRE.

Après, viennent :

La course sanitaire sur la Belbeck, au lendemain du siége, heureux pendant du désastre de la Dobrustka, qui mérita le nom d'*expédition des choux*, puis *Eupatoria et Kinburn* : DÉLICES DE LA GLOIRE ;

Les quartiers d'hiver à Baïdar, plaisante contre-partie de l'hiver, sous les murs de Sébastopol : DÉLICES DU REPOS.

Enfin, la plus chère des délices criméennes, couronnement de notre Capoue fictive ou réelle, le retour en France : DÉLICES DU TRIOMPHE.

Puissent ces faibles échos des champs de la Chersonèse rappeler, avec quelque attrait, aux conquérants, dispersés et veillis, de Sébastopol la mémoire des rares réjouissances d'un âge, funestement épique! Puissent ces impressions de bivouac prouver que le meilleur des plaisirs du soldat, en campagne, lui vient de l'imagination ; que le plus doux fruit qu'il recueille de la gloire, est la paix ; que, partant, aujourd'hui, la guerre, devenue un sacrifice sans compensation, même pour les acteurs, reste comme un monstrueux phénomène de !a civilisation !

J'ai longtemps hésité, avant de faire paraître ces volumes, ma dernière œuvre de jeunesse ; et, en effet, par la nature même du sujet, toute trace de science spéciale a disparu. Seule, la poésie de la Chersonèse a inspiré ces *souvenirs* de la guerre d'Orient. Or, ce péché littéraire, pour qui signe *un artilleur*, est une faute grave, aux yeux de beaucoup de juges, mes confrères, convaincus que la plume d'un soldat ne saurait s'exercer que sur la stratégie ou la tactique. Ils ne me pardonneraient, pas, même si je leur jurais que, désormais, et jusqu'à la fin de mes jours, je me voue à l'étude des questions d'art militaire. Après mes *Délices de la tranchée*, je serai quand même, à leurs yeux, un romancier de bivouac, c'est-à-dire un écrivain incapable de résoudre un simple point de théorie. Aussi, n'essaierais-je pas de me disculper en leur prouvant, par exemple, que la plupart des grands capitaines, ceux que chacun de nous doit, dans sa modeste sphère, prendre pour modèles, étaient poètes à leurs heures ; et, comme certaines parties de ces *souvenirs* complètent le *Journal humoristique du siége de Sébastopol*, je les livre aux hasards de la publicité ! Plaise à la fortune que cet ouvrage reçoive, de l'armée et du public, le même accueil que son aîné !

LES DÉLICES
DU
MONASTÈRE SAINT-GEORGES

Itinéraire de Strasbourg à Constantinople.

ITINÉRAIRE

DE

STRASBOURG A CONSTANTINOPLE

Le Plateau Chersonèse, place d'armes des assiégeants de Sébastopol et théâtre de leurs exploits, s'étendait, de l'Orient à l'Occident, entre la vallée de Balaclava et les ruines de l'antique Cherson. La ville russe, telle qu'une barricade de fer, le limitait au nord. Le rivage de la Mer Noire enveloppait le côté méridional de cette lice fameuse, où les plaideurs armés de l'équilibre européen débattaient, comme dans un tournoi, la question d'Orient. Au commencement de l'automne, en 1854, lorsque les vainqueurs de l'Alma y arrivèrent, enseignes déployées, pour établir un siége, dont l'appareil leur semblait n'être qu'une politesse stratégique à l'ennemi, le champ de lutte offrait la demi-nudité pittoresque, propre aux plages méditerranéennes. De loin en loin, des maisons à balcons couverts et aux blanches façades présageaient la fondation prochaine,

en ces lieux, d'une colonie agricole. Quelques bosquets de chênes attestaient les progrès de la hache des défricheurs. Les bancs de rochers épars disparaissaient sous un tapis de fleurs de safran épanouies ; et au milieu de ces nappes de gazon violet, dans les fonds de terre, des vignes rivalisaient avec les plants les plus fortunés de la Bourgogne. Du milieu d'un verger d'amandiers, le clocheton d'un presbytère russe figurait, au centre de la région des bivouacs de l'armée de siége, l'image gracieuse d'un de ces temples de la Tauride, où la fantaisie des poètes aimerait à faire prier Iphigénie exilée.

De distance en distance, des ravins, les uns rayonnant en large et profondes sinuosités vers Sébastopol, ainsi que des chemins de ronde mystérieux ; d'autres touffus et rétrécis, descendant droit à la mer, semblables à des refuges de pirates ; d'autres, enfin, simples ondulations du sol, vraies corbeilles de verdures d'où l'eau jaillissait en sources nombreuses, où les petits oiseaux voyageurs du Levant hivernaient en famille, retraites chères jadis aux amoureux de Karani.

Au temps de notre arrivée, vers les derniers jours de septembre, lorsque le crépuscule d'Orient jetait les couleurs fleuries de ses rayons sur les beautés de la campagne criméenne, et que le boulevard des alliés brillait à perte de vue de la lumière du soir, entre les arcs-en-ciel mobiles des flots de l'Euxin et les montagnes rosées de la chaîne Taurique, on se serait cru transporté, du seuil de la tente, à travers ces romantiques bruyères de la côte provençale, entre la mer et les Alpines, là où les cailloux du chemin sont parfu-

més de thym, où les bergères réveillent encore la muse des troubadours.

En ce printemps du siége, le camp était un lieu de plaisance. On passait des labeurs de l'attaque, qu'on supposait, chaque jour, sur le point de finir, à tous les enchantements des illusions d'une victoire espérée. Les premières privations avaient même une saveur singulière, car elles semblaient devoir doubler les plaisirs, qui récompenseraient les conquérants, à Sébastopol. On fourrageait tout à l'entour, de gaîté de cœur, le bois et la verdure, afin de pouvoir déloger, sans le moindre regret, de l'arène. Mais sitôt qu'au lendemain d'Inkerman, l'espoir d'un prochain triomphe s'évanouissant, l'avenir commença à se tendre de ténèbres, et que la bise sibérienne roula, à l'horizon de Baïdar, les nuages avant-coureurs des tempêtes de la froide saison, le tableau changea d'aspect.

Le Chersonèse se dévoila brusquement à ses hôtes, pareille à une cité de la désolation ; et en effet, avant la fin de novembre, on n'apercevait plus, dans les champs, ni arbres, ni arbustes, ni buissons, pas même un brin d'herbe. La surface du plateau était de toutes parts meurtrie de sillons de boulets et de trous, pour l'extraction des derniers filons de la *forêt souterraine*. Les rochers montraient leurs faces dénudées entre les tats d'immondices. Le vent d'automne ne faisait tourbillonner, au loin, que les lambeaux de guenilles des morts et les débris de fumiers : car les arracheurs de racines, pourvoyeurs inquiets des cheminées de bivouac menacées, faute d'aliments, de

s'éteindre, glanaient avec avidité les feuilles errantes.

Les sites renommés du pays attristaient les yeux du promeneur, comme si un souffle incendiaire les avait longtemps balayés. La plaine de Balaclava paraissait encore tachée du sang des escadrons de lord Cardigan. Le lac du monastère Saint-Georges vomissait, sur ses bords déserts et fangeux, les cadavres des chevaux de bataille anglais, blessés au 25 octobre, glorieuses charognes, autour desquelles les corbeaux battaient funèbrement leurs ailes. Du côté d'Inkerman, ruine plus navrante encore ! le champ du carnage de la veille n'était pas nettoyé : la boue en divers endroits, avait gardé des reflets rougeâtres ; et, au pied des précipices de l'*Abattoir,* les victimes russes imploraient en vain les honneurs de la sépulture, tandis qu'en face, de sa cellule perchée dans les rocs, sur la rive ennemie de la Tchernaïa, un ermite grec, de temps en temps, écartait pieusement à coups de fusil, loin des dépouilles sacrées du charnier, les vols d'oiseaux de proie.

La teinte des barrières de l'horizon, la ville et la mer, s'était rembrunie. Sébastopol ne donnait plus en spectacle, le long des terrasses de ses bastions victorieux, une galerie de dames en toilette de bal. Presque tous les habitants, devant la perspective d'un duel impitoyable, avaient fui, les amazones de l'Alma en tête ; il ne restait sur la brèche que des légions de combattants, décidés à imiter, si l'honneur de la Russie l'exigeait, l'exemple des défenseurs de Moscou.

Les jardins de la banlieue étalaient des arbres ébranchés et des rangées d'embuscades. A travers le

gazon flétri des glacis, courait la ligne des fortifications, formant du côté de la place, un arrière-plan funèbre. Du côté de la mer, le rideau des brumes s'épaississait de jour en jour. Quand, parfois, au milieu de cette steppe, vivante antithèse de l'Orient, le soleil perçait, par les déchirures du brouillard, et que dans le lointain, reluisant de boue, les tentes, alignées par groupes, dessinaient les cellules d'un camp de pénitence, on ne pouvait pardonner à la poésie d'avoir placé, en ces parages inhospitaliers, sous ce climat ingrat, les merveilles des Hespérides. Ceux qui, au départ de France, avaient rêvé de la *Toison d'or*, se trouvaient cruellement dupés.

De même que le paysage, la vie de bivouac s'était, alors, décolorée. Les parapets des sapes figuraient, dans la carrière, non le chemin de Sébastopol, mais ces déblais laborieux que la loi des bagnes impose aux forçats. Mille sonneurs d'alarme accréditaient le bruit sinistre que la patrie se résignait à sacrifier les troupes du siége, ainsi qu'une poignée d'enfants perdus. Or, on n'expédiait que de faibles renforts, et le fardeau du service retombait, de tout son poids, sur un petit nombre de travailleurs, qui luttaient, corps et âme, contre le désespoir et l'infortune. Ils allaient à la tranchée, tour à tour, du même pas qu'au supplice ; à ce rendez-vous, purgatoire de la guerre, veillaient, comme à la porte du Tartare, les soucis et la mort. La pénurie des parcs ne permettait pas, en guise de désennui, les moindres frais de poudre, le moindre régal à coups de canon : il fallait souffrir, se taire et se tenir, vingt-quatre heures du-

rant, debout dans le bourbier, à la merci des bombes sans réponse et du ciel ennemi, quitte pour recommencer, trois fois par semaine, la même épreuve.

Hors de ces gémonies, chez soi, rien ne réconfortait : ni jeux, ni chimères ; l'incertitude du lendemain paralysait l'esprit. L'amitié s'émoussait, car les intimes, en voisinant, auraient craint, par des doléances réciproques, d'aggraver leurs maux. Chacun, en deuil, se réfugiait sous son toit, dans la misanthropie, et forcé, pour se distraire entre les quatre murs d'un cachot, de dépenser autant d'énergie qu'au combat, faisait, sans trève, le dur apprentissage de la vertu en action. Au milieu de ce prélude de détresse, l'assaut immédiat était le vœu, le cri de l'assiégeant. Les plus timides auraient marché en lions, tant il tardait à tous d'échapper au plus vite à une servitude sans profit, sans gloire voyante.

Les jours de pluie, la rue présentait un coup d'œil lamentable : on apercevait des sentinelles encapuchonnées et rôdant mélancoliquement autour de leur poste ; des Anglais, que l'excès de la misère poussait, loin de leur quartier, à la recherche d'un gîte et d'une soupe ; des chevaux qui galopaient à l'aventure, se consolant de la faim par la liberté ; çà et là, des chiens aboyant aux boulets russes, qui roulaient, rares, dans la plaine. Parfois, un courant glacial traversait l'air en fugitive raffale, et la neige, formée pour un instant, produisait un riant effet de magie dans ce décor de la guerre réelle : il semblait à la légèreté des flocons, que le vent, effeuillant tous les arbres en fleurs des vergers de Baïdar, chassait ces blancs débris à travers les bivouacs.

Cependant, dès que le temps s'éclaircissait, seulement quelques heures, les portes de toile s'ouvraient de tous côtés; et les prisonniers de la tente, secouant leur torpeur par hygiène morale, se répandaient dans les champs. Le monastère Saint-Georges (1) était le lieu de pélerinage en vogue. Dans cet asile, situé au seuil des camps mornes et ravagés, les assiégeants goûtaient à leur gré les plaisirs de la flânerie. Les amis de rêveries s'égaraient sous les ombrages, contemplaient, du belvéder, la mer couvant la tempête ou regardaient jouer le long de la plateforme du préau deux blondes enfants, comme leur père, gouverneur de Balaclava, retenues en otage: couple de jolies fillettes, qui, au milieu des robes d'anachorètes Russes, présentaient aussi agréable contraste qu'un bouquet de roses grimpantes sur une haie tumulaire de cyprès. Les gourmets déployaient la table volante, à travers la pelouse, à l'abri d'une haute charmille et déjeùnaient en face d'un panorama, dont la grandiose beauté aiguisait leur appétit. Les causeurs, deux à deux s'asseyaient, aux bords d'une grotte et devisaient, à l'écart, en savourant la chaleur du dernier soleil, la fumée de la pipe buissonnière. La plupart se contaient des histoires de jeunesse ou des aventures de voyage en France. Le fruit défendu, l'amour et la patrie, les inspiraient.

Parmi ces sages qui faisaient diversion aux souffrances de la tranchée par le charme des souvenirs, je me glissais quelquefois, côte à côte avec un vieux

(1) Voir, pour la description, le *Journal humoristique du Siège de Sébastopol*, tome II, page 19.

commandant. Ce compagnon d'excursions était un des plus remarquables originaux de l'armée d'Orient. Parti, au sortir des écoles, pour l'Algérie récemment conquise, l'indépendance de la vie Africaine l'avait captivé, et il ne s'était arraché aux sauvages douceurs du Sahara qu'au signal de l'expédition de Crimée. Sous des épaulettes de chef subalterne, il cachait toutes les qualités qui distinguent les officiers d'élite; et il aurait atteint le premier rang, dans la carrière, s'il ne lui avait manqué le génie pratique de l'ambition. Son esprit, libre et ardent, regrettait de ne pas guerroyer devant Sébastopol, à la façon des paladins; et il aurait pu devenir, au moyen-âge, un héros digne de l'Arioste. Mais ce fond d'humeur chevaleresque ne l'empêchait pas de remplir son rôle, au siége, avec un calme inimitable.

En Afrique, il avait su partout, au bivouac, dans les garnisons, devant l'ennemi, se ménager des loisirs pour la culture des belles-lettres, sa folie, sans cesser un instant d'être esclave de ses devoirs militaires, fidèle en ce point aux traditions du bon temps, où le soldat ne dédaignait pas les lauriers académiques. Il y avait en lui du poète : Molière et Racine, en croupe derrière leur adorateur, parcouraient le pays des Arabes. Ils avaient hospitalité d'honneur sous la tente. Le guerrier-touriste puisait, à la source de ces livres favoris, les plus saines émotions de son existence solitaire. Il les savait par cœur, et en les récitant il avait l'habitude de se découvrir, comme Locke parlant de Dieu. Il aurait à vingt ans, alors étudiant, rompu des lances avec les

novateurs, pour soutenir la prééminence littéraire du siècle de Louis XIV. Cependant, loin d'être classique à outrance, il s'inclinait devant la gloire des coryphées du romantisme; et donnant la main à Elvire, à Elloa, Esmeralda prenait place dans son admiration, à la gauche de Chimène, d'Hermione et de Célimène.

Mon partenaire était doué d'une élocution séduisante; et l'étude avait, chez lui, fécondé ce don de fée. Il montait parfois aux plus vrais accents du lyrisme, quand, en présence d'un groupe d'amis, enthousiasmé par les harmonies de la nature Saharienne, il décrivait un épisode de ses vagabondages au désert, à travers ces horizons de sable et d'oasis sans bornes, comme les aspirations du cœur humain; ou bien, lorsque se reportant vers ce plaisant pays de France, d'où la passion des hasards l'avait expatrié, il disait à ses confidents une page de ses prime-sautières amours.

Mes goûts, à la distance qui sépare le disciple du maître, se rapprochaient des siens, et cette communauté de sentiments resserrait les liens de notre confraternité. Le chef avait disparu. Il m'appelait son ami, pendant que, le long des allées de Saint-Georges, nous allions à l'aventure tous deux, bras dessus, bras dessous; et en revanche de ces marques de familiarité, il ne s'offensait nullement, si je l'interpellais par son prénom, un illustre nom romain qui n'était pas indigne du vieil artilleur, Scipion. Que de fois ensemble, nous surprîmes-nous à donner aux jeunes captives du monastère, en guise de bonbons, les dernières richesses de nos sucriers! Que de

fois, la nuit nous chassa, à l'improviste, de ces poétiques escarpements de la falaise, qui s'ouvrent en cabinets, de verdure sur la mer, en face du couchant, où nous goûtions en paix, loin du bât et du canon, quelques moments de plaisir, entre une causerie et une lecture!

Si le commandant était en verve, il gardait le dé, et les heures de récréation s'écoulaient à mon insu, en écoutant de sa bouche une dissertation littéraire ou une description comparée de la Chersonèse. Mais qu'un accès de mélancolie lui imposât silence, par hasard, il me convenait de payer mon écot. Les déceptions de la guerre déjà éprouvées m'avaient rendu taciturne. Pour m'engager à lui tenir tête, le compère promettait de m'indemniser de mes frais oratoires, en ses heures de belle humeur, par le récit des orages de sa vie d'étudiant.

Connaissant l'homme, cette parole valait, de ma part, la peine d'un effort de rhétorique. Je travaillais donc secrètement, durant les veillées, en manière de passe-temps, à ordonner mes notes de voyage ; et, certain jour que mon compagnon me priait de le désennuyer, je tirai de ma poche le manuscrit de mon itinéraire, et le lui offris, avec la satisfaction du débiteur qui présente à son créancier un mémoire acquitté. Il me serra la main ; nous nous assîmes, derrière la falaise, sur nos siéges ordinaires ; et pendant que les vagues, à nos pieds, jouaient avec un léger bruit d'écume, et que le soleil escorté de nuées commençait à descendre en pompe, le papier prit, pour moi, la parole :

Dès le lendemain de la déclaration de guerre à la Russie, avant la fin de l'hiver dernier, les premiers bataillons de l'armée d'Orient, s'ébranlaient vers les ports de la Méditerranée ; et déjà, il tardait à ces légions de novices de s'embarquer pour ces merveilleuses contrées de la Turquie, où les appelait la gloire de la grande guerre, une piquante nouveauté, après quarante ans de paix européenne. Arrivé, depuis peu, de l'école de Metz au régiment, les palmes seules de garnison ne me souriant pas, je brûlai de partir, à mon tour, pour la croisade en faveur des infidèles. Le ciel exauça bientôt mes vœux ; et au milieu d'avril, ma batterie fut désignée pour l'honneur du combat. J'aurais reçu, avec un bonheur sans mélange, l'ordre de mise sur pied de guerre, si cette nouvelle n'avait dû foudroyer mes parents. Mais, la vie, il faut, hélas ! s'y résoudre, n'est qu'une scène d'adieux.

Cependant le temps pressait : les dépêches des bords du Danube montraient les Russes sur le point de franchir victorieusement les Balkans ; et la France alarmée craignait que les renforts à Omer Pacha arrivassent trop tard pour sauver Constantinople d'un coup de main. L'avant-garde du corps expéditionnaire venait à la hâte de débarquer à Gallipoli. Les autres troupes marchaient, au pas de charge, sur les routes de Marseille et de Toulon.

Quant à nous, à Strasbourg, le 25 avril, hommes, chevaux, étaient équipés, et le lendemain, au point du jour, le boute-selle du départ me réveilla. J'achevai de plier mes hardes en désordre, autour des

cantines béantes, et m'acheminai, avec un sentiment de tristesse invincible, dans la direction de la caserne en émoi. A cette heure les habitants de la *bonne ville* ouvraient leurs boutiques. Les badauds se rangeaient en bataille le long des trottoirs, aux alentours du quartier, afin de saluer notre défilé.

C'était aussi l'instant du matin, où les jeunes alsaciennes prenaient leur volée vers l'atelier. J'entr'aperçus de loin, dans la rue, une fillette, ma voisine préférée, la joie de mes rêves, à la fenêtre. Chaque jour, sous mes yeux, elle allait et venait, sémillante en ses courses : peu à peu, je m'en étais énamouré. En retour, souvent elle levait la tête et souriait, du côté où un galant muet éternuait en son honneur. Par cette brumeuse matinée du départ, à l'heure où les baisers tombaient de haut en œillades, elle passa encore, devant ma croisée, la jolie grisette ! mais personne, cette fois, ne l'y attendait ; le balcon ami semblait en deuil ; les vases de fleurs, qui lui avaient fourni maints bouquets, se flétrissaient ; et, peut-être, avec un regret douloureux, au fond de l'âme, elle disparut à jamais de ma vue, laissant la foule des indifférents, des curieux et des fanatiques, applaudir notre artillerie déjà en mouvement, par la ville, au bruit de la musique et, drapeau déployé.

Après la parade, les spectateurs se dissipèrent ; et seuls, les camarades nous accompagnèrent jusqu'à la halte, à mi-chemin d'Erstein, la première couchée. Le colonel, avec l'éloquence du cœur, adressa alors aux partants une allocution, où les regrets, les

conseils se mêlaient aux inspirations de la vertu guerrière et aux espérances de la gloire; puis cet honnête vieillard nous embrassa tous, sur la joue du capitaine. Ce signal de la séparation fit palpiter d'émotion les rangs silencieux; et, pendant que la troupe défilait devant le cortège, la fanfare jouait la sonnerie de l'*Etendard*, un air de fête, qui est aussi une marche funèbre.

Notre voyage, à travers l'Alsace et la Franche-Comté, ressembla à un petit triomphe. Dans ces provinces, sentinelles avancées de la frontière, bat aussi bien qu'à Paris, le cœur de la France. En toute occasion, on pratique le patriotisme. La guerre d'Orient, à son début, y était populaire. Aux murs de la plupart des maisons et des cabarets, entre le portrait de l'Empereur et l'apothéose du patron de la paroisse, pendait une estampe, couleur de sang, représentant la *trahison de Sinope;* et sur les tréteaux des foires de village, les ménétriers chantaient en complainte, avec un succès croissant, la célèbre déconfiture de nos *bons amis les Turcs* et le prochain châtiment du *traître Nicolas.*

Nous étions du nombre de leurs futurs vengeurs; c'est pourquoi, dès notre approche, les paysans, de toutes parts, se portaient à notre rencontre, empressés de nous souhaiter la bienvenue. Dans le nombre des spectateurs, on distinguait parfois, des vieillards dont l'âge n'avait pas refroidi l'ardeur. A voir leur enthousiasme guerrier spontanément reverdir, il était facile de reconnaître en eux les derniers des *brigands de la Loire.* Ces vétérans de la

grande armée saluaient avec transport l'heure des représailles, qui sonnait enfin, pour nos revers de 1813 et de 1815; car, rien qu'au souvenir de ces années funestes, où la victoire divorça avec leur chef, les cicatrices de ces braves saignaient. Mais, l'alliance avec la *perfide Albion* leur paraissait un piége. Ces français du vieux temps, débris d'une génération qui s'éteint avec ses injustes préjugés, ne pouvaient comprendre l'union sur le champ de bataille, pour l'intérêt de la civilisation, de deux peuples, depuis cinq siècles ennemis. Les imprécations de Napoléon contre la fatalité, qui le poussa à un duel à mort avec les anglais, n'étaient pas parvenues, du rocher de Sainte-Hélène, jusqu'à leurs chaumières. S'ils jugeaient monstrueux l'accouplement de l'aigle impérial et du léopard Britannique, le nom de l'adversaire commun les consolait, du moins.

A la veillée, ils contaient à nos jeunes canonniers leurs prouesses d'autrefois, et aussi leurs malheurs: afin de leur transmettre avec plus d'autorité la haine qui les animait encore contre les *barbares du nord*, souvent les orateurs, par un mouvement pathétique, descendaient à la cave, s'armaient de bouteilles de vin et arrosaient d'amples libations les chants de leur épopée. La prédication finie, les néophytes juraient de s'illustrer à leur tour, aux dépens des Russes et de gagner, au besoin, la revanche de la Bérésina.

L'accueil dont on nous honorait partait d'un sentiment d'affection, autant que d'estime; partout, des

amis qui nous conviaient à leur table et nous faisaient asseoir à leur foyer domestique ; car, chaque famille, en ce pays, compte au moins, un des siens sous les drapeaux. J'étais souvent reçu par mes hôtes, au même titre que l'enfant de la maison. Ma vue, sans doute, rappelait à la mère son fils absent, soldat comme moi, et qui, à la même heure peut-être, par une autre route, se dirigeait vers la terre d'exil de la Russie.

A l'arrivée dans ces aimables gites, quels égards nous attendaient! des liqueurs, des gâteaux, des fleurs! Un jour, comme si une bonne fée m'avait devancé, je trouvai sur ma table des cigares, et pour les allumer, des spirales de papier, délicatement roulées et parfumées. J'allai, après dîner, remercier de cette attention mignonne le maître du logis. Sa fille, patriote de dix-huit ans, en pleine floraison de beauté, avoua en rougissant la part que ses doigts y avaient prise : son cousin, le militaire, était fumeur ; il devait bientôt passer, et elle avait voulu s'exercer, en ma faveur, à lui ménager des surprises. Le père avait servi : il me retint, et nous causâmes longtemps : que faire à la campagne? Mon âme débordait d'illusions martiales. Je parlais avec passion des attraits de la vie de bivouac, sans la connaître.

Il y avait, au salon, un enfant qui écoutait mes hâbleries avec assiduité ; il annonçait, à en croire la compagnie, le goût des armes. Je l'encourageai fort ; s'il m'imite, puisse-t-il, plus tard à la guerre ne pas me maudire! quand à minuit je me retirai, ces braves gens me comblèrent de souhaits : Dieu vous

protégera, me dirent-ils. J'en acceptai l'augure avec l'insouciance de mes vingt ans; et je fermai ma porte, légèrement grisé par ma soirée.

Alors commença une singulière épreuve. Je n'avais pas remarqué, au débotté, que ma chambre était celle de la demoiselle. J'aurais, en rentrant, autant aimé un coupe-gorge. Malgré le soin virginal qu'on avait mis au déménagement provisoire, des souliers de bal et quelques chiffons oubliés en un coin, suffisaient, mon humeur, le diable et certain portrait aidant, à composer le plus charmant des lutins au pied du lit. Pendant que j'écartais cette image, déjà coupable, un remords m'arrêta, la main à la serrure de l'armoire à toilette, à la veille de commettre, sous prétexte de curiosité niaise, un crime de lèse hospitalité; et je me couchai en m'adressant remontrance si haute, que le bruit de ma vertu faillit réveiller mes voisins; seulement, un songe chaste me changea en frère de la jeune fille, en compagnon de ses jeux. Je singeai le pacha, pour l'amuser; et elle en riant, attisait le fourneau de mon Chibouck, avec les boute-feux de papier qu'elle savait si gracieusement préparer. Je quittai avec respect et regret ce toit rustique, où l'étranger trouvait le jour, des friandises et des vœux de bon voyage, la nuit de douces insomnies.

A chaque étape presque, ces ovations se renouvelaient, au logis ou en pleine rue. Mais les larmes se mêlaient à toutes ces fêtes de réception. Du milieu de la foule, accourue sur notre passage, aux portes des bourgs ou des villes de relai, des parents s'élan-

çaient, pour presser dans leurs bras, le héros en herbe défilant, puis venaient les cousines qui avaient fondé sur l'artilleur partant leurs espérances de bonheur, à la veille peut-être de s'évanouir. Le lendemain, au départ, on retrouvait autour du lieu de rassemblement, ces mêmes femmes éplorées et soupirantes.

Le spectacle, qu'aux bords de la route le mois de mai naissant étalait à nos yeux, dans les sites des Vosges et du Jura, contribuait à dissiper le chagrin de la séparation et portait mon ivresse à son comble. Ce pays que nous traversions est, par un double privilège, le foyer le plus pur de la nationalité et la Suisse de la France, mais une Suisse sans chalets ni fard, que les touristes anglais n'ont pas déflorée. La campagne brillait alors, en sa splendeur printanière.

Ces forêts, vierges des pas de l'ennemi, ces prairies à perte de vue, riantes et de fleurs émaillées, semblaient nous inviter à un retour prochain, pour goûter encore le charme de la verdure et des ombrages de la patrie.

Chaque soir, le service terminé, je m'égarais seul dans le labyrinthe des taillis et des charmilles, que les steppes de la Tauride devaient nous faire cruellement regretter. Je me souviens avec délices d'une de ces promenades bocagères, aux environs de Colmar, à travers la vallée de Munster, sanctuaire de la belle nature. Les coteaux rouges de fraises, exhalaient un parfum à enivrer. Sous les galeries du feuillage des sapins, les oiseaux amoureux chantaient la prière du crépuscule. Poète, j'aurais aussi entonné

mon hymne au grand artiste de la création ; n'étant qu'un humble touriste en giberne, je me contentais de gravir religieusement, jusqu'au sommet de la montagne. Mon pélerinage finissait à peine vers la tombée de la nuit. Je dînais avec des rêveries. Mes camarades m'attendant à table, s'inquiétèrent d'un retard, qui frisait selon eux la désertion, tandis que je rendais hommage, le dernier peut-être, aux magnificences des paysages de France.

Et vous aussi, jeunes filles de la Comté , comment vous dire adieu sans attendrissement ? quelle fraîcheur de teint ! quelle candeur d'âme enfantine ! au retour de mon excursion, je demandai à une jeune villageoise, qui passait à mes côtés, le nom de la place voisine. Son visage s'empourpra à cette simple apostrophe, tout comme si je lui parlais indiscrètement de son fiancé. J'insistai à plaisir, sa rougeur et son trouble augmentant ; elle murmura que la place n'avait pas de nom : elle s'appelait la place tout court ; c'est pourquoi, ma question avait paru une ironie. Quelle eût été la contenance de l'impressionnable jouvencelle, si je lui avais décoché à brûle-pourpoint un compliment qu'elle méritait !

Ces riens journaliers égayaient le voyage. Cependant l'exaltation guerrière dominait les fugitives émotions du songeur. Le tambour battait sur toutes les routes. Les troupes des conscrits de l'année regagnaient leurs dépôts, et, tantôt nous nous croisions avec eux, tantôt nous cheminions ensemble. Ces futurs soldats, adolescents d'hier, qui n'avaient éprouvé que la discipline du toit paternel, allaient résolu-

ment et, drapeaux flottants, se préparer pour la guerre. Ils chantaient en chœur, la plupart toutefois du bout des lèvres. Ceux-là pensaient encore, la mort dans l'âme, à l'instant récent, où le sac au dos pour la première fois de leur vie, réunis sur la place publique du village, ils avaient répondu à l'appel suprême du recruteur : puis, il fallut partir, et tout abandonner. La France le veut! terrible droit! que les sceptiques, à l'abri des servitudes, ne me disent plus que la vie n'est qu'une plaisanterie!

J'assistai chemin faisant à une de ces scènes de levée, et ce n'était pas de la comédie. Des familles, telles que des groupes de la désolation, rôdant en silence autour des novices de la recrue, irrévocablement enbrigadés; des paysannes qui jetaient, hors des rangs, un regard de pitié ou de menace sur le sergent-conducteur jouant de son mieux l'insensibilité. Quelques-unes violaient la consigne et pénétraient parmi les élus de la conscription alignés. On les écartait par mesure d'ordre ; mères, en arrière! votre fils ne vous appartient plus!

Après le dénombrement des victimes, vint la revue du chef militaire, ex-volontaire de la République, borgne, enthousiaste et sourd. Il salua, passa devant le front de la compagnie et crut devoir adresser à chacun quelques mots d'encouragement. Il s'arrêta longtemps devant un pauvre garçon qui avait les yeux humides de larmes : « Toi, tu as la mine d'un fieffé zouave. — Non, Monsieur ! — Dis, mon commandant. — Non, Monsieur; on m'a pris par erreur. — C'est très-bien, mon ami, va! tu parviendras. — Je

voudrais bien être libre, monsieur le Commandant.» Et l'Inspecteur, sans se douter de la méprise, sans sourciller, poursuivit, et les témoins d'étouffer tristement un éclat de rire; ainsi, le burlesque s'alliait au tragique, de même que, dans toutes les représentations de la rue : le corbillard se heurte contre une voiture de gala, et les grelots du carnaval accompagnent le râle des mourants.

Mes camarades voyageaient avec une indifférence naturelle. L'un, vieux capitaine en second, abandonnait à Strasbourg son ménage, sa basse-cour, la bonne bière; à la fin de sa carrière, la gloire et les aventures ne le séduisaient guère. Esclave du devoir, il lui sacrifiait ses dernières joies, ses plus chères espérances. Le portrait de sa famille ne le quittait jamais, et plusieurs fois par jour il le couvrait de baisers émouvants. L'autre, lieutenant célibataire, à la fleur de sa quarantième année, n'aspirait plus qu'à vivre en repos; le spectre de la gloire tardive lui grimaçait dans ses songes. Il se raillait des merveilles de l'Orient, préférant prosaïquement, aux lieux témoins des amours d'Héro, les rives moins lointaines de l'Ill, où rien ne trouble, du moins, la béatitude du pêcheur à la ligne. Son esprit chagrin le poussait à nous dépeindre à satiété des misères du bivouac, sous le ciel de la Russie, un tableau désolant. Le froid, la faim, la soif, bagatelle en comparaison des fantastiques rigueurs qu'il nous prédisait.

Heureusement le Commandant de la batterie avait accepté son sort avec le calme d'un romain. Il avait

eu à lutter, en partant, devant les douceurs de son toit conjugal, mais l'honneur l'avait emporté. Il avait dépouillé l'homme du foyer domestique : le serviteur survivait seul ; parfois seulement la nature, vaincue à force d'énergie, se révoltait chez lui. Sur la porte de l'auberge où nous respirions le frais après dîner, voyait-il jouer l'enfant de l'hôtelier? Il le prenait dans ses bras comme un image de son fils, le pressait contre son cœur et essuyait en secret une larme. Nous étions, à nous deux, le parti des optimistes, et avec son expérience des campagnes d'Afrique, il réfutait le prophète de malheur.

Tel était l'état-major de la compagnie. Pour compléter notre intérieur, puis-je oublier notre chien, digne de figurer dans la galerie des animaux historiques? La fougue de son caractère lui avait valu le nom de *Mitraille*. En garnison, les frondeurs le citaient parmi les meilleurs sujets du régiment. Il est vrai qu'un grognard d'adjudant, son premier maître, jalousait son zèle militaire. Il avait le flair des sonneries, quand les canonniers apercevaient Mitraille par la rue, courant du côté du quartier, ils se disaient : « hâtons-nous ; l'heure de l'appel approche. » Le roquet avait l'air radieux d'aller à la guerre, et l'importance qu'il se donnait faisait le divertissement de tous. Vrai mouche du coche, il prêchait d'exemple quand la marche était fatigante, et ne cessait de papillonner, affairé, de la tête à la queue de la colonne : si les cavaliers, par pitié, lui proposaient de le monter en croupe, il ne daignait pas leur répondre.

Réveille-matin des trompettes, une fois, une seule fois il s'oublia, et l'amour, la passion, qui chaque jour à Kamiesch risque de le perdre, excusa ce retard. Une sorte de pressentiment semblait l'avertir que, sur le sol ennemi, les levrettes moscovites, épousant la querelle du czar, résisteraient à ses galanteries. Beau, avec des oreilles et des pattes de patricien, notre don Juan s'en donnait par prudence, à cœur joie, tout le long du chemin, abusant de la liberté qui règne, en matière de sentiments, dans la République canine. Un matin donc, la batterie se rassemblait pour le départ, et, non loin de là, au coin d'un carrefour, le tendre Mitraille courtisait avec succès une aventurière de rencontre. On décampe sans lui. Il se lamente ; et, libre enfin, rattrape ses compagnons d'armes hors du village. On rit, on le hue. La figure du coupable essoufflé respirait la honte; et, il implora son pardon avec des hurlements suppliants. Décidément, Lafontaine a raison : les bêtes ne sont pas des machines !

Je devais un panégyrique à ce pauvre Mitraille, car souvent, au milieu de barbons qui riaient de mes élans de fanatisme juvénile, sa compagnie me préserva de l'ennui. Tous les jours aussi, il m'escortait fidèlement, lorsque, par ordre, dès le lever, prenant les devants, j'allais commander le déjeûner, au lieu prochain de la halte. A en juger par l'entrain avec lequel je remplissais cette mission de maréchal-des-vivres, les paysans du chemin auraient pu me supposer une estafette déléguée aux défenseurs de Silistrie.

Bientôt, le soleil se levait sur les champs reverdissants d'alentour. Les bourgeons, à moitié épanouis, coloraient, au loin, les arbres de mille fraîches nuances. Le jaune d'or des saules se mariait aux teintes purpurines des boutons à fruits : çà et là, quelques amandiers sauvages étalaient leurs touffes de fleurs blanches, semblables, à travers les branches, aux tuniques de gaze des génies du printemps. Les accacias marbraient pittoresquement les prés. La magie de cette peinture arrêtait, parfois, ma galopade.

Mais, après ces accès d'admiration, je pressais le pas de mon cheval et descendais triomphalement, en avant-garde, à l'hôtel. La servante, fut-elle Maritorne, me paraissait Dulcinée, dans le tableau de l'aurore, et la faim, aidant l'enthousiasme, je ne rougissais pas de mettre la main à la poële, fier de recevoir, pour la préparation d'une omelette, comme pour le gain d'une bataille, les compliments de mes confrères.

Grâce à ces distractions du service quotidiennes, aux plaisirs champêtres de la saison et un peu à mon naturel, les journées se succédaient agréablement. Mais soit que la contrée riveraine du Rhône fût fatiguée des cantonnements militaires, soit que l'esprit provincial fut cause du changement, plus nous approchions du Midi, moins l'hospitalité des habitants nous accordait de faveurs. Déjà, certains villages du Lyonnais nous subissaient, sans torts, à l'égal d'un impôt. A ce propos, aveuglé par mon ardeur guerrière, j'allais jusqu'à renier ce pays, dont j'étais

presque le nourrisson : car j'y avais passé mon enfance, élève au collége de Lyon. C'était alors le plus beau fleuron de la couronne universitaire. Chaque année, près de deux cents disciples, rangés autour de la chaire de philosophie, y écoutaient, avant de les pratiquer dans le monde, les leçons d'un sage, de l'abbé Noirot, ce modeste restaurateur du spiritualisme, méritant de monter sur le piédestal de Laromiguière et de Cousin.

A la fin des vacances, pour venir, jadis, reprendre mes fers d'écolier, maintes et maintes fois je remontai par le coche cette même route de Marseille, sur laquelle je cheminais maintenant, artilleur armé de pied en cap, un des milliers d'acteurs subalternes chargés de résoudre à la baïonnette la question d'Orient.

En ce temps lointain des humanités, à l'aube de la première jeunesse, ce même pays de nos maigres étapes me plaisait, malgré la tristesse de l'automne, malgré les chagrins de la rentrée des classes. Le moindre incident du voyage s'embellissait, il m'en souvient, d'un poétique reflet. Quelle émotion naïve, quand la diligence atteignait un relai à la brune, à l'heure où, dans les maisons de la rue, en face de la portière entr'ouverte, la ménagère allumait la lampe des veillées, tandis que la jeune fille, une cruche à la main, retournait de la fontaine! Je voyais, à travers les vitres enfumées de la chaumière, les villageois assis en famille autour de l'âtre. Je pensais au toit maternel, et mon cœur battait. Rien, au dehors, n'interrompait le mystérieux silence de mes regrets,

si ce n'est le claquement du fouet du postillon et le retentissement, sur le pavé, de la voiture, de nouveau en branle, qui m'entraînait, pour dix mois scolaires, loin de mes parents et de mes amourettes.

Briser, en passant, le joug du lycée et jeter l'ancre, aux champs, dans un de ces refuges du chemin que mes rêves de rhétoricien peuplaient de houris innocentes, voilà ce qui me semblait alors l'horizon du bonheur! Age d'or de la vie où les désirs se bornent à des riens, à des inscriptions de valse sur le carnet de bal des plus jolies danseuses, où la femme aimée apparaît ainsi qu'un sanctuaire dont on n'oserait soulever le voile!

Comment le collégien, devenu soldat, se serait-il empêché de rire de ces illusions que je retrouvais, après dix ans, semées aux bords du Rhône, le long de ces hameaux prospères, qui, de Lyon à Arles, forment, au roi de la vallée, une haie de villas et de jardins!

Quelquefois, le soir, après les tracasseries de la marche militaire, je m'attardais à saluer, de la rive, le fleuve, mon vieil ami d'enfance. Je me croyais revenu aux fortunés lendemains de distribution des prix, lorsque je voguais sur ses eaux, ayant hâte de déposer aux pieds de ma mère mes premiers lauriers. Mais, en ces jours de victoire, les gîtes de la route n'auraient plus eu le pouvoir de me retenir un seul instant. Les flèches des églises, les tourelles des châteaux, échelonnées sur le passage du bateau, m'offraient seulement le charme de ces bornes milliaires, qui indiquent au voyageur impatient combien de lieues le séparent encore du terme de sa course.

En vain les collines de l'Ermitage et de Saint-Péray faisaient briller, en amphithéâtres de pampres, leurs vignes imitant de loin, autour des échalas, des faisceaux de thyrses. En vain les montagnes de l'Ardèche opposaient, avec une profusion de contrastes, les ruines de la féodalité aux merveilles de la nature méridionale. Je ne savais par cœur ces forteresses, ces coteaux qu'à titre de phares. Sitôt que, de mon observatoire du pont, ma lunette attentivement braquée les discernait dans la brume, je les interrogeais : la citadelle de Tournon me disait qu'à la maison, déjà, on préparait la fête de mon retour ; vis-à-vis de Crussol, ma mère accusait le temps de lenteur. Le Vatican d'Avignon, le castel du roi René défilaient à mes yeux, tels que des hérauts de mon arrivée.

Les délices de ces souvenirs, fleur de l'adolescence, évoqués chemin faisant, avaient, au milieu du voyage, remplacé les plaisirs intimes de la marche triomphale en Alsace et en Franche-Comté. Au gîte maintenant, c'était un mélange de bonnes et de mauvaises fortunes. Certain jour, aux confins du Valentinois, dans une ville de halte, un portier ennemi, abusant de l'absence de son maître, me loge dans un galetas. La fatigue m'accablait; aussi à peine débotté je m'étendis sur une sorte de grabat, sans mot dire, et les volets clos. J'espérais du moins y dormir en paix.

Hélas! mes yeux se fermaient, quand une piqûre me réveille en sursaut ; puis deux, vingt, cent morsures à sang changent en supplice le doux repos que je m'étais promis. Alerte! il était juste temps de fuir devant une invasion de parasites Allobroges, qui

croyaient la nuit venue. Tout meurtri et furieux, je cours apostropher le cerbère : « Vous m'avez donné, Monsieur, un chenil pour chambre; les Russes seraient moins sévères. » — On me répond qu'un *troupier* ne doit pas se montrer si difficile, parce que son métier consiste, au fond, à se faire tuer. — « Oui, dis-je, de même que *goddem* est le fond de la langue anglaise, que le métier de l'avocat est de perdre ses procès, celui des valets de manquer de politesse ! » et j'allai aux frais de ce cuistre, avec la permission du Maire, m'installer à l'hôtel le plus proche, où le hasard devait me dédommager.

Or, j'achevais mon déménagement et un divan moëlleux me tendait les bras, lorsqu'un officier de la garnison survint, et m'invita à dîner, au nom de son régiment. Au diable soit, en pareil cas, la confraternité militaire ! S'il suffisait de se présenter au banquet de famille, mais il faut jaser, chanter, rire et boire. Malheur aux convives harassés, ne soupirant qu'après leur lit ! quiconque refuse de s'amuser n'est pas pendu, comme à la cour de Schaabaam, mais passe pour sot ou fat ! Adieu donc ma sieste ! et, à table ! J'y fis vaillante contenance.

Mon voisin, un des amphytrions, n'entendait pas raillerie sur le chapitre des boissons et des plaisirs officiels offerts aux camarades ! le vin était exquis ; lui bouder équivalait à une insulte. Il me versait avec une logique sans pitié. Une fois, je ne vidai pas à son gré le calice ; et à propos de son amicale tyrannie, des mots vifs furent échangés entre nous, à voix basse : nous faillîmes nous battre. Il reprit

bientôt ses attaques et me proposa, au dessert, de me conduire dans la veillée, chez Fanny, une femme évidemment adorable. Merci, pour aujourd'hui, de vos sirènes et du champagne ! J'aime mieux mon oreiller. On insista ; je me révoltai et pris de bonne heure congé de la compagnie.

La douce fraîcheur de la soirée dissipa mon envie de dormir. Arrivé chez moi, j'allumai un cigare, enjambai la balustrade de ma croisée ; et de ce siége, mes rêveries montèrent jusqu'aux astres, avec la fumée du tabac. Las de regarder le ciel, je tournais la tête à gauche : quel enchantement ! Une jeune dame, accoudée mélancoliquement sur la fenêtre voisine, presque à mes côtés ! nous échangeons des œillades, et timidement d'abord un dialogue s'engage à distance.

Dans ces entrefaites, on frappe à la porte ; et voilà mes châteaux en Dauphiné qui croulent ! Une voix en colère retentit de l'appartement contigu au mien ; une voix de femme répond : on se querelle, puis la porte retombe avec fracas ; quelqu'un descend ; tout se tait ; et ma voisine ne tarde pas à reparaître. Son trouble m'expliqua qu'un drame domestique, dont elle était l'héroïne, venait de se dénouer.

Le colloque entre nous recommence, s'anime ; et de question en question, par une pente insensible presque à mon insu, je me transportais dans son boudoir, achevant en tête-à-tête, avec elle, ce cigare dont les premières bouffées avaient ouvert à mes songes le paradis de Mahomet.

Tandis que j'étais en train de débrouiller le mys-

tère de mon inconnue, des pas résonnent dans le corridor : « sortez de grâce, ou je suis perdue! » s'écria ma complice. Je m'esquivai par l'issue dérobée qui m'avait d'abord livré passage. Mais aux écoutes derrière la cloison, je m'apprête à secourir le faible dans la dispute, qui reprend plus orageuse. L'amant, le mari peut-être, affecte d'abord l'attitude silencieuse du spectre des remords ; après, fondent les reproches, les injures ; bref ils rompent, ils ont rompu : trop tard pour moi, car durant ces péripéties, la nuit avait marché ; et la diane me surprit, faisant des serments aux genoux d'une dugazon.

Adieu, volage comédienne! puisse ton amant bientôt te pardonner! et plaise au ciel que, dans les solitudes de la Russie, je n'aie pas lieu de trop souvent regretter tes charmes! Je la quittai, sur ce vœu, à l'appel de la trompette. Le maître de mon premier logis vint à moi, dans la rue, m'apportant des excuses que son portier devait. Il reçut des remerciments.

Peu de temps après cette histoire galante, un incident moins vulgaire me réjouit. Mon billet de logement m'adressait chez une douairière centenaire. C'était nouveauté, en son manoir, que l'apparition d'un militaire; aussi jugea-t-on plaisant de m'inviter à dîner. Un repas en tête-à-tête avec une contemporaine de la Pompadour! j'acceptai.

La vieille chatelaine avait jadis émigré avec son mari et ses enfants, qui avaient péri, contait-elle, sous les saints drapeaux de Condé. Depuis sa rentrée en France, elle s'était cloitrée au milieu des débris

de ses domaines, et n'avait pas daigné s'instruire des réformes accomplies par la hâche de la Révolution. Elle conservait sur l'armée les idées les plus gothiques : à ses yeux, les soldats étaient toujours des gens d'armes, raccolés par les recruteurs du roi. Quant aux officiers, à l'exception des gentilshommes, tous *culottes de peau*, gens qu'elle supposait grossiers et mal léchés, si bien qu'à table, la matrone fossille me demanda de la meilleure foi du monde, si je savais faire autre chose que boire, jurer et sabrer. Je rougis en riant, de sa naïveté; et, afin, de me venger, je déclinai mon titre de noblesse : Elève de l'école polytechnique ! Elle comprit une *école de cadets !* et je l'abandonnai à son ignorance incurable.

La répétition des mêmes aventures, après vingt-cinq journées de marche, engendrait la monotonie, et prématurément il me venait des accès de désespoir. Parfois, sous l'influence de ces crises morales, je me surprenais, dès le coucher du soleil, rôdant lentement à travers les rues villageoises, dialoguant avec moi-même : « Pauvres chercheurs de renommée que nous sommes, me disais-je ! à quoi bon tant d'agitation? pour conquérir un ruban ou une jambe de bois? » et je passais d'un pas furtif devant les groupes de campagnards prenant le frais sur le seuil des maisons. Une mère caressait-elle son enfant, la sœur jouait-elle avec le frère, ces tableaux de famille me rappelaient, à l'approche du pays natal, ceux que j'aimais, et à qui je devais bientôt faire mes adieux.

Le dégoût de la gloire, à cette pensée, me saisissait involontairement. Mais la nuit portait conseil, et le

boute-selle du lendemain me retrouvait guerrier et content comme devant. Si, en ce vagabondage sentimental, ma vue errant au hasard, ainsi que mon esprit, rencontrait une belle fille des champs, j'admirais et gardais son image en réserve pour les rêveries de bivouac; ce souvenir-là ne vaut pas un baiser, c'est du moins une fleur sans épines!

Quelquefois pourtant, l'égoïsme le moins chevaleresque perçait à la faveur du découragement. Un de ces rares soirs d'ennui, en regagnant taciturnement mon gîte j'aperçus un cortége nuptial. La mariée était insolente de jeunesse et de beauté. D'une main, elle s'appuyait sur son fiancé, de l'autre, elle relevait le pan de sa robe, et, par une malice du vent, montrait aux passants ce que son mari seul avait le droit de voir. J'aurais volontiers dégaîné, si chez nous il était d'usage de célébrer les noces, au bruit des armes, comme en ces cantons de la Forêt-noire, où les filles nubiles constituent pour ainsi dire un trésor public : partant, on y traite les épouseurs en ennemis, et les épées brillent au milieu des torches d'hyménée.

J'accompagnai avec dépit l'heureux couple jusqu'à l'Eglise, puis allai me consoler en un café voisin. J'y fus puni étrangement de ma jalousie. Un éleveur d'oiseaux savants donnait une représentation. A son commandement, merles et moineaux exécutaient des prodiges. Ils tiraient surtout le canon en artilleurs consommés ; et, après une manœuvre honteuse pour les gens du métier, je me sauvai, mortifié.

Ces petites contrariétés aidaient à tuer le temps, et tant bien que mal, nous touchions presque au terme

du voyage. Déjà, nous avions dépassé Avignon, et le soleil dardait des rayons de plus en plus enflammés sur les routes poudreuses de la Provence. Pour éviter la chaleur, nous partions de l'étape avant le jour.

Depuis près de deux mois, les amandiers n'avaient plus de fleurs, et, malgré l'évanouissement de cette parure, la Provence parut à mes compagnons de route, tous *Normands*, avoir bien mérité le surnom de *jardin de la France*. Moi, je trouvais l'éloge modéré : c'était ma terre natale.

Quand des paysages des Vosges et du Jura, on passe aux sites du Midi, quelle métamorphose de la nature ! La majestueuse déesse a revêtu les habits d'une bergère. Plus d'horizons de forêts ! Adieu les prairies plantureuses, nappes de verdure sans fin ! Mais, çà et là, des oasis, aussi riantes et aussi fertiles que celles d'Egypte. Entr'elles s'étendent des collines, délices des touristes, jadis chantées par les troubadours. Sur leurs pentes en étages, la vigne se marie au figuier, et les vergers d'oliviers alternent avec les bosquets de chênes; le thym, la lavande, le romarin embaument l'air et couvrent par touffes la nudité de la pierre, tandis que les roseaux, gardiens des hautes sources, s'agitent comme des faisceaux de palmes au milieu de ces vertes terrasses, qu'on prendrait pour les palais des dieux champêtres. Quoi que prouve Méry et son *châtre*, tous les oiseaux n'ont pas déserté les bruyères de cette province, au temps du roi René, le champ classique de la vénerie : les rossignols et les jolies filles peuplent les vallées de la Durance.

Mais il arrive parfois, que le chemin s'égare dans

des gorges arides, antres du *mistral*, où la poussière se soulève à flots sous les pas. Le voyageur respire avec effort, et il va maudire ce pays en apparence désolé. Tout-à-coup la scène changeant, le rocher se pare de lierre et de fleurs, et, derrière ce rideau, se montre l'oasis avec ses eaux, ses ombrages et ses blanches maisons. Alors la malédiction expire sur les lèvres : on s'extasie, en passant, devant ces harmonies, devant ces contrastes ; et l'on regrette de ne pouvoir planter sa tente en ces heureux refuges, sous ce beau ciel.

Ainsi flottants entre l'admiration et la haine pour cette capricieuse terre de Provence, nous arrivâmes aux environs d'Aix. Dès qu'on approche de cette ville, la première colonie de Rome dans les Gaules, tout rappelle Marius. A chaque instant, par les rues ou en rase campagne, le nom du vainqueur des Cimbres vous frappe l'oreille, la vue ou l'esprit. C'est une mère qui gronde son fils, homonyme du rival de Sylla, un passant qui interpelle un ami, redevable à son parrain de la même gloire. On lit Marius sur maintes enseignes.

Fourvières doit son origine étymologique au carnage des Teutons. Le plus haut des monts, échelonnés entre les Alpes et les Pyrénées, atteste monumentalement les exploits de l'illustre Romain.

Les débris d'une chapelle de saint-Victor, bâtie, au moyen-âge, sur l'emplacement d'un temple que le paganisme avait élevé à la déesse des Victoires, couronnent son sommet ; et certains vieillards du voisinage se souviennent de la procession annuelle qui y montait avec pompe, avant la Révolution, pour

remercier Dieu du triomphe de *Saint-Marius;* car, sans scrupule, par droit de légende, le peuple canonise le consul libérateur.

Au pied de la montagne coule l'Arc, dont le sang des barbares altérés rougit les eaux fluviales, où maintenant quelques maigres moutons, contradicteurs imprévus de Tite-Live, trouvent difficilement à s'abreuver. Dans cette contrée, pleine des souvenirs de l'antiquité, se dressent aussi en foule des ruines modernes : le château de Pétrarque non loin du berceau de Laure, le donjon où naquit Mirabeau, près de l'asile où Vauvenargues mourut.

L'étude, chemin faisant, de ces curiosités occupait nos derniers loisirs. Nous explorions à cheval ces lieux immortalisés par la poésie et par la gloire : à Vaucluse, j'enviais le bonheur du barde florentin, alors qu'il courtisait la muse et une maîtresse idéale, aux abords de sa fontaine Castalie. Pendant que mes amis mesuraient la profondeur de la source au-dessous du figuier fameux, et gravaient leurs noms sur la pierre des grottes, je m'esquivais pour une de mes coutumières flâneries de solitaire.

Le long de la Sorgue, m'apparut une lavandière, miniature de Laure; ses chants accompagnaient mélodieusement le bruit du battoir. Elle sourit, en m'apercevant, peut-être de mes airs de philosophe sous le harnais, sabre au côté. Je n'osais la complimenter de ses doux yeux, de son ondoyante chevelure, et poussais, au gré de mes réflexions.

Près de là, je fis la singulière rencontre d'un visiteur au nez d'argent. C'était un brave de la Républi-

que, qu'un coup de feu avait ainsi défiguré à Austerlitz. La comparaison de cet invalide avec la jouvencelle du lavoir ébranla fugitivement mon courage de batailleur. L'un semblait me dire que tout n'est pas rose et laurier à la guerre, l'autre que la gloire n'est point la sœur du bonheur.

Au retour de cette partie, le soir à table, chacun se réjouit à narrer ses impressions de la journée; et, pour nous entretenir des héros de Vaucluse et de leurs amours, nous oubliâmes Silistrie de plus en plus menacée, et les Russes probablement en marche sur Constantinople. Nous étions hébergés chez le phénix des aubergistes.

Ce patriote faisait vanité de traiter royalement les officiers de passage : la tradition de sa maison le voulait. Peu lui importait le taux du bénéfice, pourvu qu'un certificat en règle constatât la satisfaction de ses hôtes. Un registre, sorte de livre de noblesse culinaire, contenait une longue suite d'attestations, remontant aux premières guerres de la révolution. Bonaparte allant en Italie, avait signé; et son prétendu parafe brillait au milieu des plus incroyables inscriptions. La prose n'avait pas suffi à l'enthousiasme des dîneurs passés : la muse militaire s'était livrée sur ces pages à une débauche de quatrains.

Pour indemniser à notre tour l'hôtelier de ses truffes désintéressées, il fut convenable de déboucher les vins les plus chers et de payer de la plume. En ma qualité de rimeur, je donnai quittance en quelques vers boîteux, où j'appelais le maître *grand*

prêtre de Momus travaillant pour l'honneur etc.... Cette ruade de Pégase ravit l'artiste villageois; et en buvant à sa santé, nous continuâmes la fête.

Le Ferigoulet échauffant les esprits, Laure devint la pomme de discorde; et la vieille rivalité du nord et du midi se réveilla entre mes commensaux et moi. On attaqua plaisamment la rudesse de mon patois maternel, sans égard envers cet aîné de la langue française. Je relevai le gant, disant que le provençal enchanterait ses détracteurs dans la bouche des arlésiennes, ces dignes héritières de la beauté grecque, que la littérature des troubadours florissait encore, que les *compagnons du gai savoir* se réunissaient en des tournois poétiques, image des jeux floraux : Clémence Isaure!

Quelle transition, quand on est un peu gris, pour dauber les gascons! haro donc! l'un mit en scène ce fanfaron des rives de la Garonne, qui se donnait, dans le monde africain, pour parfait écuyer; et jamais, il s'en vantait, le soleil ne l'avait vu tomber de cheval. Surpris, un jour, par terre en flagrant délit d'hyperbole, il se tira d'embarras, en montrant aux rieurs le ciel tout nuageux : hâbleur, du reste, plein de crânerie, qui, désarçonné en pleine manœuvre, un commandement lâché à moitié, l'acheva dans la poussière du Champ-de-Mars.

Un autre convive renchérit. Une fois, vers minuit, conta-t-il, à Toulouse-la-Belle, il fumait à sa fenêtre, lorsqu'un indigène traverse la rue au pas de course, en criant : au feu! il lui demande le lieu et les progrès de l'incendie. Le sonneur d'alarme s'ar-

rête court et improvise un discours en trois points, prouvant d'abord, que sans lui, toute la maison, hommes, femmes, enfants, auraient brûlé, après, que la ville entière dormait, enfin qu'il se hâtait d'aller avertir les pompiers. Si l'on s'était reposé sur ce bavard du soin d'appeler du secours, les flammes auraient eu le loisir de consumer, même le Capitole. Ce gascon là descendait de Theramène !

Ces causeries quotidiennes, le verre en main, nous étourdissaient sur les rumeurs qui répandaient l'épouvante autour de nous. Comme si Dieu avait voulu déchaîner sur la France, avec la guerre, tous les fléaux à la fois, le choléra réapparaissait et commençait sa funèbre tournée par Marseille, sa tributaire de prédilection. Ainsi, nous discutions de futilités, presque aux portes de la ville pestiférée, à l'exemple des sages du Décaméron ; et jusques-là nous avions réussi à nous aveugler sur notre sort. Mais, à Aix, un ordre ministériel, sous le prétexte d'un encombrement dans le port de la Joliette, nous retint quatre jours, loin du danger.

Je profitai de ce temps d'arrêt pour m'acquitter du plus cruel de tous les devoirs, les adieux à ma famille. Cette visite au pays me fit expier les jois du voyage. Qui n'a ses ennemis ? les jaloux m'épiaient : il fallait donc, par amour-propre, à la veille du sacrifice, affecter le calme. Je pris, par contenance, les habitudes de plaisir d'un congé ordinaire. Les excursions à la campagne, les promenades à cheval me distrayaient du chagrin du départ, refoulé au fond de mon âme.

On était à la saison des fêtes patronales des villages voisins. Le lendemain de mon arrivée, l'affiche d'un *Romérage* tapissait le mur de la Mairie : courses, danses, ferrade. Ces promesses d'amusement décidèrent des camarades à m'y inviter. Je cédai d'autant plus volontiers, que j'avais été nourri dans ce hameau.

Au moment de mon entrée, la foule se portait joyeusement vers le champ qui servait d'hippodrome. Mais, dans la rue et à l'horizon pas l'ombre d'un coureur ! Je filai, seul cavalier, jusqu'à un pré ou trois jokeis, en manches de chemise, se tenaient de leur mieux, en équilibre sur le dos de baudets intimidés. Çà et là, quelques amateurs, ébahis de la présence d'un vrai cheval, puis le garde-champêtre chargé de donner le signal de la galopade.

Dès que sa montre marque l'heure, le hérault apprête son fusil, cligne de l'œil : l'arme refuse de tirer. De nouveau il amorce : joue, feu! râté. Il tente un troisième coup. Pas de détonation ! et le peuple qui, là-bas, s'impatiente avec M. le Maire, le conseil et les juges du camp. « Je suis deshonoré, s'exclamait le vieux soldat ; personne n'a de poudre dans la poche ?» et, au milieu de l'entourage pouffant de rire, il dut remplacer sa fusillade par un hurlement de stentor.

Les ânes partirent, en regimbant. Je les suivis en dehors de la piste, et plusieurs farceurs, qui m'avaient connu en bas-âge, voulaient me décerner l'écharpe, prix du vainqueur.

Le soir, j'égayai la maison et le cercle, en apprenant cette victoire olympique. Malgré ces apparences

de gaîté, mon ardeur belliqueuse s'éteignait dans le séjour de mon enfance. Mille voix me criaient de rester. Je m'enfuis avant la fin de ma permission ; et, en embrassant parents et amis, il me fut impossible de contenir les larmes trop longtemps amassées. Je regagnai la batterie. Le jour d'après, en dépit de l'épidémie croissante, on nous remit en marche, avec toutes les troupes de renfort ralenties ; car le dernier courrier de Constantinople présageait la chûte de Silistrie, l'unique boulevard du Danube.

Une journée nous séparait de Marseille ; et à peine en route, la réalité nous dessilla enfin les yeux sur le danger qui nous entourait. Des voitures, pleines de voyageurs effrayés, couraient à toute bride, du côté d'Aix. On rencontrait des caravanes d'ouvriers et de mendiants, à la débandade ; ces malheureux piétons précipitaient leurs pas et jetaient parfois un regard en arrière, comme pour s'assurer s'ils n'avaient pas à leurs trousses le monstre du *choléra-morbus*, personnifié dans l'imagination populaire.

Les laboureurs nous regardaient défiler avec pitié, et les vieilles paysannes, en se signant, marmottaient à notre intention un *de profundis*. Pour ces bonnes gens, aller à Marseille , c'était courir aux devants de la mort. Déjà les commerçants étrangers, que l'intérêt y appelait, hésitaient avant le périlleux départ. Un mobile, autrement puissant que l'appât du gain, le devoir, nous poussait; et nous nous félicitions presque de nous aguerrir, à l'école du choléra, contre les épreuves de l'avenir.

Le spectacle affligeant, le long du chemin, ne fut

que l'intermède des scènes de deuil dont nous fûmes témoins, à notre entrée dans Marseille. Le voile de la désolation s'abaissait sur la ville. Avant midi, la plupart des magasins et des bureaux se fermaient. On ne voyait plus que citoyens effarés, en habits de campagne ou de deuil. Les corbillards se pressaient aux abords des cimetières. Un grand nombre de maisons étaient tendues de crêpes. Les cloches ne cessaient de sonner le glas. Les prières publiques ne pouvaient apaiser la colère du ciel. Les nouveaux-venus surtout payaient tribut au fléau. Le lendemain même de notre arrivée, plusieurs de mes camarades succombèrent à l'hôpital, à peu près foudroyés par la maladie, et le découragement s'infiltrait dans nos rangs, au moment de dire adieu à la patrie.

Pour comble de malheur personnel, mes parents voulurent me voir une fois encore, la veille de l'embarquement. Le choléra frappait au hasard; et leur présence ne devait rien changer à ma destinée. Je les suppliai de repartir aussitôt. En parlant d'un prochain retour, eux et moi, pleurions à chaudes larmes; nous nous embrassâmes, et ils s'en furent.

Ce sacrifice me brisa le cœur; et, la tristesse des lieux aidant, de vagues idées de suicide me traversèrent l'esprit. Dans le dégoût qu'après ces velléités criminelles il me prit de la vie, j'aurais presque salué le choléra en libérateur. La raison finit par l'emporter. Le repentir même vint d'une heure de faiblesse pardonnable, et je consacrai le reste de la

journée à acheter mon trousseau, mes meubles et mon lit de bivouac.

Le soir, au café, je m'assis à côté d'un vétéran de l'arme, fort expert sur la guerre. Il me combla de bons conseils et me recommanda même de me cuirasser le corps de laine, dès l'ouverture de la campagne. « La flanelle, jeune homme, me dit-il, est la base de la gloire! » Je ne m'étais pas plus figuré Mars en gilet d'hôpital que Vénus en bonnet de coton, et cette sentencieuse révélation de la réalité dissipa ma première illusion sur la poésie des camps.

Rentrant, soucieux, au logis, une courtisane de trottoir errante me barra le chemin en me demandant la bourse et l'amour. Je passai outre, et elle s'écria : « Est-il bête et fier d'aller se faire tuer ! » — « On te reconnaît bien à ce langage, fille vénale ! Si nous sommes des fous, toi tu es, après tout, plus à plaindre qu'à mépriser. Ta misère et ta honte ne sont peut-être pas ton ouvrage.... » Et je m'endormis sur ce texte de sermon.

Le lendemain c'était, pour nous, un des plus grands jours de la vie du soldat, le passage de la frontière. Avant l'aube, un facteur des Messageries me réveilla. Il m'apportait une caisse, et cette caisse contenait un arsenal de chaussure.

Or, le soir de nos adieux à Strasbourg, mon fournisseur, félon disciple de saint Crépin, s'était furtivement introduit chez moi, en mon absence, et me traitant comme un débiteur insolvable, parce que la préoccupation du départ m'avait empêché de régler mes affaires particulières, il avait soustrait, à titre

que l'intermède des scènes de deuil dont nous fûmes témoins, à notre entrée dans Marseille. Le voile de la désolation s'abaissait sur la ville. Avant midi, la plupart des magasins et des bureaux se fermaient. On ne voyait plus que citoyens effarés, en habits de campagne ou de deuil. Les corbillards se pressaient aux abords des cimetières. Un grand nombre de maisons étaient tendues de crêpes. Les cloches ne cessaient de sonner le glas. Les prières publiques ne pouvaient apaiser la colère du ciel. Les nouveaux-venus surtout payaient tribut au fléau. Le lendemain même de notre arrivée, plusieurs de mes camarades succombèrent à l'hôpital, à peu près foudroyés par la maladie, et le découragement s'infiltrait dans nos rangs, au moment de dire adieu à la patrie.

Pour comble de malheur personnel, mes parents voulurent me voir une fois encore, la veille de l'embarquement. Le choléra frappait au hasard; et leur présence ne devait rien changer à ma destinée. Je les suppliai de repartir aussitôt. En parlant d'un prochain retour, eux et moi, pleurions à chaudes larmes; nous nous embrassâmes, et ils s'en furent.

Ce sacrifice me brisa le cœur; et, la tristesse des lieux aidant, de vagues idées de suicide me traversèrent l'esprit. Dans le dégoût qu'après ces velléités criminelles il me prit de la vie, j'aurais presque salué le choléra en libérateur. La raison finit par l'emporter. Le repentir même vint d'une heure de faiblesse pardonnable, et je consacrai le reste de la

journée à acheter mon trousseau, mes meubles et mon lit de bivouac.

Le soir, au café, je m'assis à côté d'un vétéran de l'arme, fort expert sur la guerre. Il me combla de bons conseils et me recommanda même de me cuirasser le corps de laine, dès l'ouverture de la campagne. « La flanelle, jeune homme, me dit-il, est la base de la gloire! » Je ne m'étais pas plus figuré Mars en gilet d'hôpital que Vénus en bonnet de coton, et cette sentencieuse révélation de la réalité dissipa ma première illusion sur la poésie des camps.

Rentrant, soucieux, au logis, une courtisane de trottoir errante me barra le chemin en me demandant la bourse et l'amour. Je passai outre, et elle s'écria : « Est-il bête et fier d'aller se faire tuer ! » — « On te reconnaît bien à ce langage, fille vénale ! Si nous sommes des fous, toi tu es, après tout, plus à plaindre qu'à mépriser. Ta misère et ta honte ne sont peut-être pas ton ouvrage.... » Et je m'endormis sur ce texte de sermon.

Le lendemain c'était, pour nous, un des plus grands jours de la vie du soldat, le passage de la frontière. Avant l'aube, un facteur des Messageries me réveilla. Il m'apportait une caisse, et cette caisse contenait un arsenal de chaussure.

Or, le soir de nos adieux à Strasbourg, mon fournisseur, félon disciple de saint Crépin, s'était furtivement introduit chez moi, en mon absence, et me traitant comme un débiteur insolvable, parce que la préoccupation du départ m'avait empêché de régler mes affaires particulières, il avait soustrait, à titre

de garantie, toute ma fortune de bottes de bataille. Me voilà pieds-nus, tel qu'un compagnon de Gauthier—Sans-avoir! Violer ainsi le bagage sacré d'un officier allant en guerre! Un gentilhomme du siècle dernier aurait couru souffleter ce croquant de savetier. Par procuration, je l'assignai bourgeoisement devant le juge de paix. Il fut condamné, mais soldé; et son défenseur faillit payer les frais du procès.

L'ami qui me représentait à l'audience appartenait à cette race, Dieu merci, fort clair-semée de don Quichottes du point-d'honneur, au demeurant les meilleurs garçons du monde, qui, pour un regard de travers, un geste équivoque, ou un mot à double sens, mettent flamberge au vent. La partie adverse m'ayant calomnieusement maltraité, le confrère se crut atteint et alla en demander raison, au sortir du prétoire : « Mais, Monsieur, je suis avocat, » répondit l'autre. Ils déjeunèrent ensemble. Le bretteur d'une plume triomphante écrivit, le jour même, l'historique des débats, plia la lettre avec les pièces de conviction, et je reçus ce bizarre message, peu avant que la trompette nous appelât au port d'embarquement.

Depuis l'époque où le maréchal Saint-Arnaud, au bruit des applaudissements de Marseille et fort des vœux de la France, avait mis à la voile, avec l'avant-garde de l'armée d'Orient, la Joliette n'avait jamais paru plus animée; et son agitation contrastait avec la solitude de la ville. Les navires se balançaient, innombrables, dans ses eaux.

Au sommet des mâts flottaient les pavillons de cent peuples alliés ou neutres. A leur bord, branle-bas d'appareillage : les matelots se remuaient comme avant le combat. La vapeur sifflait de toutes parts, et les voiles essayaient de se déployer. Les poulies des cabestans criaient sous le poids des chevaux de guerre, haletants en l'air. Le quai ressemblait à un arsenal en plein vent. Des bataillons de travailleurs empilaient les boulets et les machines de siége, devant les pacifiques entrepôts des denrées coloniales. Les portefaix du commerce, mêlés aux soldats, concouraient, de toute la vigueur de leurs bras, au chargement des vaisseaux, envoyés à la défense de la puissance maritime du pays.

Au milieu de ce tumulte fumait l'*Héloïse*, affecté au transport de la batterie. Déjà nos artilleurs campaient sur le pont, et revenus des émotions de leur ascension, les chevaux piaffaient d'impatience, dans les cellules de leur écurie. Cependant, les officiers montent à bord, à la suite du capitaine. Tous les passagers ont répondu à l'appel. L'heure sonne, on lève l'ancre. Le ciel est si bleu, si clémente est la mer que, bientôt, les côtes de France s'évanouissent à l'horizon. En ce moment solennel, un silence régnait parmi nous, plus éloquent que des sanglots. La face tournée vers cette image de la patrie, dont les derniers traits s'effaçaient au loin, chacun se recueillait involontairement dans des pensées d'adieu et de regret, à sa famille, au clocher du pays natal : ainsi, un cortège d'amis fixe des yeux le cercueil d'un être chéri que la poussière du tombeau va recouvrir à jamais.

Cette scène d'affliction spontanée et muette ne dura qu'un instant. L'insouciance ne tarda pas à ramener la gaieté. Ce fut à qui se persuaderait le mieux que la guerre ne choisirait pas dans nos rangs ses victimes : et pourtant, combien, hélas ! ne devaient pas goûter les joies du retour !

Fi du chagrin et de ses chimères ! nous ne conservâmes au fond du cœur que l'espérance ; et dès lors, de chanter et de rire. Le refrain de *Tu t'en souviendras, Nicolas*, etc., fut répété par tous les échos du golfe de Lyon. On aurait dit que l'*Héloïse* portait, non les premiers renforts de l'armée expéditionnaire, mais une troupe de pèlerins joyeux, voguant vers la Palestine à la conquête des indulgences.

De distance en distance, un décor de la mer faisait diversion aux chœurs et aux causeries. La seconde nuit de la navigation, nous passâmes en vue du Stromboli, nain de volcan en comparaison du Vésuve, dont les brumes du matin nous avaient masqué la cîme : son cratère flambait; et les lueurs de l'éruption éclairaient d'une blafarde clarté les cabanes du rivage, au pied de la montagne. Quel fantastique incendie ! et ce n'était là, qu'un avant-goût des féeries qui nous attendaient à Athènes, dans l'archipel, à Troie, à Stamboul ! Les heureux du monde ne devaient-ils pas nous jalouser ? ô mirage de la jeunesse ! nous avions d'abord compté, sans nos compagnons de voyage.

Au nombre des passagers non militaires, on distinguait le fils d'un négociant Marseillais, qui, chassé de la maison paternelle, à cause de ses fre-

daines, se rendait à Gallipoli, avec une paccotille de liqueurs pour y tenter la fortune de vivandier. Une maitresse, son mauvais génie, l'accompagnait. La pudeur n'avait pas laissé d'empreinte sur le front de cette femme, belle encore, malgré ses débauches. Elle chaussait, tous les matins, en public, les brodequins enrubannés de sa dernière orgie; et les plus hardis n'osaïent, à sa toilette, la regarder en face. L'intérêt l'avait attachée à son amant, riche héritier; et quand il résolut de s'expatrier, elle, plutôt que de renoncer à sa proie, préféra s'arracher aux délices du *Prado* et de la *Réserve*.

Près de ce couple, se groupaient des aventuriers cosmopolites, allant s'enrôler dans la milice turque des Bachi-Bouzoucks. Sans peur, sinon sans reproches, ils embrassaient avec passion la carrière du brigandage organisé. D'après eux, la tactique et la stratégie se réduisaient aux razzias, et ils exposaient leur théorie du pillage sur un ton cynique, capable de révolter des novices.

Certain personnage, digne de servir de coryphée à ces partisans, affectait de se tenir à l'écart : cheickh arabe, à qui les bulletins de l'armée d'Afrique avaient forgé une réputation de circonstance, émule pygmée d'Abdel-Kader, il avait supplée au génie du commandement, par l'emploi d'une ruse, renouvelée de Viriathe. Une chèvre lui dictait les volontés d'Allah, et il fanatisa ainsi quelques tribus. Vaincu, il vint à Paris, où des succès faciles élevèrent au dernier point la fierté de ce bandit. Dès l'origine de la guerre, il se flatta d'être un instrument nécessaire.

au salut de la Turquie ; et, avec nous embarqué sur l'*Héloïse*, il lui tardait de déposer son épée aux pieds du Sultan.

Aussi, le contact du vulgaire, blessait la dignité de l'homme à la chèvre (Bou-Maza) et il demanda au commandant du bord une place particulière. Dès le lendemain du départ, sur sa parole de payer, il l'obtînt. Mais arrivé à Constantinople, le héros Kabyle agit en simple escroc. La Porte lui refusa même un régiment. Le dépit le conduisit en Circassie, auprès de Schamyl. Sa gloire n'ayant pas pénétré jusqu'au Caucase, on ne lui proposa qu'un rôle subalterne. Maintenant, afin de ne pas priver tout-à-fait de ses services les alliés du commandeur des croyants, il se livre, dit-on, au commerce des volailles, et l'on attend, à Kamiesch, la primeur de sa basse-cour !

Plût au ciel, sur l'*Héloïse*, que la bande entière des aspirants *Bachi-Bouzoucks* eût suivi l'exemple du sire Bou-Maza ! Malheureusement, ils ne s'offensèrent pas de vivre en communauté avec d'honnêtes gens, et nous fûmes trop tard délivrés de leur présence. Leurs conciliabules, de jour en jour plus bruyants, juraient avec la joie décente des canonniers, bons enfants ne comprenant goutte à la question d'Orient et se figurant, pour la plupart, qu'ils allaient se battre contre les Turcs. Le Marseillais avait été admis au sabbat. Mais, depuis, il surveillait sa belle en cerbère ; et dans le but de se créer des chalands pour l'avenir, il distribuait avec intelligence, à ses nouveaux amis des échantillons de ses boissons.

Un jour, nous avions doublé le cap Malapan ; et les compères célébraient par des libations gratuites l'heureux passage du *promontoire des tempêtes* de la Méditerranée. Une rangée de bouteilles vides et l'hilarité des buveurs annonçaient une orgie. L'amoureux amphytrion reconduisit, par prudence, sa compagne dans la cabine conjugale. Les quolibets, alors, de pleuvoir sur sa tête. Il ripostait avec la verve Phocéenne. Bientôt, un soufflet est donné ; bataille générale ! les tire-bouchons et les couteaux brillent. Les flacons volent. *Mitraille*, ami de l'ordre, hurle. La dame, demi-nue, se jette entre les combattants. La patrouille enfin arrive et saisit les perturbateurs.

Le capitaine du navire, un Grec au cœur tendre, s'était épris de l'unique passagère. On le voyait empressé, près d'elle ; et les médisants avaient entendu, de nuit, dans sa chambre, le frôlement d'une robe de soie. On jasait à ce propos, surtout dans le camp des Bachi-Bouzoucks ; et celui-ci, pour se montrer impartial, refusant d'user de son autorité, nous confia le jugement de l'affaire.

Profanes brouillons ! que les dieux infernaux les confondent ! ces scènes de désordre avaient lieu vis-à-vis de la Grèce. Pour vider leur querelle, impossible à nous de discerner, au loin, les coteaux du Taygète, ces monts, chers à la poésie, qui *frissonnaient, sous les pas de danse des vierges de Laconie, au temps de la splendeur de Sparte !* Impossible de distinguer, au milieu des flots, le sillon de l'Eurotas! Le navire longeait le rivage de Cythère, berceau

fleuri de Vénus; il remontait les côtes de l'Arigolide, et la brise, soufflant du côté des ruines de Trezène, nous apportait le parfum de ces lieux, qui virent les incestueuses amours de Phèdre. Et moi, prosaïque rapporteur d'un conseil de guerre, j'instruisais, pendant ce temps, le procès des coupables Bachi-Bouzoucks!

A hauteur d'Egine, dans les eaux de Salamine, la cour martiale les condamnait aux fers pour jusqu'à l'arrivée. Ils subissaient leur arrêt: et la tranquillité était enfin rétablie, lorsqu'on nous montra l'île, où Démosthènes proscrit s'empoisonna, au pied de la statue de Neptune, pour ravir aux satellites d'Antipote, l'honneur de sa mort. Salut, Calaurie, refuge et tombeau de l'avant-dernier des Grecs! Salut à toi, rival de Philippe, plus glorieux que lui, héros et victime de la liberté de la patrie! Je n'achevais pas ma silencieuse prosopopée que déjà les oiseaux de l'Attique se posaient sur les vergues; et l'*Héloïse* mouillait au Pirée.

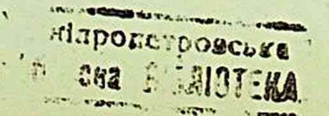
Une quarantaine trop sévère nous avait fermé l'entrée de Messine. Nous avions dû saluer de loin, à regret, ses murs labourés par les boulets de Ferdinand, et les tours de Palerme, et la campagne Elyséene de la Sicile, que les poètes appellent le jardin du monde. Il n'y avait pas, à bord, l'ombre d'un cholérique; et nous caressions tous l'espoir que le gouvernement Hellenique ne nous interdirait pas de toucher terre. La perspective de visiter la ville de Minerve, Athènes *couronnée de violettes*, m'avait soutenu dans les accès de tristesse, qui parfois m'as-

saillirent, au souvenir de la France Nous fûmes cruellement déçus.

A cette heure, une brigade de soldats français occupait Athènes, avec mission de contenir l'insurrection contre les Turcs que fomentait un parti, vendu à la Russie. Depuis les intrigues de Catherine II, depuis cette fameuse expédition, où les Orloff, ses favoris, incendièrent la flotte ottomane, à Tschesmé, et abandonnèrent ensuite la Morée à la vengeance de ses oppresseurs, ce parti travaillait au triomphe de la politique des czars. Le passé ne l'avait pas éclairé sur le désintéressement de ces prétendus libérateurs. Cependant, l'affranchissement de la Grèce ne fut pas l'œuvre de l'empereur Alexandre, ni de son successeur. La conjuration Philhellénique ne les comptait pas au nombre de ses patrons les plus dévoués ; et l'escadre Russe se battit à Navarin, moins pour la gloire de faire renaître de leurs cendres Corinthe et Lacédémone, que pour l'avantage de frapper au cœur la marine des sultans, gardienne de Constantinople.

Tant que la Grèce se débattit sous le joug des pachas, cette illusion sur la protection et l'amour de la Russie, ne mérita que la pitié. Mais elle n'est plus que folie et ingratitude, aujourd'hui que l'esclave a reconquis sa liberté : folie, parce qu'à aucun prix, la Russie ne consentirait à relever l'empire d'Orient, au profit de la Grèce ; ingratitude, car les Grecs devraient tourner leurs espérances de régénération vers la France, qui n'a, du moins, jamais trahi leur cause.

La guerre d'Orient offrit, dès son début, à la faction



Russophile, l'occasion de lever la tête; et, dès le mois de décembre 1853, au lendemain de Sinope, les troubles de l'Epire et de la Thessalie placèrent la Turquie entre deux feux. Les conseillers du roi Othon les attisaient ouvertement. Les alliés du Sultan ne daignèrent pas se brouiller avec un état, qui leur devait la vie; mais, en tuteurs bienveillants, ils se contentèrent de jeter quelques troupes au Pirée, et de rappeler le prince Bavarois au sentiment de ses devoirs, de ses intérêts. Pour garantie de l'avenir, on exigea le renvoi du ministère infidèle, et les patrouilles françaises imposèrent silence aux Athéniens, qui criaient : Vive la Russie! aussi aveugles que leurs aïeux, quand ils acclamaient le roi de Macédoine.

Ces misères du temps présent, comparées à l'âge d'or de la Grèce, me rappelaient ces tableaux de maître, représentant une vierge martyre qui expire sur son lit de douleur, dans l'ombre de la nuit, tandis qu'au fond de la cellule, resplendit la lumière des félicités célestes, dont un rayon éclaire le visage de la prisonnière. Derrière ces ténèbres, qui couvraient la Grèce, déchue et mourante, m'apparaissait la Grèce antique avec l'auréole de son génie et de sa gloire, avec son cortège de héros.

Ces héros, je les connaissais tous : enfant, mon cœur avait battu au récit de leurs exploits, et je partageais presque leur grandeur et leurs infortunes. Par la pensée, infime nourrisson d'Athènes, j'applaudis sur les gradins du Pentelique les chefs-d'œuvre d'Eschyle : j'assistais à cette immortelle re-

présentation des *Perses*, où un vieillard assis à côté du jeune Sophocle lui prédit, frappé de son maintien et de ses larmes, qu'il serait, lui aussi, grand poète un jour. Alcibiade m'introduisit dans le boudoir d'Aspasie, et je le vis souffleter sur l'*Agora*, le libraire Béotien qui n'avait pas lu Homère. Je chantais avec Pindare les fêtes d'Olympie.

Cette patrie d'adoption, elle était là, maintenant, devant nous! à la mer, canot de l'*Héloïse!* En quelques coups de rames, je l'embrassai! Vis-à-vis du navire, où je trépignais, s'étendait une plage déserte, la plaine de Marathon! Un ruisseau, l'Ilissus sans doute, sillonnait ces champs incultes, où jadis inondant la *voie sacrée*, le peuple Athénien venait célébrer les mystères d'Eleusis! Plus loin, le Parthenon étalait les tronçons de ses divins marbres. Quel bonheur de monter à l'Acropole, pour payer à Phidias mon humble tribut d'admiration, et maudire à mon aise, du haut des Prophylées, les barbares et lord Elgin!

De grâce, laissez-moi courir dans cette vallée, où dorment les cendres de tant de demi-dieux, cueillir une branche de laurier, et la déposer, à genoux, sur les pierres de leurs sépulcres! Hélas! les gardiens du littoral furent sourds à nos prières, insensibles à nos vœux : ils se persuadèrent que l'*Héloïse* portait le choléra dans ses flancs, puisqu'il arrivait de Marseille; et ces stupides interprètes des réglements sanitaires nous infligèrent le supplice de ne pas aborder.

Au retour dans le pays de son enfance, l'exilé

peut, au moins se consoler, en fouillant les débris du passé. Moins heureux que lui, il me fallait marcher peut-être à la mort, sans toucher cette terre sainte, où s'était écoulée la meilleure partie de ma jeunesse, celle qu'on voue aux plaisirs de l'etude.

Le commandant du bord protesta contre cet arbitraire de la Direction du port; puis, il se dédommagea auprès de la courtisane marseillaise, plus attentive à ses chiffons qu'aux beautés du temple d'Apollon. Quant à nous tous, immobiles à nos lunettes, nous n'avions des yeux que pour le spectacle du rivage. On employa notre trop courte station au Pirée à renouveler la provision de charbon; après, nous reprimes la mer.

J'entrai dans l'Archipel avec religion, comme dans une arène vénérable de l'antiquité, comme dans une galerie de souvenirs de famille. A chaque nœud que nous filions à travers le dédale des Cyclades, les regrets se multipliaient. Après avoir salué les rochers de Sunium, cette chaire en plein air de Platon, nous naviguâmes entre Céos et l'île d'Hélène, entre Andros et l'Eubée; puis, Lemnos, Lesbos, Imbros, Ténédos défilèrent successivement, ainsi que des ombres moqueuses: autant d'horizons nouveaux, autant de légendes qui s'éveillaient dans ma mémoire, autant d'émotions diverses.

Ce fut d'abord une sourde terreur; il me semblait entendre quelque vague écho de la voix de ce pêcheur des îles qui, sous Tibère, précurseur obscur de la chute du monde païen, errait dans les mêmes eaux que nous traversions, criant à tous les parages

de la mer de Myrtos : « le grand Pan est mort ! » Puis, la mythologie égaya ces sombres évocations. J'apercevais la trirème troyenne, emportant au palais de Priam Hélène et son ravisseur ; sur son sillage se précipitait la flotte vengeresse des Grecs, nos respectables ancêtres en l'art des siéges. Les personnages de l'Iliade avaient tenu conseil, avant de débarquer sur la plage de Troie, en ces mêmes lieux où nous passions. Tous les rivages étaient, pour moi, le camp d'Achille.

Mais l'*Héloïse* poursuivait sa course à pleines voiles, sans s'inquiéter des plaintes que soulevait sa vitesse. J'étais réduit à envier le destin d'Ulysse, perdu dans la mer Egée ; et, si j'avais eu le pouvoir d'ouvrir l'antre d'Eole, les vents se seraient à l'instant déchaînés, avec ordre de nous pousser, sans naufrage, vers ces terres, belles des choses d'autrefois. Cependant nous côtoyâmes les plus célèbres ; et elles n'offraient qu'un aspect désolant. Honte aux soldats du Prophète !

L'image de la mort plane sur ces îles, que la poésie comparait jadis avec justesse à des corbeilles de fleurs flottantes. Au sommet d'un aride mamelon, un groupe de cabanes et une citadelle en ruines ! voilà leur capitale ! on reconnait la tour du beffroi qui sonnait l'alarme, il y a peu d'années encore, à l'approche des pirates barbaresques. A ce signal, les habitants éperdus se réfugiaient dans l'enceinte de la forteresse, bénissant Dieu si l'orage ne fondait que sur leur village. Quand les écumeurs de l'archipel s'étaient retirés avec le butin, les pauvres des-

cendants de Périclès reconstruisaient à la hâte baraques et chaumières. Leur misère n'avait pas grandi; car ils vivaient du produit de la pêche, et ils avaient dérobé leurs filets à l'incendie, au pillage.

Telle fut, depuis la conquête des Turcs jusqu'au réveil de la Grèce, l'existence précaire de ces insulaires. Tandis que l'Attique et la Morée souffraient le joug de tyrans, qui n'avaient pu leur arracher du cœur l'espoir de la délivrance, leurs colons de l'archipel s'abrutirent dans la servitude. Pressurés à la fois par les pachas et par les brigands, l'appât de la richesse ne stimulait en rien leur activité. Ils se souciaient à peine de donner le jour à des fils, héritiers de leur fardeau, à des filles, pâture du sérail.

Ainsi, de la dunette de l'*Héloïse*, pensif, je m'expliquai la décadence et la dépopulation de ces îles, semblables toutefois aux rois-mendiants qui ont gardé sous les haillons le sceau de leur grandeur. La nudité de leur sol caché encore une splendeur idéale. Délos est toujours le berceau qui voguait devant le vaisseau de Latone, prêt à recevoir le Dieu que l'épouse de Jupiter portait dans son sein. Ténédos figure le repaire de ce monstre qui, au milieu d'Ilion épouvanté, surprit à l'autel Laocoon, et de ses replis étreignit le grand-prêtre avec ses fils. Si j'avais pu céder à mon désir, quelle halte se serait permis l'*Héloïse*, en ces merveilleuses contrées !

Nous fîmes, une dernière fois, escale dans un îlot au nord de Ténédos, à l'entrée de l'Hellespont, non loin de l'embouchure du Scamandre et des champs, où fut Troie. Quelques chaumines sont éparpillées

sur le sable ; à l'horizon, une lande ; çà et là, des arbustes rabougris et des moutons efflanqués. On aurait en vain cherché, dans une telle solitude, digne des repaires de sauvages de l'océan Indien, la trace de ces avant-postes, jadis florissants, de l'Asie, dont la mer Ionienne baignait les rivages, parfumés d'orangers et de rosiers.

Le bruit de notre abordage mit en émoi les enfants de la colonie. Ils accoururent en foule, criant victoire en leur patois. Mais, dans la mêlée de l'ovation, plusieurs se querellèrent. La dispute gagna la troupe entière des jeunes Grecs. Ils se séparèrent en deux camps ennemis ; et, avant d'en venir aux coups, s'établissant à bonne portée de la voix, ils commencèrent en notre présence à se lancer des injures.

Ce jeu me rappela les coutumes des plus fameux temps de la Grèce. Voilà, hélas ! à peu près tout ce qui lui reste de dix siècles de gloire ! Des mérites sans nombre qui rendirent leurs ancêtres rois de la civilisation ancienne, les modernes Hellènes n'ont gardé intacte qu'une vertu, la plus vulgaire, insuffisante, témoins Sparte et la Pologne, pour la prospérité des Etats, le courage militaire, qui jeta de beaux éclairs, durant la guerre de l'indépendance, mais qui contribue uniquement, aujourd'hui, tout danger de domination étrangère se trouvant conjuré, à perpétuer les discordes civiles. Loin de racheter, comme les Athéniens, leur légèreté d'esprit par de brillantes facultés, le ridicule, aussi redoutable aux nations qu'aux individus, s'attache à leur incapacité politique : ils passent avec raison, aux yeux de l'Europe

pour des brouillons, impuissants de gouverner leur principauté, mais rêvant l'empire d'Orient! Ils ont aussi de l'héritage des Grecs conservé le génie maritime.

Cependant, tandis que les marchands colonisateurs d'Athènes et de Sparte répandaient, dans les pays lointains, les lumières avec les richesses, les sujets indociles du roi Othon, la piraterie abolie, sont aptes seulement à caboter en maîtres. Ainsi qu'une terre épuisée, au lieu de fruits et de héros, la Grèce ne produit plus que des bruyères, des conspirateurs et des courtiers. La beauté manque aux femmes, l'inspiration aux artistes, la sagesse aux philosophes. L'esclavage et la vieillesse ont flétri pour jamais, les palmes d'Olympie, les couronnes du Parnasse, les lauriers de l'Académie. Périclès se croirait chez des barbares.

Ainsi, à la vue de cette île, tableau raccourci de la Grèce décrépite, en face d'un groupe d'enfants qui représentaient la déchéance des hommes, mon enthousiasme de la veille dégénérait en diatribe, quand après une courte relâche, l'*Héloïse* remit à la voile et s'engagea dans les Dardanelles. Bientôt le long de la côte Asiatique, nous aperçûmes le tumulus d'Achille et les ruines d'Abydos.

Lieux qu'aimait mon imagination collégienne, ombre de la prêtresse de Sestos qui erres sur ces eaux, puisse le ciel m'accorder la faveur de vous revoir, à la paix! Nous remontions le canal à toute vapeur; et je confiais au vent ces adieux, pendant que les châteaux d'Europe et d'Asie, sentinelles avancées de

Constantinople, se dessinaient au loin. Il fallait, quoique avec douleur, en finir avec la fleur de poésie du voyage. Nous étions en vue de Gallipoli.

De toutes parts, déjà, le bruit des armes retentissait dans la presqu'île de Gallipoli, choisie pour la base des opérations stratégiques des alliés. Au-delà du port, sur les hauteurs de Boulahir, bivouaquaient les divisions d'avant-garde française ; et les soldats, la pioche à la main, se hâtaient de fortifier la gorge de cette place d'armes naturelle, d'où l'armée, suivant la fortune de la guerre à son début, devait se rembarquer, ou se porter au secours de Constantinople.

L'industrie de ces premiers champions ne se bornait pas à des ouvrages de défense. Emules des légionnaires romains, ils travaillaient en même temps, à assainir la ville, bouge infect où croupissait un troupeau de Turcs et de chiens pêle-mêle. On creusa d'abord des ruisseaux dans les rues, pour l'écoulement des eaux stagnantes. Les rues principales montaient, étroites, semées d'immondices et mal pavées, à travers des escarpements, tels que les chevaux d'Asie seuls, les savaient franchir sans broncher ; on les nivela en les nettoyant. Les quais, aux abords de la rade, furent élargis à coup de hâche. La sécurité et la salubrité de l'armée ordonnaient ces mesures de lèse-propriété !

Les indigènes, après le coucher du soleil, avaient l'habitude de se barricader au fond de leurs maisons en bois, s'y souciant peu du dehors ! Si, par hasard, leurs affaires les obligeaient à une course de nuit, ils

s'armaient d'une lanterne, d'un poignard, et s'aventuraient à la grâce d'Allah, parmi les ruelles du coupe-gorge municipal, en marmotant leurs patenôtres. Peu leur importait, de même, que le fumier s'amoncelât à leurs portes! Pour détruire ces foyers d'infection, ils ne donneraient pas une bouffée de leur Tchibouck, et l'ardeur des giaours à purifier leur ville excitait chez eux un étonnement plein de dédain. Les épidémies sont familières au pays et n'altèrent pas la sérénité du fatalisme des habitants. Le choléra sévit-il? qu'y faire? Mahomet le veut.

Aussi, sans encombre de leur part, nous serions, avec tous les navires arrivant, entrés immédiatement en rade. Mais les autorités françaises nous soumirent à une visite de santé lente et minutieuse. L'*Héloïse*, hommes et chevaux, se portait heureusement à merveille. On nous accorda libre pratique; et nous attendîmes, à l'ancre, d'être fixés sur notre destination ultérieure, car les événements se précipitaient à la frontière du Danube, et il était question du départ en masse de l'armée expéditionnaire pour Varna.

Notre attente ne fut pas longue. Le lendemain de la conférence de Schumla (1), les troupes campées à Gallipoli, reçurent l'ordre de s'ébranler. La première division monta à bord de l'escadre, avec la consigne de se diriger par le plus droit chemin sur Varna. L'*Héloïse* suivit à distance. Mais pour com-

(1) Voir le *Journal Humoristique du siège de Sebastopol*. Tome Ier, page 161.

pléter son chargement, il relâcha, à Constantinople, vingt-quatre heures.

Quel tableau nous éblouit, quand, doublant la pointe du Vieux-sérail, le navire entra dans les eaux de la Corne-d'or, le roi de tous les ports de l'univers: Stamboul, *la cité bien gardée*, sur un amphithéâtre en face de l'Asie, étale ses monuments et ses maisons, labyrinthe de constructions en marbre et en bois, dont l'architecture ne rappelle ni les palais de Venise, ni les géométriques hôtels de nos villes, mais qu'on dirait l'œuvre de la plus capricieuse des fées.

Contre leurs murs de face, les couleurs de l'arc-en-ciel, se mélangent en un pittoresque désordre. A tous les étages, règnent des balcons ou des galeries extérieures. Par milliers, kiosques, pavillons, colonnades couronnent les terrasses, au-dessus des toits. Les minarets, les tourelles, les clochetons se détachent sur l'azur du lointain, comme autant de statues de dieux fantastiques. Le dôme de Ste-Sophie domine cette forêt de flèches; et à son sommet, de même qu'au faite du sérail et des autres édifices profanes, brille le croissant doré, *Labarum* de l'Islam.

Cependant, quelle tapisserie de feuillage! les sicomores, les lilas et les arbres de Judée élèvent leurs branches, du sein de jardins suspendus, qui éveillent, en cette cité des harems, le souvenir de Babylone. Le lierre, la vigne, les lianes marient, en grimpant, leur verdure aux splendeurs de la mosaïque que l'art du badigeon ottoman déploie sur les façades. On croirait, de la mer, voir comme un immense bouquet de fleurs qui résume le paysage.

Tandis que, sur le premier plan, une légion de vaisseaux agite ses mâts pavoisés, à l'horizon s'étend un rideau noir, formé par les cyprès du cimetière de Péra ; et cette tenture se prolonge hors de la rive Européenne, autour de Scutari, faubourg de plaisance, où les pachas viennent oublier les misères des grandeurs. Ainsi, l'image de la mort semble envelopper la capitale d'un peuple dont le fatalisme perpétue la léthargie.

Le soleil se levait, à l'heure où l'*Héloïse* jeta l'ancre, près de la tour de Léandre, et l'aurore inondait de lumière ce panorama sans égal de Constantinople, que la mer réfléchissait en partie dans ses flots bleus et dormants. Nous restâmes d'abord fascinés, ainsi que les Croisés en regard de Jérusalem. Mais l'admiration muette du premier moment se dissipa ; et, en canot, nous nous élançâmes vers le quai, heureux de pouvoir jusqu'au lendemain, visiter cette terre que nous prenions, sur la foi des romanciers, pour le vestibule du paradis de Mahomet.

Le désenchantement est cruel, à mesure qu'on pénètre dans les coulisses de cette scène orientale, dont la perspective, vous a souri, du Port, avec tant de charme. On avait rêvé d'une belle vierge ; et de près, ce n'est qu'un squelette. Partout des rues tortueuses sales et sombres, des gens taciturnes, des habitations semblables à des tombeaux.

Toutefois, même dépouillée du prestige dont l'imagination trompée l'embellit, avant d'aborder, Constantinople séduit encore. Tout, ici, est marqué au sceau de la plus fabuleuse originalité. On se figure-

rait être aux antipodes. Les turbans, les bonnets persans, les cafetans composent la tenue de ville. On se travestit, en s'affublant d'un habit à la française et en se coiffant d'un cylindre en feutre. Au lieu de canne, le citadin de Topanah porte son Tchibouck à la main, et le bourgeois se distingue du prolétaire par l'ambre de son tuyau de pipe.

Sur le pavé, les femmes ressemblent à des pénitentes d'opéra. Leurs pieds nagent dans des sandales jaunes, qui font songer aux brodequins mignons des Parisiennes. Mais au logis, selon les caprices du maître, elles chaussent ces babouches d'odalisques, brodées d'or et enrichies de perles qui attirent la vue, derrière les vitrines des bazars, et qu'on serait tenté d'acheter comme de vrais bijoux. Au dehors, un voile masque leurs cheveux et leur beauté; il ne reste au passant que le brillant des yeux à admirer. Un manteau de soie ou de bure, selon le rang, les couvrant de la tête au talon, étouffe ces harmonieuses formes de la femme, le chef-d'œuvre de la création, et que Dieu n'a pas étudiées avec amour pour qu'on les cache. Les maris Turcs ont proscrit le corset à titre d'atour provocateur. Le mot de crinoline n'a même pas d'équivalent dans la langue de ces jaloux. Cependant, loin des indiscrets, dans la chambre nuptiale, l'esclave revêt ces légers costumes de l'Orient, délices de l'œil, dont il ne nous est permis de jouir qu'au théâtre.

Les Turcs sont de francs égoïstes, ou fort sceptiques sur la vertu, puisque hors de la maison, ils ne concèdent rien à la coquetterie, ce don que les filles

d'Eve reçoivent du ciel, au berceau. Pourtant l'Epicurisme n'a pas inspiré leur loi, à l'endroit des citoyennes de l'Islam. Quoique le plaisir aît tenu une large part dans sa carrière et que la mort l'aît surpris au milieu d'une pensée érotique, Mahomet n'a pas transformé la femme en instrument de la volupté. Il l'a abaissée au rang de servante. Son rôle est borné, par les murs du gynecée, aux travaux du ménage, à l'éducation des filles jusqu'à leur mariage, à celle des garçons jusqu'à sept ans.

Isolée dans la sphère du foyer domestique, elle n'agit pas sur la société, qui perd ainsi les bienfaits de cette souveraineté morale, fleur de la chevalerie et gage de la civilisation, dont le christianisme lui a remis le sceptre, en la réhabilitant. Chez les Turcs, la condition anormale de la fiancée, de l'épouse, de la mère de famille, est le principal obstacle de la régénération politique. Si la Turquie peut se tirer de l'abîme, elle le sera au moyen de la réforme religieuse qui affranchira le beau sexe de la servitude.

Les riches osmanlis ne se croient pas suffisamment protégés par les règlements somptuaires du Coran. En leur absence, veillent sur le harem, des serfs mutilés dès l'enfance, élevés pour cette surveillance dégradante : monstres dignes de pitié, dont le corps se réduit à des jambes d'échassiers, surmontés d'une tête trop chétive pour loger l'intelligence humaine! Les Eunuques escortent leurs maîtresses par la ville, à pied si elles se promènent en palanquin. Une baguette arme le bras de ces espions, aussi redoutée des flâneurs voulant lorgner de près la sultane favorite,

que la verge du constable l'est des malfaiteurs de Londres.

Pendant que nous traversions le pont de bateaux qui relie Galata au vieux Stamboul, un essaim de dames encapuchonnées, l'élite de l'aristocratie Musulmane, partant pour leurs villas de Scutari, attendaient que l'encombrement moins épais des embarcations, dans la rade, laissât liberté à leur caïque de toucher l'escalier du quai. Un flot d'allants et de venants de toute nation passait ; et, malgré les distractions de cette foule mercantile, mille cris de, *vivent les Français* ! éclataient en notre honneur. Cette manifestation populaire et nos uniformes attirèrent sur nous l'attention du groupe des châtelaines ; et, à travers les ouvertures de leurs voiles, nous vîmes étinceler certains yeux, qui laissaient deviner des houris terrestres.

L'envie nous prit naturellement d'admirer de plus près. L'attitude des Eunuques tempéra notre ardeur galante. Sans ménagement pour des auxiliaires de leur pays, ces argus nous écartèrent, à distance respectueuse des trésors, commis à leur fidélité. Nous obéîmes à la consigne.

Dans ces entrefaites, la portière du milieu du pont s'ouvrit devant un navire de haut bord, et ce hasard nous retint sans regrets, quelques instants encore, au voisinage de ces belles patriciennes que nos œillades n'effarouchaient nullement. Inquiets, les castrats rôdaient autour d'elles. Le plus sévère, interprêtant pour un baiser le geste passionné d'un de nos camarades, osa le menacer de sa férule. L'insolent

fut rossé à coups de plat de sabre. Les dames, alors, de rire sous cape, nous d'applaudir, les cavaliers-servants de crier au secours, les badauds d'accourir, de s'attrouper en cercle, et de s'ériger en arbitres de la querelle.

Mais pour ne pas exciter une émeute, aux dépens d'un pauvre diable qui avait fait son devoir, sitôt que la communication du pont fut rétablie, nous continuâmes notre promenade dans la direction de Ste-Sophie, réservant notre premier hommage à ce temple de Constantin.

Le Rhamadan avait commencé ; c'était vendredi ; et la solennité du carême répandait un éclat extraordinaire sur ce jour férié des Musulmans. Perchés au haut des belvéders des mosquées, les *Muezzins*, ces cloches vivantes de l'Islamisme, appelaient les croyants à la prière par des cris, qui diffèrent autant du carillon des églises chrétiennes que les hurlements des enfers diffèrent des chœurs de chérubins. On aurait dit, en ce moment, dans les airs au-dessus de la ville, un tumulte de corbeaux croassants.

Cependant, à ce signal, hommes, femmes, enfants, se hâtaient endimanchés ; et déjà, les plus fidèles se pressaient sous le péristyle du saint lieu. Prêtres et desservants se préparaient à la cérémonie par des ablutions dans les fontaines bénites ; puis, purifiés et ruisselants d'eau lustrale, ils entraient pieds-nus, le front courbé, dans le sanctuaire d'Allah. A leur exemple, sur le seuil de la porte, tous les fervents se déchaussaient ou changeaient de pantoufles.

Nous suivions le peuple. Un suisse nous barra le

chemin; et il serait resté inflexible, si un officier Turc, qui arrivait avec nous, n'avait levé les scrupules du sacristain, en lui affirmant que les Français étaient les amis et les soutiens du Padischah, qu'à ce titre, le Prophète ne s'offenserait pas de notre admission en son tabernacle. Le concierge céda; mais, à l'aide d'une pantomime expressive, il nous imposa, pour condition du laisser-passer, de ne pas souiller du contact de nos éperons le pavé sacré.

D'accord! toutefois, comment tourner la difficulté des sous-pieds fixes? Nous déguiser en sans-culottes? et la décence! et la lapidation que cette mascarade impie nous aurait certainement attirée! à bout d'expédients, l'idée nous vint de nouer des mouchoirs autour de nos bottes impures.

Le portier, avec un froncement de sourcils, s'écarta devant les mécréants, grâces au protecteur d'occasion qui nous introduisit, puis se perdit dans la foule.

Quel spectacle à la fois édifiant et bizarre s'offrit à nous! De tous côtés de l'immense enceinte, des adorateurs d'Allah prosternés la face contre terre, comme si en priant leur Dieu debout ou à genoux, ils craignaient de l'abaisser au niveau des puissances du monde! L'humilité de ces infidèles confondit, dès l'abord, notre orgueil.

La chaire à prêcher se dressait sur les ruines de la tribune fameuse, où tonnait jadis la grande voix de Jean Chrysostôme. Peu après notre entrée, un Uléma à figure de charlatan, expliqua la doctrine du Coran. Le troupeau de ses ouailles, au loin accroupi sur les dalles, paraissait l'écouter religieusement. Des pé-

cheurs contrits se frappaient la poitrine; des mères réprimandaient à voix basse leurs petits enfants, distraits au sermon. Maints dévots personnages, tournés vers la niche des livres de la loi, multipliaient leurs courbettes, et se fatiguaient en salamalecks.

A l'aspect d'une bande de *soldats giaours*, le prêtre s'interrompit un instant, et si des raisons politiques ne lui avaient lié la langue, il aurait contre nous fulminé l'anathème. Cà et là, des Osmanlis de vieille roche, traduisaient l'indignation muette du prédicateur, en caressant le poignard de leur ceinture.

Quelle terrible expression de colère brillait sous la barbe de ces énergumènes à turban vert, qui avaient accompli le pèlerinage de la Mecque! A ceux-là, ne parlez pas de réformes; ils vous tueraient pis que chiens. A leurs yeux, le *Tanzimat* est un sacrilége : leur foi ne rejette aucun miracle; ils porteraient leurs têtes sur le billot, pour confesser le voyage de Mahomet aux cieux, en compagnie de l'ange Gabriel, sur le dos du Borak, ou bien le passage de la lune dans la manche du prophète. Hors de l'Islam, pas de salut ni de paix!

Aussi, leur fureur fondit-elle en murmures, quand nous osâmes, nous, presque les premiers visiteurs militaires, les toiser sans façon, pendant l'office, du centre de la Mosquée. L'assemblée partageait leurs sentiments. L'orage grondait sourdement; et, pour le détourner, il convenait de s'éloigner du prêche.

D'un observatoire abrité, nous nous extasiâmes à loisir sur la beauté de la coupole, qui a inspiré les architectes de St-Pierre. Emus du sort de cette basi-

lique, découronnée par le Croissant, qui pleure les tableaux des maîtres, la pompe, l'éloquence des anciens jours, et dont les murs badigeonnés portent, au lieu de fresques, les versets du Coran, nous nous égarâmes lentement dans la nef latérale, que la légende a rendue célèbre, chez les chrétiens du Levant.

A l'heure néfaste où les janissaires de Mahomet II enfonçaient les portes de l'église, un prêtre, dit-on, officiait, à l'autel. Il s'enfuit, à l'approche des barbares, par le côté de cette nef, avec les vases du sacrifice dans ses bras. Les assassins allaient l'atteindre, quand un des murs de la nef s'entr'ouvrit et se referma aussitôt sur le pasteur du Christ. Là, il dort, jusqu'à ce que la gloire de l'église d'Orient refleurisse, et que les patriarches de Constantinople reprennent possession de Ste-Sophie.

Quelquefois, dans les entrailles du mur, on entend des chants de triomphe. Comme si le moment de son réveil allait sonner, avec l'arrivée imminente des Russes à Stamboul, plus d'un touriste appliquait l'oreille contre la paroi dela nef. Nous eûmes cette faiblesse, à notre tour ; mais, avant que le prisonnier se fût décidé à chanter, il nous fallut battre en retraite, devant la contenance des témoins Turcs, qui lisaient, sans doute, dans notre crédulité en cette fable, un fâcheux pronostic de l'avenir, un outrage à Mahomet. Après avoir fait le tour des échopes et des tavernes, qui souillent l'extérieur de Ste-Sophie, nous poursuivîmes, à travers la ville.

Le guide nous conduisit au grand bazar. Pendant la prière, marchands et acheteurs avaient disparu ;

et, dans les vastes galeries de ce *Palais de l'Exposition* de l'art Oriental, quelques chiens seuls erraient en sentinelles. Cependant, au fond de son arrière-boutique, un sage musulman, Ludovic méditait sur les destinées de sa patrie. L'ambassade de France nous avait recommandés à lui. Il nous reçut cordialement. C'était un révolutionnaire. Il voulait, par l'affranchissement des femmes, régénérer la Turquie.

Mais l'empire des préjugés est si fort qu'il nous congédia de bonne heure, afin qu'on ne dise pas de lui, qu'il avait commercé le vendredi, en plein Rhamadan. Si l'on avait su qu'il aimait à philosopher avec des *giaours*, qu'il appelait de ses vœux les réformes et la liberté au sérail, pauvre Ludovic !

Quelle tristesse dans le labyrinthe des rues, qui s'enchevêtrent autour du bazar ! Les maisons closes ! pas un éclair de joie sur le visage des rares citadins, qui s'acheminaient vers les temples ! Nous rencontrâmes en un carrefour, une troupe de Bachi-Bouzoucks, conduits au Danube par une amazone des déserts d'Arabie. Quel long éclat de rire, à Paris, aurait salué cette guenon aventurière, vassale de la Porte ! Mais, gare à nous, si nous avions troublé par des plaisanteries, le silence des momies qui regardaient le défilé de ces partisans, nos singuliers compagnons d'armes. Heureusement, le tombeau de Mahmoud ne tarda pas à nous dédommager du pauvre spectacle de ce cortège de Bédouins.

Malgré leur esprit de routine, les Turcs ont comblé d'honneurs, après sa mort, le Sultan réformateur. Son mausolée se dresse au milieu d'une cha-

pelle ardente ; et, les flambeaux funéraires, nuit et jour allumés, pâlissent devant les feux du diamant, ornement de son fez, posé sur le manteau impérial qui couvre le sépulcre. Les âmes pieuses s'y donnent rendez-vous, comme à la chapelle d'un saint.

Le gardien du parvis nous refoula d'abord au bout de l'hémicycle des profanes, et tendit une main rapace. Des pièces de monnaie le radoucirent. Il nous permit d'approcher; il fut impossible alors de lui arracher une parole, ni un geste d'explication. En ce pays, les portiers des monuments publics exploitent le voyageur, mais en silence ! Nous vîmes dans l'intérieur, une foule d'admirateurs de Mahmoud qui faisaient leurs dévotions. Leurs sandales étaient alignées en ordre, près de la porte.

Un espiègle d'ordonnance, ex-gamin de Paris, qui nous accompagnait, trouvant qu'on n'avait pas placé encore le mot pour rire, s'amusa à embrouiller de façon qu'il n'y eût pas moyen de s'y reconnaître, toutes ces vénérables chaussures. Après l'oraison, quand les fidèles sortirent, ce fut une comique échaffourée de vestiaire ! les malédictions tombèrent sur les chiens de Français, se complaisant en mauvais tours. Il était temps que le farceur se dérobât avec ses prétendus complices.

La caravane atteignit, bientôt après, la place de l'El-Meidani, en face de la Mosquée d'Achmet, lieu célèbre, dans les annales Turques, par l'extermination des Janissaires. Ainsi, à notre insu, la logique présidait à notre itinéraire : après le bourreau, nous visitions les victimes! Sur le mur d'enceinte, le temps n'a pas effacé les tâches de leur sang.

Un bâtiment voisin renferme les armures et les uniformes que portaient ces prétoriens, à leur dernier jour. Avec ces orgueilleuses défroques, on se plait à ressusciter par la pensée, les guerriers de cette milice sans pareille, qui vainquirent, à Andrinople, l'élite des chevaliers de la chrétienté. Forts de tels compagnons, Mahomet II et ses successeurs méditaient la conquête du monde.

Quand vint, pour la Turquie, l'ère des défaites et de la décadence, les Janissaires n'oublièrent pas les services rendus aux Sultans, ni les traditions de leur grandeur ; et, ne pouvant plus briller à la guerre ils aspirèrent au rôle de maires du sérail. Mahmoud n'était pas un Mérovingien décrépit, et il les immola tous sans merci. Le peuple applaudit et aida au massacre de ces lâches, qui avaient imposé le honteux traité de Buckarest et s'étaient deshonorés, en Grèce. Leurs corps furent traînés à la voirie, et l'on exposa leurs dépouilles dans un musée, comme épouvantail des rebelles qui songeraient à les imiter. Ces reminiscences d'histoire m'absorbaient involontairement, en face de ces trophées, témoins de la vengeance de Mahmoud, et plus lugubres qu'un ossuaire.

Depuis le matin, nous avions quitté le bord, à jeun. Il était tard déjà; à une faim excusable, se joignaient, par une chaude journée de printemps, les besoins du repos et de la soif. D'un commun accord, nous résolûmes de chercher à dîner. Problème difficile ! car, en l'honneur de la fête, les rares caravansérails étaient fermés ! tant pis pour l'étran-

ger! Notre cicérone, après de longs détours, nous mena enfin, au fond d'une maison sans enseigne, dans une salle dépourvue de tables, de chaises, de divans, de glaces. Ni garçon de service, ni comptoir : c'était un café.

Les esprits-forts prospèreraient-ils aussi, loin de la patrie de Voltaire ? Ou bien y aurait-il avec Mahomet des accomodements ? Dans cette rotonde, qui prenait jour par un dôme, à l'heure de la prière, en temps de pénitence, des buveurs nonchalemment assis par terre, jambes entre-croisées, fumaient le narguilé et savouraient le moka. A vrai dire, leur recueillement nous fit douter, en entrant, si ce caveau était un conciliabule de conspirateurs ou une congrégation de visionnaires. Autant de Turcs, autant de cratères vivants qui, sans bruit, à intervalles égaux, dégageaient un nuage de fumée et ne suspendaient leurs éruptions que pour engloutir une rasade de cette liqueur, ambroisie du paradis du prophète, que les houris versent à long flots, aux élus.

Avant la communion, chacun d'eux se purifiait le palais avec un verre d'eau, caressait sa tasse d'un regard amoureux, levait les yeux en haut et consommait le sacrifice ; puis on les aurait dit flottants au-dessus du septième ciel. Leur ivresse extatique les empêcha de remarquer la présence d'une troupe d'intrus affamés ; d'autant mieux que, par politesse, nous marchions gravement et en silence. Il fut indispensable de se conformer aux usages. Nous nous étendîmes donc sur les nattes du plancher; et, une fois rangés en cercle, un muet nous servit, pour tout

potage, du café et du pain. Grâces aux charmes de la compagnie, la frugalité du repas ne souleva aucune plainte.

Je ne me lassais pas, en guise de dessert, d'admirer ces sybarites Musulmans à l'œuvre. Leur religion pour le café me remémora agréablement Strasbourg. Cet estaminet n'était-il pas l'image des brasseries, temples bachiques, où les enfants de l'Alsace, adorent la bière, pipe à la bouche, silencieux autour de l'urne des libations de la veillée ? On n'entend dans ces tabagies que le choc des verres, s'emplissant ou se vidant, les soupirs de satisfaction et les cris d'impatience des vieillards blasés, attendant, à la porte de la cave, la primeur des tonneaux vierges mis en perce. Les meilleurs vins du Rhin, même le *lait de la femme aimée*, ne sauraient inspirer aux adeptes de passion pareille !

Pour les contempler sur l'arène, que de fois, l'hiver dernier, j'allais, là, passer mes soirées ! Les plus jolies filles du pays de Bade tenaient les fonctions d'Hébés. Leurs figures blanches et roses, leur éclatant costume de paysannes contrastaient, au milieu de ces faces empourprées de biberons, comme la fleur des bois épanouie dans un plein champ de pavots.

Une d'elles aurait fini par me faire supporter cette détestable et blonde liqueur, délice des Allemands. Nous convînmes avec la soubrette, qu'en échange de chaque chope consommée, elle recevrait un baiser. L'atmosphère était favorablement enfumée; nous exécutions le traité, à la lettre. Peu vertueuse Ketly ! que de chopes tu m'as coûtées !

Ces rapprochements Strasbourgeois enchantèrent pour moi, le temps de notre station, au café Turc. Nous en sortîmes, en éclatant de rire ; mais les habitués ne sourcillèrent pas. Le jour commençait à baisser ; et, à travers la place d'armes, nous nous acheminâmes vers le faubourg de Péra. Sur cette esplanade, un muchir inspectait des renforts nombreux, destinés à l'armée du Danube. Dans la foule, pas une étincelle d'enthousiasme ! Le défilé fut plus morne que la revue.

Quel changement, depuis un demi-siècle seulement ! Alors, les soixante-dix corporations des artisans de Stamboul, enseignes au vent, accompagnaient, hors des murs de la ville, les futurs vainqueurs des Russes, allant au combat. Les derviches précédaient la marche ; des bouffons amusaient le peuple ; à l'occasion de ces réjouissances militaires, les femmes distribuaient des pièces d'argent aux soldats. Cependant, groupés autour de l'Etendard du Prophète, les prêtres, faisant cortège, chantaient les louanges d'Allah et lançaient des imprécations, contre les envahisseurs de la sainte terre de l'Islam.

Aujourd'hui, puisque dans cet empire, fondé par la guerre et pour la guerre, les bataillons partent pour la frontière, sans ovation, sans fêtes, sans bénédiction, la Turquie se meurt ! Le *Sandjiak-Chérif*, cet oriflamme des Osmanlis, autrefois présage certain de la victoire, n'est plus qu'une relique sans vertu, qu'on ne déploie même plus, devant l'armée. Le guide nous montra du doigt dans le lointain, la tour où ce drapeau dort en son étui, pendant qu'au cré-

puscule, nous descendions sur la rive de la Corne-d'Or, opposée à la vieille ville.

Nous jetâmes, d'après ses indications, un coup d'œil de regrets, vers la vallée des Eaux-Douces, à l'extrémité du port. Après le carême, une fois par semaine, les familles Musulmanes, de toutes les classes, se réunissent en ce lieu de plaisance. Dans ces assemblées champêtres, les voiles des femmes tombent à demi ; et l'on voit alors resplendir au soleil maintes têtes de houris, qu'il est impie de masquer. Après la collation d'usage, les jeunes filles sous l'ombrage des saules, se délassent des ennuis du harem ; mais ces fleurs solitaires semblent craindre la lumière, et la timidité de leurs jeux trahit l'émotion de se donner ainsi en spectacle aux promeneurs. Quelle pudeur ! Les demoiselles, en Europe, ne rougissent pas, pour si peu, elles qui se croient bientôt mûres pour l'émancipation politique !

Notre conducteur nous parlait encore de ces Champs-Élysées de Stamboul, à l'entrée du cimetière de Péra. La visite des curiosités de la ville nous avait habitués à la vue des tombeaux, car ces monuments ornent à profusion les places et les rues. En certains quartiers, on se heurte, à chaque pas, contre un fût de colonne tumulaire. Les parvis des mosquées et les cours des maisons en sont semés.

Malgré notre préparation, la scène du champ funèbre nous frappa d'étonnement. On y rencontre une hiérarchie, contraire à l'égalité de l'homme devant la mort. Chaque corps d'ouvriers possède son lot de terre; tout artisan porte les emblèmes de sa profes-

sion, gravés sur l'entablement de sa fosse : le perruquier a des ciseaux, le jardinier un bouquet de fleurs.

La familiarité des vivants avec les morts nous surprit, plus encore que ces classifications sociales de cadavres, hochets de l'amour-propre. Les tombeaux sont, sans doute, de bons conseillers qu'il faut parfois interroger, et il importerait peut-être qu'au milieu des fastueux embellissements des villes européennes, il se dressât, pour la morale publique, quelques souvenirs de la mort. Mais la fréquentation continuelle de l'asile du repos dégoûterait de la vie et de ses luttes.

C'est pourquoi, chez ce peuple léthargique de Mahomet, qui ne semble aspirer qu'aux joies de l'autre monde, le cimetière sert de promenade favorite. Les enfants jouent sans frayeur, dans le préau où sont enterrés leurs aïeux. Les passants foulent les cercueils sous leurs pieds. On fait, en ce jardin, des parties de plaisir. Les cippes tiennent lieu de tables du banquet. Ce culte familier exclut les hommages qu'ailleurs, l'amour ou l'amitié rendent aux personnes chéries, qui ne sont plus. Le Turc ne dépose pas de fleurs, en pleurant à genoux, sur la tombe de sa mère. Chaque soir, il vient s'asseoir aux bords de la pierre sépulcrale; et là, il rêve, fumeur mélancolique, aux voluptés de l'éternité.

A l'heure où nous parcourions les dernières avenues de pins et de cyprès, çà et là, à l'écart, le long des allées, on apercevait des Musulmans, couchés sur des tombeaux, qui paraissaient s'entretenir avec des

interlocuteurs invisibles. La nuit tombait; nous frissonâmes, en nous éloignant.

Puisque le Rhamadan ne nous obligeait à aucune mortification, nous entrâmes tard dans un restaurant français, disposés à prendre la revanche du déjeûner. En qualité de compatriote, l'hôtelier nous rançonna sans pudeur. Ses ragoûts sentaient l'empoisonneur d'une lieue; et son vin, sous la pompeuse étiquette de muscat de Chypre, déguisait mal une piquette frelatée. Nous mourions de faim, après le dîner. Maudit soit-il! et ce fripon avait, à Péra, la réputation d'un honnête homme!

A cette époque, le faubourg Européen contenait une colonie de flibustiers cosmopolites. Si la civilisation chrétienne n'envoyait pas, à Stamboul d'autres missionnaires que ces bânqueroutiers errants, il faudrait à jamais désespérer de son triomphe, en Orient. En outre, ce quartier de Constantinople était alors devenu le repaire de mille voleurs de profession. Aussi, les magasins, les bazars, les rues étaient une vaste forêt de Bondy, où, nuit et jour, le cri de la *bourse et la vie* épouvantait le voyageur : les boutiquiers attaquaient légalement le gousset, les bandits du dehors, trop souvent, ne se contentaient pas de vous piller.

Il ne se passait pas de jour, sans qu'un soldat Anglais ou Français ne périt victime de leurs guet-à-pens Les ambassadeurs réclamaient; la Porte impuissante proposait de livrer à leur justice, la région de la ville, refuge présumé de l'assassin.

En effet, il n'existait d'uu bout à l'autre de la ca-

pitale, ni policiers, ni gendarmes, ni pompiers : partant, l'édifice social manquait de fondements. Les *cavas*, caricatures de l'autorité, n'intimidaient que les enfants, avec les panoplies pendues à leurs écharpes ; et, au moment du danger, s'ils ne se cachaient pas, on ne les trouvait du moins jamais. De rares patrouilles, le soir venu, battaient les abords des palais ; mais, aux approches de minuit, ces inutiles chevaliers du gué se barricadaient, dans leurs postes, et y sommeillaient jusqu'au jour. Maintenant donc, en campagne et sans crainte, brigands et incendiaires !

Les chiens seuls veillaient, dans leurs cantonnements respectifs : flairaient-ils un malfaiteur, leurs sinistres jappements donnaient l'alarme ; si l'inconnu était un de leurs semblables égarés, ils le dévoraient en règle. Pour prix de leurs services, on traite ces gardes de nuit avec honneur. Il leur est donc assuré un chenil, dans toutes les maisons. Au milieu du pavé, ils se carrent partout, comme si la voie leur appartenait ; et plusieurs fois, pour notre part, pendant notre promenade, nous faillimes nous quereller avec des indigènes, parce que nous avions prié, à coups de pieds, ces dormeurs quadupèdes de ne pas nous barrer le passage, sans gêne. Les chiennes, par privilége spécial, mettent bas dans les bassins des fontaines publiques.

On rencontre, dans les rues, des industriels portant des morceaux de viande, au bout d'une gaule. Les chiens publics à qui on tient la dragée haute, suivent en foule ces marchands de victuailles, en se lèchant

les lèvres d'envie, jusqu'à ce qu'une bonne âme leur paie la pâture quotidienne. Ces animaux sont des personnages, dans cette société primitive!

On ne comptait guère plus de luminaires que de sergents de police. De loin en loin, seulement, un reverbère répandait une clarté crépusculaire, en son coin. Alors, quand la lune n'avait pas pitié de la malheureuse ville, elle était, dès la nuit, plongée dans l'obscurité la plus favorable aux crimes. Chacun, bourgeois ou étranger, se munissait d'un lampion et d'une arme, s'il avait à braver les dangers de la rue.

Deux inconnus quelconques se croisaient-ils en leur course, ils s'observaient, lanterne haute, et en garde, se prenant réciproquement pour des affiliés aux bandes de détrousseurs; même, longtemps après s'être dépassés, ils regardaient, l'un et l'autre, en arrière, comme pour éviter un coup de main.

Rien ne nous parut plus pittoresque, au sortir de la taverne, que Constantinople, vu dans sa toilette de nuit. Ces mille lueurs qui s'agitent, ces alternatives de lumière et de ténèbres, ce va-et-vient de gens pressés, effrayés et silencieux donnent au tableau une teinte singulièrement mystérieuse. On se prend à trembler, en chemin, ainsi qu'à la représentation de ces drames qui charment par la terreur.

Sur l'avis de notre guide, les sabres avaient été tirés du fourreau, et notre troupe s'avançait, en bon ordre de bataille. Minuit avait sonné; notre contenance imposa respect aux Mandrins de Pera et de Galata, car nul incident ne troubla notre ronde d'amateurs, à travers leurs antres jusqu'au port, si ce n'est des coups de sifflet sans écho.

Du quai, nous hélâmes en chœur l'*Héloïse*, mouillé à proximité. Un canot ne tarda pas de répondre à notre appel; et, de ma cabine, je m'applaudis, avec tous mes compagnons, de n'avoir pas été réduit à coucher dans une de ces auberges, où en plein midi, on nous avait affamés, sans défense.

Le lendemain matin, le navire reprit sa marche vers Varna. Le mouvement d'embarcations qui, à cette heure, donnait à la Corne-d'Or l'air joyeux des Lagunes de Venise en carnaval, ajoutait encore aux magnificences du spectacle, dont nous avions joui la veille, à l'instant de notre arrivée. Une flotille de caïques sillonnait la rade en tout sens, plus agiles en leur vol que les hirondelles de mer. Les vaisseaux de guerre, les gros bâtiments de commerce, partout serrés à l'ancre, ne ralentissaient pas les jeux de ces gondoles turques. Elles glissaient, entre ces mille obstacles de leur route, sans les effleurer, comme en une joute.

Au milieu de ces escadrilles, une barque, pavoisée des couleurs du Sultan, roulait vers les bains du Vieux-sérail. Douze bateliers, vêtus de blanc à la façon des Lévites, la conduisaient, penchés sur leurs rames. Les autres *Caitzis* lui cédaient le pas avec déférence. Sous un dais, à la poupe, des femmes demi-voilées, étaient étendues voluptueusement, telles qu'on peint les courtisanes romaines, aux orgies de la décadence..

A la vue des odalisques, je ne pus, de la dunette, maitriser une exclamation de dépit : « allez, filles du plaisir, vous baigner dans les parfums! les Cosaques ne troubleront pas vos fêtes. Les alliés de votre

maître veillent sur vous... — » Mais la nacelle enchantée avait disparu derrière le rivage, et je la poursuivais de mon monologue insensé, que déjà nous arrivions à l'entrée du canal.

Des houras frénétiques, de chaleureux applaudissements et le bruit des fanfares, me tirèrent de la mélancolie, à mon observatoire solitaire. Dans cet endroit, en effet, les Anglais, à bord de leur escadre, attendant leurs dernières instructions de départ, rendaient les honneurs du salut à leurs compagnons qui passaient. Des vivats ripostèrent, du pont de l'*Héloïse,* à cette explosion de joie fraternelle. Les mouchoirs et les cravates se déployèrent en banderoles : nous agitâmes nos képis ; et les trompettes essayèrent de leur mieux *le God save the queen*.

Pendant que s'échangeaient ces marques d'amitié, les rives du Bosphore commençaient à se dérouler devant nous. Nous courions de féerie en féerie, de même que dans les *contes des mille et une nuits*.

Je repris à la hâte mon poste au belvéder, ma lunette, mes souvenirs et mes rêveries. La Corne-d'Or était éclipsée ! et toi aussi, pauvre Léman, tu es vaincu ! La nature pourtant t'a comblé de faveurs; et les touristes, extasiés sur tes bords, te proclament avec raison une merveille du monde, soit au soleil levant, à cette heure magique, où la brume, en marée monte de la surface voilée de tes flots jusqu'à mi-côte de ta ceinture de montagnes, tandis qu'au-dessus de cette inondation aérienne, les sapins alpestres élèvent, par touffes noires, leurs cimes penchées le long des versants, ainsi que des escadrons de hus-

sards de la mort lancés à l'assaut, et qu'au sommet extrême des crètes, les pics du Valais, blancs de glace, figurent à l'horizon, comme les défenses pétrifiées de monstres, contemporaines des Titans; soit, lorsqu'au crépuscule, les vapeurs du soir, s'abaissant avec les ombres, forment un dé sur la vallée et encadrent, entre les forêts, les rochers et tes flots, la terre Héveltique, resplendissante image de la liberté et du bonheur !

En vérité, il n'y a, au loin, de Ripaille à Clarens, que villas, chalets ou bergeries, échelonnés, en guirlandes de coquettes façades, au milieu des coteaux, des jardins et des prés : mais, les colombiers alternent avec les basse-cours, avec les faisanderies : et de toutes parts, un parfum de pastorale bourgeoise s'exhale de cette contrée aux eaux salubres. On serait tenté de prendre la houlette, au sortir du bain, d'offrir sa main à une fraiche pastourelle de Meilleraie ou d'Abondance, et de bâtir avec elle son nid, en face de Lausanne, au penchant de ces plantureuses collines de la Savoie, qui se mirent dans le lac.

Le rêve même, en cette patrie de Julie, s'imprègne de la raison de St-Preux : on y aimerait les femmes en philosophe, les champs à la mode de Florian. Ce séjour, aimé des malades riches de l'Europe, a parfois même des reflets d'hôpital ; et c'est le goitre d'un crétin, venant malencontreusement s'interposer entre l'admirateur et les beautés du paysage, qui contribue à produire cet effet, fâcheux pour l'illusion.

Au contraire, de Buyuk-Deré, seuil du Bosphore jusqu'à l'Euxin, on se croirait en plein pays des fic-

tions. Sur la pente oudulée de ces rivages, que la mythologie avait peuplés de génies, s'étagent des bosquets, pleins du mystère des légendes orientales, des palais, miniatures de l'Allambrah et succursales du sérail, fantaisies brillantes du goût asiatique, des kiosques dont les lignes se profilent en fines arabesques, parmi les fleurs.

De tous côtés, des berceaux de feuillage qui simulent des autels de la volupté ottomane, des terrasses ombragées pour abriter les baisers, des viviers où glissent les tartanes. Le ciel emprunte à la campagne des teintes effeminées. Les dômes des mille pavillons de plaisance dont l'horizon est pavoisé. affectent des formes, aussi capricieuses que des toilettes des Sultanes.

Les plus simples ressemblent à des casques de Janissaires ou a des bonnets d'Icoglans. Les arbres aussi ont, dans le lointain, des silhouettes fantastiques. Les peupliers, si peu que la brise les courbe, imitent des courtisans faisant des salamalecks. Les accacias en boule, abondant à travers l'immense parc qui se déploie devant les yeux émerveillés, imitent des ballons pour l'amusement des maîtresses du Padischah.

Même les monts rocheux de l'arrière-plan, se ressentent de cette atmosphère romantique; et, du sommet du *Youcha-Daghi,* on s'imaginerait aisément discerner, à travers les brouillards en poussière d'or, les jambes du *géant* de la fable Turque, plongeant dans la nappe d'eau du canal, plus belle de calme et d'azur que le golfe de Baïa.

Grâce à l'encombrement du détroit, l'*Héloïse* avait dû, en ce passage, modérer sa vitesse; et l'on goûtait la fraîcheur du soir, que, du bord, nous contemplions encore ce mirage du Bosphore. Le paysage était maintenant animé. Le songe devenant réalité, il apparaissait, dans les châteaux riverains, plus d'une belle dame en émoi.

Les unes, sémillantes, se balançaient sur des hamacs, se moquant, en leurs jeux, du va-et-vient des navires de guerre, narguant par leur indifférence les soldats de passage. D'autres, du haut des belvéders, levaient leurs éventails, en signe d'allégresse. Quelques-unes semblaient daigner honorer d'un regard attendri ces auxiliaires de l'Islam, dont peut-être on leur avait parlé, entre deux baisers.

« Aucune de ces sirènes, me disais-je en soupirant de ma place, n'ambitionne le destin de Clorinde. Hélas ! il n'est plus l'âge d'or, où les demoiselles suivaient les chevaliers au combat ! Aujourd'hui, les jeunes filles, en Orient, sont rivées à la quenouille. En Europe, elles joueraient leurs prétendus à la Bourse. Adieu la poésie guerrière ! Excepté nos mères et nos sœurs qui pleurent et prient pour notre prompt retour, y a-t-il une seule femme, maîtresse ou fiancée, dont le cœur aît battu, en nous voyant partir pour la patrie d'Héro, une seule qui aît désiré partager notre fortune ? »

En ces termes, accoudé contre la balustrade du bateau ralenti, l'œil fixé sur cet Éden, aux confins de l'Asie, où tant d'heureux coulent leurs jours, la jalousie me soufflait des regrets à la manière de Don

Quichotte, et des calomnies, dignes d'un épouseur sans chance.

Mais la nuit, en éloignant ces visions séductrices, dissipa les émotions qu'elles avaient provoquées en mon cœur, et, à la veillée, il en restait à peine la trace.

Ce fut une des plus attrayantes soirées du voyage. Les amusements de l'après-midi nous avaient empêché de remarquer une nouvelle recrue, embarquée à Constantinople, qui avait, à bord, remplacé avec distinction Bou-Maza, descendu à terre, sans payer, et les Bachi-Bouzoucks, tranquilles par force à fond de càle.

Comme nous, pendant la traversée du Bosphore, ce personnage n'avait cessé d'être en admiration, mais le crayon à la main, et penché sur son album. Seulement, avant que son incognito fùt trahi, les curieux à son air, à son dessin, aux croquis de chevaux en liberté, jetés par le capricieux crayon, à travers les prairies, et paraissant déjà respirer, avaient deviné qu'ils n'avaient pas affaire à un amateur vulgaire.

Cependant, quand le spectacle du rivage fùt fini, après dîner, tandis que fumeurs et rêveurs goùtaient le calme inespéré de la mer Noire, des rapports d'amitié s'établirent entre les anciens et les nouveaux passagers de l'*Héloïse*. Le paysagiste alors se démasqua; et, nous nous inclinâmes devant une célébrité de l'École française, monseigneur Horace Vernet, allant sur le champ de bataille, à la recherche des inspirations, pour immortaliser l'armée d'Orient.

Il nous dit qu'il aimait la guerre, les soldats, des artistes à leur manière; et, nous écoutâmes avec charme le récit de ses exploits, non de ceux qu'il avait accomplis sur la toile, mais de faits d'armes véritables.

Le maître, en sa qualité d'officier-supérieur dans la garde nationale, avait eu l'honneur de monter la garde aux Tuileries, le 24 février 1848, en cette fameuse journée de folie, où Paris ennuyé voulut se donner le plaisir d'un renversement de trône; et c'était lui qui, le premier, avait défendu le palais contre les fureurs populaires. Son bataillon, à sa voix, avait fusillé un parti d'émeutiers, en embuscade à l'*Hôtel de Nantes*, cette bicoque mémorable dans l'histoire de nos troubles civils, qui se dressait, aux bords du Carrousel, sur le prolongement du Louvre alors inachevé, comme un boulevard naturel des mécontents.

Le peintre paraissait plus fier de cette escarmouche, dont il avait été le héros, que de ses meilleures œuvres : singulière manie, commune à plus d'un grand homme, de s'enorgueillir avec prédilection des talents qui ne contribuent en rien à leur gloire ! Musset aimait à se donner comme escamoteur, et Chateaubriand plaçait ses vers au-dessus de sa prose !

Quand le commandant Vernet eut achevé de célébrer ses campagnes parisiennes, un autre héros de Février prit le dé de la conversation tardive. Plaisant, modèle de ces hâbleurs de bonne foi, qui se vantent d'avoir gagné, de leur chef, toutes les batailles

où ils ont combattu, fut-ce derrière les bagages ! Celui-là nous conta comment sa pipe avait été la cause du succès de la Révolution :

Sergent d'artillerie, à l'École Militaire, il fut chargé, dès le signal de l'échauffourée républicaine, de conduire des munitions au poste des Capucines menacé. Le pourvoyeur portant en ses caissons la fortune de la France, fumeur à outrance, n'avait pas, à ce moment solennel, un brin de tabac dans sa blague. Si un canonnier ne lui avait donné sa blague, il aurait, la consigne ne s'y opposant pas, arrêté le convoi devant son bureau favori, bu la goutte, causé bagatelle avec la débitante, de telle sorte que les sentinelles de l'hôtel Guizot, sans cartouches, n'auraient pas répondu aux coups de pistolet provocateurs; et les héros de l'insurrection naissante auraient probablement passé leur chemin, furieux de ne pouvoir soulever la ville par des cris de vengeance. « Voilà, disait le Gascon, en montrant une vieille bourse en cuir, l'instrument qui a perdu les Bourbons ! »

« Ainsi, vous faites des *secondes glorieuses*, ajouta en riant Horace Vernet, une histoire de blague... à tabac ! » et sur ce mot qu'il estimait autant que la plus belle page de son album, il leva la séance. Tout dormait, à cette heure, sur l'Euxin, illuminé de signaux et d'étoiles. Nous nous réveillâmes en face de Varna, aux portes du rendez-vous de guerre. Dieu merci, après moins de dix jours, l'*Héloïse* arrivait à bon port.

Mon récit de voyage finissait ; et le jour baissait, derrière les falaises du monastère Saint-Georges. La

cloche appelait les pères Russes à la prière du soir. C'était l'instant, où ce lieu de récréation des assiégeants redevenait solitaire, après chaque belle journée. Les touristes repliaient leurs cahiers et leurs lunettes. La foule des officiers Anglais sans troupes s'acheminaient gravement vers Balaclava. Les deux jolies petites fées du couvent, suspendant leurs jeux, étaient déjà rentrées au logis.

Cependant les tambours, trempés de pluie, battaient, au loin, le dîner de l'armée, sur le ton lugubre des tamtams. Sébastopol annonçait la nuit par des salves de canon orageuses; car, depuis Inkermann, la fin du jour était un évènement pour la ville, redoutant un coup de main dans les ténèbres. Le ciel s'assombrissait de nuages, et ces détonations d'alarme grondaient, ainsi que des tonnerres.

Il était temps, pour nous et les attardés, de redescendre au camp. Le commandant Scipion, tout en prêtant à ma composition une oreille de critique bienveillant, m'avait semblé se recueillir pour la riposte. J'espérais la provoquer, à la prochaine promenade.

Mais cette après-midi fut la dernière lueur du soleil d'automne, sur la Chersonèse. Les pluies ne cessèrent plus, dès le lendemain; au déluge succéda la neige; puis, le froid vint changer en glaciers les bivouacs. Chacun se blottit sous son terrier et vécut misérablement en ermite, hors de la tranchée, un jour sur deux. On ne voisinait qu'avec son cheval, la rue étant, en sabots, à peine tenable pour les courses sacrées du service.

Comme si un long voyage me séparait de mon partenaire du Monastère, logé à une portée de fusil de ma tente, je ne le revis plus jusqu'à la veillée bénie de janvier, où le ciel me le fit rencontrer au poste du *Ravin des Anglais*.



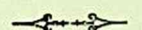
LES

DÉLICES DE LA TRANCHÉE

SOUS

LA GROTTE DU RAVIN DES ANGLAIS

HISTOIRE D'UN PREMIER BAISER.



HISTOIRE

D'UN

PREMIER BAISER



Parmi les nombreuses déchirures du terrain, qui échancraient la face septentrionale du plateau Chersonèse, du côté de Sébastopol, la plus profonde, sinon la plus célèbre, dans l'histoire du siége, était celle qui, partant de la *Maison brûlée*, près du seuil du Grand-Parc, s'ouvre en zig-zags sur le port, au bas de la ville. Ce ravin séparait les lignes françaises des tranchées de nos alliés : par politesse, on l'appelait le *Ravin des Anglais*.

Jusqu'après Inkerman, cette sorte de chemin couvert fut, avec juste raison, la terreur de l'assiégeant. Les éclaireurs de la garnison en sortaient secrètement ; et, à l'improviste, tantôt ils incendiaient les refuges des avant-postes du bivouac, tantôt ils s'emparaient des promeneurs, s'aventurant hors du front de bandière. Aussi, dès la nuit, la vigilance redoublait, aux alentours de ce point d'attaque : tandis

que les vedettes, à la lueur des bombes, sondaient les précipices boisés du ravin, trop favorables aux surprises, le camp se couchait tout habillé, afin d'être plus vite prêt au combat, si l'ennemi surgissait par ce défilé du voisinage.

Mais, quand le coup de foudre du 5 novembre eût démontré à l'armée qu'il fallait, sans retard, sous peine de désastres, fermer aux Russes toutes les issues de ses positions, les pionniers s'avancèrent, pas à pas, à travers les sinuosités du ravin ; et, avant la fin de l'automne, du sommet de son versant occidental, à moitié de sa longueur, distantes conséquemment d'environ mille mètres des dehors du bastion du Mat, deux batteries, l'une Française, l'autre Anglaise, établies en sentinelles de la parallèle, s'entr'aidant comme deux compagnons d'armes, menaçaient la place.

A mon tour de tranchée, je commandais la première, par un des plus tristes jours de janvier, de ce mois, sur lequel, pour nous vaincre, l'empereur Nicolas comptait plus que sur ses généraux. A l'heure où nous vînmes relever la garde, le pâle soleil d'hiver se couchait derrière les remparts de Karabelnaïa ; et les rayons du crépuscule éclairaient un tableau d'une funèbre beauté.

Au loin, s'étendait, semblable à un linceul, le Sahara des bivouacs sous la neige ; pas une colonne de fumée, au commencement de la veillée, ne s'échappait des terriers ni des tentes, malgré le froid : preuve que les cheminées domestiques étaient éteintes, aussi bien que l'espérance. A nos pieds, dans le

ravin, les rochers projetaient des ombres, aux silhouettes de fantômes; du fond des cavernes, le long des flancs dépouillés de la montagne, les hiboux, seuls chantres de ces solitudes, préludaient à leur sérénade par des cris de mauvais augure, pendant que les corbeaux s'abattaient, en bandes, à la faveur de la vague clarté de l'horizon et du sommeil des carabines, sur le champ ordinaire des sorties, charnier permanent où les attirait l'odeur des cadavres oubliés: quelques-uns de ces carnivores passaient et repassaient en croassant, au-dessus de nos têtes, et ce vol affichait leur impatience d'une curée plus fraiche.

Sur la scène, il n'apparaissait pas d'autres figures que ces oiseaux de la mort. On ne découvrait pas même un capuchon de tirailleur, à hauteur des crêtes de parapets; et si, à de longs intervalles, un coup de canon échangé n'avait attesté que bombardiers et fantassins se tenaient, de part et d'autre, à leurs postes, on aurait pu croire que les deux partis avaient signé, pour le moment, un armistice.

Seuls, au milieu de cette désolation des lieux d'alentour, les arbrisseaux qui avaient échappé, çà et là, dans les trous de rochers, à la hâche des bûcherons, ménageaient à l'œil un plaisant contraste: à voir leurs branches chargées de flocons de givres, aux lueurs mourantes du couchant, ils semblaient être en fleurs, tels qu'au printemps.

Cependant la nuit s'annonçait sous de cruels auspices: car les Russes conspiraient de plus en plus avec le climat, pour accroître nos misères. Les popes,

du haut de la chaire, soufflaient dans l'âme de l'assiégé les fureurs du fanatisme. Ces ministres de Photius, mercenaires au service de l'ambition des czars, proclamaient que l'occasion ne tarderait pas à s'offrir pour chasser à jamais les barbares de la terre-sainte des Russies

A entendre ces prêtres imposteurs, les intempéries graduelles de la saison étaient un signe manifeste de la colère divine, envers les vaincus d'Inkermann : la froidure devait paralyser nos efforts ; nos mains engourdies se refuseraient à porter les armes. Israël, personnifié dans les Russes, aurait, à la première rencontre, selon un archimandrite-prêcheur de la veille, l'honneur de disperser les Philistins de l'Occident.

Or, vers le milieu de la journée qui finissait, une procession solennelle avait parcouru les rues de Sébastopol, bannières de saint Nicolas et de saint Serge au vent. Les cloches sonnaient à toute volée ; et des chants de femmes étaient parvenus jusqu'aux oreilles des sentinelles avancées. Cette manifestation religieuse, dirigée par des messagers du czar, avait enflammé d'ardeur la garnison; et, plus que jamais, les chevaliers de la *Panagia* demandaient à venger leur défaite de l'Alma.

Peu après la tombée de la nuit, les signes, avant-coureurs habituels des attaques, avaient succédé aux cantiques, aux carillons de l'après-midi, au silencieux appareil, qui avait accompagné le coucher du soleil. Sur le mur d'enceinte, les feux de sûreté n'étaient pas rallumés. Quelques réchauds seulement

jetaient un faible éclat, loin des portes, comme si l'ennemi voulait mieux cacher ses projets. Le tambour, selon l'usage, ne battait pas le rappel, en ville, ni au faubourg ; et les rassemblements de volontaires se formaient, sans bruit, à l'abri des rues, libres de ruines.

Mais, autour des soldats en émoi, les chiens du bastion du Màt jappaient, de toutes parts, faisant, sans qu'on s'en méfiât, office d'un chœur d'espions : dignes émules des oies du Capitole, car, leurs aboiements, pronostic certain des préparatifs d'attaque, avertissaient les descendants des Gaulois de se tenir sur le qui-vive.

Le danger étant donc imminent, les défenseurs de la tranchée veillaient, agités par l'espoir de se retrouver, en face de ces Russes, que la victoire n'aimait pas. On restait debout aussi, pour mieux éviter les coups d'un ennemi, autrement redoutable, le froid, sans pitié frappant de paralysie ou de mort les malheureux, qui succombaient au sommeil. Chacun plus ou moins inquiet à sa place, d'un bout à l'autre des parallèles trépignantes, chef ou soldat, artilleur ou fantassin, suivait son plan de conduite.

D'après le programme, usité en ces cas d'alerte, j'avais posté les factionnaires, gardiens extérieurs de la batterie. Les servants, autour des pièces, soupiraient, mèche et pipe allumées, après le signal convenu, pour les plaisirs du tir à volonté.

Mes précautions prises, je me promenais au pied de la gabionnade, réfléchissant à la marche que prendrait la sortie probable, quand survint mon

compagnon du monastère Saint-Georges, le commandant Scipion, par un heureux hasard, de garde, pour la nuit, en ces parages. Du plus loin que je l'aperçus, à la lumière des fusées de bombes, l'amitié doublant les exigences de l'étiquette militaire, je courus à sa rencontre :

« Mon enfant, me dit-il, en me serrant la main, me voilà des vôtres, enfin; aujourd'hui, j'établis, sous votre gîte, mon quartier-général pour la soirée, en attendant ce que Dieu nous réserve. L'air est glacial, la ville en fureur. Il y a un *fort grain* dans l'air. S'il n'était pas possible de dormir, nous deviserions. »

« D'ailleurs, vous me devez une revanche, lui répondis-je. »

Et nous entrâmes dans mon salon de tranchée. C'était une grotte, taillée économiquement en plein roc par la main de la nature, lieu de conciliabule des loups de la Chersonèse, avant que la guerre ravageât le ravin. Une planche composait le bois du lit; le duvet était en sacs à terre; et une bombe, rembourrée de feuilles sèches, simulait l'oreiller. Certain lambeau de toile, tendu entre deux leviers à main, fermait ordinairement l'entrée du logis; mais parfois, laissant la bise s'y engouffrer à plaisir, cette cloison mobile disparaissait, pour le service de l'ambulance : car, il n'y avait pas, aux environs, d'autre moyen de transport des blessés que ce brancard.

Dans ce sombre repaire, je passais toutes mes heures de loisir, durant les entr'actes du travail ou de la canonnade. Que de rêves de bonheur m'ont bercé sur ce grabas ! Mon ange gardien, sous la forme d'une

bonne fée, habitait avec moi ce refuge sauvage ; et, toutes les fois que sur ma dure couchette, il m'arrivait de sommeiller à la dérobée, la grotte se changeait à mes yeux, en vrai jardin d'Armide. Il y avait un grand bruit de fête, alors; et les houris voltigeaient entre les rocailles et les mousses.

Si j'avais, à mon gré, tenu la baguette magique, ces songes se seraient réalisés, à l'instant où j'introduisis chez moi le commandant Scipion. N'ayant pas le pouvoir de métamorphoser en palais enchanté ma caverne de réception, j'avais du moins déployé tout le luxe de l'hospitalité, à la tranchée. Un large feu de broussailles, dernières richesses de mon bûcher, pétillait dans l'âtre, égayant la noirceur des murs de sa flamme bienfaisante. La porte, doublée d'un rideau, résistait aux courants d'air glacé, venant du dehors.

Tous les deux, nous nous assîmes par terre, autour du foyer ; et le calumet de paix flambant, mon hôte m'interpella :

« Eh bien, jeune ami, vous étiez-vous imaginé la guerre, avec les couleurs du siége? Jamais, ici, une émotion qui remue le cœur! Froidement, il faut braver, cent fois par jour, la mort, et voir couler le sang avec indifférence. Nos pères livraient des combats de géants, mais à travers la riche Allemagne, mais sous le ciel riant de l'Italie. Partout, ils rencontraient Capoue, sur le chemin triomphal ; tandis que, pour nous, luttant, au désert, en martyrs, la victoire n'a ni joies, ni couronnes. Nous valons bien, sans doute, nos devanciers sur le champ de bataille ; pourquoi,

seule, en ce siècle, la vertu militaire n'a-t-elle pas dégénéré ? »

Par cette transition subtile, le commandant m'avait ramené dans le cercle d'une de ses discussions de littérature favorites. La première veille s'était déjà écoulée, au coin de la cheminée, sans trouble ; et il poursuivait son parallèle impartial des *classiques* et des *romantiques*, moi lui prêtant l'attention d'un disciple, lorsque nous entendîmes, au fond du ravin sonner le *garde-à-vous*.

A travers les ténèbres de la campagne, dont le voile impénétrable n'était déchiré que par les sillons fulgurants des bombes, au milieu d'un silence dont la voix seule du canon interrompait la majesté, le refrain d'alarme, répeté au loin, des embuscades au camp, avait dans ses accents subits, un mélange des gémissements du glas et des appels du tocsin. Après plusieurs mois d'une expérience quotidienne, les oreilles les plus aguerries ne s'étaient pas familiarisées avec cette infernale harmonie des veillées du siége ; comme par un mouvement de panique, les gardiens de la tranchée, coururent, de tous côtés, aux faisceaux d'armes, et se mirent sur la défensive, cherchant avec anxiété de quel point de l'horizon venait la fusillade.

L'orage prévu grondait, vis-à-vis de la Quarantaine. Mais, la Légion-Étrangère était postée, sur le passage des Russes; et, ceux-ci essayèrent en vain de reprendre la ligne des embuscades, qui dominaient les abords du Cimetière, conquête récente de notre vaillante brigade de cosmopolites. L'ennemi fut

même brutalement reconduit ; et, après une inutile diversion des batteries de la Place, la scène de nouveau retomba, peu à peu, dans le silence des premières heures de la nuit.

Quand tout bruit eut cessé, les cris de guerre, la mousqueterie, le cliquetis des baïonnettes, le bombardement, et que l'agitation de l'attente ou le tumulte de la bataille fut complètement calmé :

« Nos trouble-fêtes sont rentrés, à la fin, reprit mon hôte en soufflant le feu. Peut-être reviendront-ils à la charge ? Le moyen, pour notre modeste part, de déjouer leurs desseins, mon ami, c'est de faire l'entier sacrifice de la nuit. Il n'est pas tard : conjurons-nous contre le sommeil ; et, pour ne pas faiblir, versez votre gourde de rhum dans cet éclat d'obus, qui servira de coupe. Voici ma blague ! armons-nous de nos pipes ! buvons chaud, et surtout causons. »

Cette exaltation soudaine de mon compagnon avait, pour moi, le même sens que, jadis les profanes attribuaient aux convulsions de la Sybille sur le trépied, à l'approche du Dieu inspirateur. Cet exorde en dithyrambe me prédisait que l'oracle interrogé charmerait le reste de mes épreuves nocturnes. L'horloge de Sébastopol n'avait pas sonné minuit : encore huit longues heures jusqu'à l'aube !

Le repos nous était défendu par un serment et par la menace d'une seconde alerte. D'un autre côté, l'ordre formel de ne pas user de poudre, hors le cas d'attaque directe, et la certitude que personne, servants ni factionnaires, dans la rue, de par le froid, n'oublirait son devoir, nous autorisaient à garder le logis sans crainte, jusqu'à nouvel ordre.

J'abaissai donc la portière de la grotte : le punch flamboyait au fond d'un vase de fer. La fumée du tabac ou des brins de bois refusait en partie de s'échapper par le tuyau de cheminée, soupirail naturel, qu'avait creusé l'infiltration des eaux pluviales. Aussi, dans l'atmosphère de la cabane, flottait un léger nuage qui, sans gêner la vue, favorisait l'illusion.

Des glaçons, autour de la porte, vers l'endroit exposé au vent, miroitaient, tels que des stalactites de cristal. Les gouttes de neige fondue, suintant à travers les mille trous d'insectes, brillaient le long des murs : on aurait dit, ici, des perles en tapisserie, là, des yeux de raines vertes qui assistaient à notre soirée. Derrière les herbes des anfractuosités les plus reculées du plafond, des crapauds remuaient, se croyant transportés au milieu de l'antre du sabbat.

Cependant le tapage de la tranchée nous parvenait, pareil aux échos d'un bal : car, pour se réchauffer, sur le sol des tranchées, force était aux veilleurs de danser avec rage. L'occasion était donc des plus propices pour réclamer du commandant Scipion l'accomplissement de la promesse du monastère Saint-Georges.

Persuadé que la muse des souvenirs de jeunesse ne lui serait pas rebelle, à en juger par les premiers jets de sa verve, je lui demandai de me conter, entr'autres histoires dont il m'avait parlé, certaine idylle de sa vie d'étudiant qu'il avait religieusement gardée, vingt ans, dans le secret de son cœur. Son imagination s'enflammant de plus en plus, à mesure

que la nuit avançait, il céda sans résistance, de même que s'il s'attendait à ma prière ; et à la clarté d'un pauvre brasier, il entama sa narration :

C'était au lendemain de 1830. La France venait de se réveiller glorieusement ; et le dernier fracas de la Révolution de Juillet ébranlait encore sur son piédestal le lion de Waterloo. Paris, en plein bouillonement du triomphe, démolissait ses barricades. L'Europe, silencieuse et tremblante, se demandait si le tombeau de Sainte-Hélène n'allait pas s'ouvrir ; et les sentinelles du Rhin allemand tendaient l'oreille pour avertir, sitôt que la trompette guerrière rallierait les vengeurs de 1815.

Cet âge du rajeunissement politique de la France était le beau temps des écoles. Quelle que fut leur bannière, les étudiants siégeaient sur le volcan en éruption de la démocratie, côte à côte avec les hommes d'état. Chaque jour, le peuple des faubourgs débordait dans les rues ; et, ne pouvant à son gré courir à la frontière, il s'agitait, en poussant des houras de victoire.

Alors, de toutes parts, le Quartier Latin versait, au milieu de l'insurrection, des légions de généraux imberbes. A la voix de ces chefs, l'armée plébeienne se rangeait avec ordre en bataille et conduisait, à travers la ville, la procession du drapeau tricolore. La *Marseillaise* se mêlait aux roulements des tambours battant la charge. Des coups de fusil se faisaient entendre à l'adresse de l'ennemi absent ; on défilait orgueilleusement sous les croisées des Tuileries, en ces lieux d'où, il y a quinze ans, Blücher et Wellington avaient tant insulté la patrie.

Un aspirant-roi se montrait en habit bleu, et saluait la garde prétorienne de la liberté. Les uns hurlaient : Vive la République ! d'autres : Vive Orléans !

Le bataillon sacré des Bonapartistes, en brandissant leurs aigles, sifflait au cri de : Vive l'Empereur ! le coq gaulois, prêt à s'envoler sur le château. Puis, le cortège s'écoulait. Le soldat de Jemmapes, tête nue et aux écoutes, regardait longtemps avec inquiétude, si les héros de juillet ne reviendraient point sur leurs pas, pour le coiffer du bonnet rouge, et refermait lentement la fenêtre du palais, en regrettant ses anciens jours de gloire.

L'école Polytechnique marchait, de droit, en tête de ces soulèvements ; car on se souvenait qu'elle avait tiré le canon à Montmartre et qu'elle avait boudé, par sentiment d'honneur, à la Restauration. Les tribuns lui empruntaient parfois son uniforme ; et les nouveaux terroristes s'inclinaient devant l'épée de ces *savants de vingt ans*.

J'y étais élève, à cette époque ; et mes illusions politiques fleurissaient en mon cœur avec les premiers rayons de l'amour. Chaque jour, au club, je déclarais la guerre à la Russie, qui jouait l'insolence ; et, dehors, je conquérais une extinction de voix à acclamer la garde nationale, à entonner le *Chant du Départ*. La folie tournant à la charité, les hommes me paraissaient tous des frères en 89. J'osais à peine me faire servir, et il suffisait qu'un manant me demandât l'aumône, pour que je lui offrisse ma bourse et ma main.

D'ailleurs la fièvre des utopies était dans l'air et

remuait les plus généreuses passions. Partout, on rencontrait des novateurs en herbe, chevelus et débraillés, qui foulaient le pavé des boulevards, du pas dont on marche à l'assaut. Les philosophes méditaient, à la promenade, le bonheur de l'humanité entière, et riaient du routinier Platon. Les artistes s'acharnaient à la poursuite du beau romantique. Les lauriers de Raphaël empêchaient de dormir maints bohêmes du pinceau ; et les plus fanatiques, en passant devant le Louvre, montraient le poing à ce maître qu'ils se promettaient d'égaler. Les poètes signaient la déchéance de Boileau et de Racine, et annonçaient, de leur crû, des chefs-d'œuvre incomparables.

Il semblait, par les avant-coureurs de cette renaissance, que la France n'avait plus quinze siècles de vieillesse. Les coryphées de cette féconde génération entrant, le front haut, en scène, et dont la guillotine avait assombri le berceau, bivouaquaient dans les comices et les académies, comme si tout était à créer sur une terre vierge, comme si, en fait de constitutions sociales, la mère-patrie était à son premier essai, et qu'en matière d'art et de littérature son génie datât des *glorieuses*.

Le mouvement gagnait jusqu'aux grisettes; et cet âge de verdeur nationale fut leur règne. Entre deux coutures, les plus belles filles de l'atelier dévoraient les romans, purs de la souillure classique, et ne cessaient d'être bas-bleus qu'au seuil de la *Chaumière*.

Quel charme, dans ce temple de la jeunesse, au bal,

le dimanche, après une semaine de labeurs, de courtiser ces lutins en bonnets de gaze, duchesses par la chaussure, papillons par le cœur, folles de valses et de fleurettes, mais dont les joues savaient si bien rougir, dignes d'être à leur tour, après les courtisanes et les marquises, des héroïnes de poèmes, ou même des muses !

Bientôt, après l'effervescence des journées de combats et d'ovations, l'ordre renaquit, à Paris. Il devint oiseux de rêver des plans de charte. Je me rejetai des théories politiques, uniquement vers le plaisir. Mon âme était à peine déflorée, lorsque la fin des études m'appela à l'école d'artillerie. De Paris à Metz, la chute était cruelle, surtout en carnaval ! Mais, le Dieu des plaisantes aventures ne m'abandonna pas, au milieu de cette solitude bastionnée.

Vers le commencement du mois d'avril, je fus envoyé, pour l'exécution d'un lever topographique, dans les environs d'Ars, au centre de la vallée de la Moselle, le jardin de la Lorraine. Au souffle du printemps la campagne Messine reverdissait. Emaillés de primevères et de marguerites, les prés et les côteaux respiraient un air de fête. On aurait dit que le vieil aqueduc de Jouy lui-même prenait part au réveil de la nature ; il avait secoué son manteau de frimas, et levait sa tête, rafraîchie par une couronne d'arbustes, que le temps avait plantés dans les fentes de sa corniche en ruines.

La Moselle ne charriait plus. A sa surface, on ne voyait plus jouer les quadrilles hardis des patineurs. Mais, de distance en distance, à l'horizon de la ri-

vière, du côté de la ville, se montrait une flotille de barques de plaisance, banderoles au vent, où se pressaient des rameurs de tout sexe, réjouis d'entendre les premiers, hors des portes, le chant du rossignol, et de goûter, loin des casernes, le parfum de l'aubépine.

Cependant le long de ses bords fleuris, des pêcheurs, s'échelonnaient, comme une double rangée de statues de la béatitude champêtre ; et dans la plaine, quelques amazones, le voile flottant, cavalcadaient à côté de leurs écuyers.

Heureux de mes vingt ans et de la perspective de huit jours de liberté, je m'étais, avant l'aube, échappé de l'école ; et, de grand matin, me voilà courant par la vallée, désireux de reconnaître à vol d'oiseau, le pays, objet prochain de mes travaux géométriques, impatient aussi, avec les promeneurs de la montagne et les vogueurs de la Moselle, de savourer la douceur de ce dimanche, premier beau jour de la saison. J'allais au hasard, à travers les haies et les buissons, distrait tour à tour par le ramage des chardonnerets sous la feuillée naissante, et par le tintement lointain des cloches villageoises.

Après une course de bienvenue à perdre haleine, la fatigue m'arrêta devant l'aqueduc romain ; et, saluant, avec respect ce monument, souvenir de Germanicus, j'évoquai l'ombre de ce héros, victime de Tibère, dont Tacite fut le vengeur. Puis, mes rêveries s'égayèrent, par monts et par vaux, avec mes pas, et le soir me surprit à une longue lieue de la couchée. Je me rabattis à la hâte sur le village, centre de mes opérations.

Florival, au pied des collines, où mûrissent ses vendanges, étale une corbeille de blanches maisons, parsemées de bouquets d'arbres et dominés par le minaret d'une église moderne. La rivière en baignerait l'entrée, si la chaussée de la route de Paris n'élevait entr'eux une digue. La flèche du clocher, ces touffes de verdure au milieu des toits fumants, les reflets du crépuscule dans les eaux, tout donnait au hameau, à l'heure de mon arrivée, l'aspect d'une bourgade orientale.

Mais, en y pénétrant, l'illusion ne s'évanouit pas, ainsi qu'il advient au voyageur désenchanté, dès qu'il franchit le seuil de ces maudites colonies de Turcs ou de Tartares, qui, de loin, lui ont fait rêver du paradis. Florival, au premier abord, me parut être une tribu de vignerons, rivalisant de prospérité, un de ces coins de terre rares, où se conservent dans leur pureté les mœurs de l'ancienne France, où l'on se croirait encore sous le sceptre du bon roi René. Je remontai lentement la rue.

La nuit tombait; et le village s'attablait pour le souper de fête. Partout, l'image de l'aisance : bon vin, feu de joie rayonnant au dehors par les portes et les croisées, ménagères endimanchées coquettement, jambons de réserve pendant du plancher, en guise de lustres, et souriant au-dessus de la soupière, comme l'espoir d'un assaisonnement. Les chiens aboyaient aux passants inconnus; et les laboureurs, en sifflant gaîment, allaient à la fontaine, abreuver leurs bœufs.

Ravi par ce tableau de l'abondance, au milieu de

familles patriarchales, je traversai la promenade, en musant. Il ne restait sous les allées de platanes que certains couples d'amoureux, trop embrasés pour ne pas s'attarder. Ma vue troubla le mystère de leurs entretiens. A moins de passer à leurs yeux, pour un malfaiteur ou pour un espion jaloux, il fallut se démasquer promptement ; et je leur demandai l'adresse d'un gîte.

Le plus compatissant, le plus heureux, sans doute, de ces galants se plut à me renseigner. Il me montra du doigt sur la place voisine, l'enseigne d'un sien cousin. Ce notable du canton, me dit-il, ne tenait pas auberge, par métier; mais, sa ferme patrimoniale étant trop vaste pour ses besoins, il logeait les étrangers, attirés par la beauté du pays ; les gens du village aussi, après le travail, se donnant rendez-vous, avec sa permission, chez lui, y venaient, chaque soir, boire et deviser. On l'avait élevé aux honneurs municipaux, en récompense des services que rendait à tous son hôtellerie. La reconnaissance de ses concitoyens avait nommé son cousin germain, premier adjoint à la mairie. Mon cicérone, enivré peut-être par les baisers de sa compagne, allait me parler de ses aïeux.

Le besoin me poussant, je le remerciai de sa complaisance, et courus vers le lieu du repos indiqué : car, déjà la lune se cachait derrière les meules de paille les plus basses de l'aire; et, du côté des granges écartées, à l'approche de l'obscurité nocturne, on entendait le bruit des clés dans les serrures.

L'hôtelier, qui se piquait d'être physionomiste, me

toise du regard en m'ouvrant sa porte, fouille ma valise, me questionne, s'assure enfin qu'il n'a pas affaire à un capitaine de voleurs, et consent, malgré l'heure avancée, à me donner asile. J'invoquai la protection de mon guide, son parent ; et l'on me servit par faveur, le feu étant depuis longtemps éteint, un repas dont mon appétit fournit le meilleur mets. J'étais parti à jeûn, de Metz, à l'exemple des pèlerins de Notre-Dame-de-Lorraine ; et, au-delà du dernier pont-levis du corps de place, j'avais secoué la poussière de mes pieds, par crainte de souiller les champs et les bois, parvis de la belle nature, que je devais visiter, en mon excursion.

Le lendemain, levé avec le point du jour, je humai à pleine poitrine, cette fraîcheur embaumée des matinées printannières, qui ne pénètre pas dans l'enceinte des remparts de Metz. Il semble, que pour dédommager de la tristesse des servitudes militaires cette ville de guerre, vierge de toute insulte, et le plus solide boulevard de la France, Dieu l'a placée au centre d'un pays merveilleux. Les mamelons et les ravins brillaient des mille couleurs de la rosée baignant les tendres bourgeons. La brume remontait, sous forme de flocons que la brise de l'aube découpait en arabesques fugitives. Il y avait dans les arbres et les herbes un gai bourdonnement d'oisillons et d'insectes.

Je m'extasiais devant ce tableau de l'aurore naissante, assis, en fumeur nonchalent, à la porte de l'auberge, quand une jeune fille sortit de l'étable voisine. Elle portait à la main en riant, un pot de

lait, plus légère que Perrette, aussi fraîche et aussi jolie qu'un bouton de rose, sémillante comme les mésanges qui chantaient leurs amours sur les cérisiers en fleurs. Un jeune homme la suivit de près, grave et pensif : à son costume, à sa démarche, à certain livre qu'il tenait, à la façon d'un abecédaire, sous le bras, je reconnus le maître d'école communal.

Tandis qu'enchanté de la précédente apparition, je me retirais avec galanterie du seuil de la maison, pour livrer passage à la gracieuse laitière, enfant et honneur de mes hôtes, l'instituteur s'approche de moi, me souhaite la bienvenue, décline ses titres, et plus perspicace que je l'avais été moi-même à son endroit, puisqu'aucun insigne ne trahissait ma profession et que l'âge n'avait pas inscrit mes chevrons sur le front :

« Vous venez, M. l'officier, me dit-il, dresser en apprentissage, la carte du pays. »

« Oui, Monsieur ; et je bénis le hasard qui m'a envoyé ici. Vous habitez un véritable Eden. La campagne n'a pas sa pareille. Le ciel de ce vallon rivalise avec celui de la Provence. Les femmes sans désavantage lutteraient de beauté avec la Vénus d'Arles, si j'en juge du moins.....»

Je n'achevai pas la comparaison ; car mon interlocuteur, par une interprétation singulière de mes paroles, en rougissait à l'excès ; et je changeai brusquement le cours de mes éloges, en simulant ma réticence sous une distraction de touriste :

« Quel lever du soleil, Monsieur ! chaque jour vous

contemplez à loisir ces merveilles; vous les comprenez. J'envie votre sort; vous êtes, selon moi, le plus heureux des hommes ! »

« Le plus heureux! je pourrais l'être, en effet, murmura-t-il ; mais, hélas!... »

Et il s'interrompit, à son tour, après ce soupir éloquent. Alors, afin de nous mettre à l'aise l'un et l'autre, nous nous rejetâmes sur la géographie du canton. Je lui posais les questions, suivant le programme de mon étude géométrique, et il m'enrichissait des matériaux futurs du rapport, complément obligé de la carte de Florival.

Cependant, tout s'agitait dans le village, pour les travaux de la journée. Les vignerons, armés de la faucille, hotte au dos, regagnaient les hauteurs. Le berger communal, au son de la trompe, avait rassemblé son troupeau; et vaches alertes, moutons bêlants, chèvres sautillantes s'acheminaient sous sa conduite, vers les pâturages de la montagne. Les enfants jouaient avec bruit sur l'escalier de l'école. Les cris de ses élèves en émoi rappelèrent au précepteur l'heure de la classe, et il prit congé de moi.

Comment résister à tant de bons exemples? Je me chargeai de la planchette, mon instrument aratoire; et, la lunette en bandoulière, je m'en allai, au pas de flânerie, ouvrir ma campagne topographique. J'avais trop présumé de ma bonne volonté! Le gazon était si velouté, aux bords du chemin! si doux était l'ombrage! je succombai bientôt à la tentation, en m'étendant, sous prétexte de halte, par terre, au pied d'un pommier fleuri. Alors, la scène du matin me re-

vint à la mémoire. La contenance du héros, au sortir du rendez-vous, son exclamation de regrets, lâchée par mégarde devant moi, éclaircirent mes doutes; et je m'intéressais déjà sans le connaître, à ce pauvre maître d'école, parce que le drame de son cœur se devinait.

Je m'endormis, en le plaignant, tant mon lit de pelouse avait d'attraits! mais des remords coupèrent ce somme défendu. Le devoir l'emporta; et je me consacrai à l'arpentage du terrain, sans relâche. Même pour me punir de cet accès de paresse, dès mon entrée dans la carrière, je ne suspendis qu'à la brune, mes mesures et mes coups de niveau.

A mon retour, devant l'auberge, la veillée commençait, au clair de lune. Les fillettes babillaient à voix basse sur un banc; dans leur groupe, trônait la jeune laitière, une tête de Greuze incarnée. A côté d'elles, leurs mères, leurs aïeules s'entretenaient du dernier prône et exaltaient la faconde de monsieur le curé, tandis que, plus à l'écart, les hommes mûrs et les vieillards discutaient avec chaleur quelque insoluble problème de viticulture. Mon embarras fut extrême, en tombant au milieu de cette société de villageois, surpris par la présence d'un militaire étranger, à pareille heure.

Je déguisai de mon mieux la gaucherie inévitable du citadin, en pareil cas, et saluant sans bonnetades ni révérences, je me présentai à la cour plénière des vignerons, présidée par l'hôtelier. Celui-ci considère mon dessin, avec un air de connaisseur, tout comme si ces lignes de la planimétrie n'étaient pas, pour lui,

des hiéroglyphes; et, plein d'admiration à la vue d'une ébauche, il me compare, d'emblée, en science, à l'agent-voyer de Pont-à-Mousson ; puis, se tournant vers son voisin, personnage dont la figure révélait une instruction supérieure :

« A propos, cousin Baptiste, si Monsieur l'officier voulait te donner un coup de main : tu le sais, notre Maire, ces erreurs du cadastre grèvent à tort les impôts de la commune. »

Visiblement vexé dans sa dignité administrative d'être interpellé officiellement, en public, sous son habit de paysan, loin de son écharpe, en présence d'un inconnu, Baptiste éluda la proposition de son adjoint. Quant à moi, je répondis aux compliments de l'aubergiste par mes offres de service, et dis bonsoir à la compagnie qui ne s'en soucia guère.

La soirée champêtre continuait, à la fraicheur ; et je soupirai après le moment, où il me serait possible de recevoir bon accueil dans ce salon en plein air. L'écho des bavardages féminins montait jusqu'à ma chambre. Blotti contre l'embrasure d'une fenêtre ouverte, qui plongeait sur le siége des plus jeunes commères, je saisis au vol quelques mots des chuchottements intimes. Entr'autres, les noms de *pédant* et de *magister* furent prononcés d'un ton ironique, par la bouche de la laitière, et ils provoquèrent à la ronde de petits éclats de rire étouffés.

Invisible derrière mon embuscade, je me représentai les grâces de cet essaim de caqueteuses de seize ans, que possédait le démon de la moquerie. Depuis longtemps, le silence de la nuit régnait dans

le hameau, et leurs images me lutinaient encore, et je tâchai d'expliquer l'entrevue matinale de l'étable par les confidences que j'avais saisies en traître, de la croisée.

A l'aube, j'étais debout, et, en pantoufles, arpentais le jardin de l'auberge. La jeune hôtesse, réveillée en sursaut, avait, par ordre maternel, devancé l'heure ordinaire de son lever ; car c'était la veille du marché, un grand jour de préparatifs pour l'auberge. Elle allait et venait dans le ménage, en cornette et jupon court, un fichu rouge noué autour de son cou frileux, une tresse de cheveux, rebelle au peigne, qui flottait sur son front, comme une frange de noire dentelle, les yeux embellis par l'humidité du sommeil trop vite troublé. Une fois, sur son passage, je hasardai un timide bonjour. Elle n'entendit pas; mais, à ma prière, elle me servit, pour déjeuner, une tasse du lait écumeux qu'elle avait trait. Je me confondis en remercîments fort entortillés, et elle en sourit, probablement de pitié, en attendant l'écuelle. Il me tardait de causer amicalement avec elle, afin de perdre le plutôt possible cette qualité d'étranger qui me portait ombrage. Ma langue resta muette, et je courus cacher la honte de ma maladresse, derrière les plis les plus reculés de mon champ d'étude.

Dans la précipitation de ma fuite, je gravis au sommet de la montagne; et, là, le hasard de la marche me conduisit auprès d'une croix monumentale. Le pâtre communal gardait son troupeau dans les bruyères du voisinage ; je l'interrogeai au sujet de ce calvaire. Il m'apprit que c'était un lieu de pèle-

rinage en vogue : une fois par an, à la Saint-Jean, les habitants de la vallée s'y rendaient, en procession solennelle, et imploraient les bénédictions du ciel pour leurs vendanges. Après la prière, on se répandait sur la pelouse convertie en table, et tous les pénitents, jusqu'aux prêtres, banquetaient joyeusement, pour la gloire du saint intercesseur.

Ces détails excitèrent ma curiosité ; et j'examinai avec religion ce crucifix qui, planant au-dessus de la Moselle, avait souvent, selon la croyance populaire, éloigné de la contrée le fléau de la grêle. Le piédestal surtout me fascinait, livre mystérieux où les jeunes villageois avaient l'habitude d'écrire l'allégorie de leurs plus chères pensées. Les faces étaient couvertes d'initiales entrelacées, de prénoms, de flèches, de larmes profondément incrustées : ici, un ange, entouré de guirlandes de fleurs, œuvre d'un paysan que l'amour avait fait artiste, là, un profil de femme ; puis, au milieu de ces figures, çà et là, des mots, des phrases, poétique expression d'un regret ou d'une espérance.

Je feuilletai un à un les secrets gravés autour de cette pierre sacrée ; en songeant à tous ces auteurs d'inscription, amants heureux ou soupirants, la plupart de mon âge, le vide de mes affections juvéniles m'effraya. La liberté avait été ma première maîtresse ; mais cette passion n'avait pas calmé mon cœur presque virginal. Je savais peut-être tenir tête à des grisettes galantes; mais que m'importaient, aux champs, mes succès du Prado ? Ma timidité vis-à-vis d'une simple fillette me semblait un abîme, qui me

séparerait toujours du vrai bonheur d'aimer.

En vérité, se troubler devant une enfant ! cette faiblesse me désolait; et je désespérai presque de mon avenir d'artilleur. Va, attelle-toi à ta charrue, me criait la voix du dépit! et, saluant la croix, confidente de la jeunesse du pays, je me mis à arpenter, ou à niveler, jusqu'au soir, avec une telle rage que ma tâche graphique tirait déjà vers sa fin. L'exercice, la satisfaction de ma conscience amenèrent peu à peu le calme en mon esprit ; et ne m'exagérant plus à plaisir la mésaventure du matin, je me pardonnai, et repris philosophiquement le chemin du bercail

La lune d'avril, reflêchie par la rivière, versait sur le paysage un charme qui enchainait mes pas; et il se faisait tard, quand je rentrai à l'auberge. Mon hôte, en refermant la porte à double tour de clé, me conseilla de ne plus m'égarer ainsi, si je ne voulais pas m'exposer, sur les routes, à de mauvaises rencontres. A l'appui de son avertissement, il me conta l'histoire, non d'un voyageur vulgaire, mais d'un gendarme, assassiné récemment, aux environs ; les bonnes-femmes soutenaient que le meurtrier était un revenant ; lui, supposait que c'était un chef de bande. Il me corna tellement aux oreilles avec sa chronique criminelle, que la peur me prit par réflexion. Je me promis, en montant à ma chambre, de ne plus m'oublier, à la contemplation des étoiles, à moins d'avoir d'autre défense que les armes pacifiques du géomètre. Arrivé sur la dernière marche de l'escalier, j'entendis le fausset de l'hôtelière :

« Claire, Jeanne, disait-elle à ses deux filles qui

s'endormaient! L'officier rentre; Dieu soit loué! je craignais qu'il lui fût advenu malheur. »

Ces paroles me touchèrent; et pareille marque d'intérêt, de la part d'une personne indifférente, me confirma dans l'idée que j'avais échappé à un vrai danger. Mon trouble imaginaire augmenta. De mon lit, les ombres des peupliers me produisirent l'effet du bataillon de voleurs dont on m'avait menacé, et je verouillai ma fenêtre.

Claire était le nom de la jolie laitière; son aînée s'appelait Jeanne. Celle-ci atteignait cette limite extrême de la jeunesse, où le mariage devient un point d'honneur pour les demoiselles; mais elle était éclipsée par les attraits de sa cadette, dans tout l'éclat de sa seizième année. Aussi, malgré les qualités de l'autre, les prétendants ne convoitaient que Claire, au grand désespoir des parents. Cependant on savait, dans le village, que Claire avait juré à sa sœur de lui céder le pas, un seigneur demanda-t-il sa main. Était-ce par dévouement? Le temps ne la pressant pas de perdre sa liberté, espérait-elle involontairement, avant de se marier, goûter du bout des lèvres, aux bords de la coupe enchantée? Adorée partout et fêtée, la vie s'ouvrait devant elle, comme un jardin de plaisance : elle n'y entrait pas, insouciante et rêveuse, nouvelle Marguerite, prédestinée à tomber, dupe ou victime, dès le premier serment d'amour. Son naturel était un mélange de douceur, de finesse et d'espièglerie, capable de déjouer, même les calculs de l'enjoleur Méphisto, et faisant le charme de ceux qui, autour d'elle, se contentaient de ses sourires.

Dans ce milieu de travail attrayant et de calme studieux, les journées coulaient, pour moi, d'un cours rapide. Mes liaisons s'étendaient insensiblement dans le monde féminin des soirées de l'auberge. Les vieilles me parlaient de leurs fils au service et briguaient déjà ma protection. Les jeunes surtout s'effarouchaient, de moins en moins, de mes manières citadines. Peu à peu, je me mêlai aux causeries familières ; et, un soir d'audace, les voyant trépigner à l'idée seule de la valse, je m'engageai à leur en apprendre une, fort à la mode, venue de Pologne. On me prit au mot : les leçons commencèrent au bruit des rires, et je m'applaudis de ce succès enlevé de maître de danse, que mes échecs des premiers jours ne me promettaient pas si tôt.

Transporté tout-à-coup des ruelles d'une place de guerre, en un village qui me représentait l'âge d'or, j'avais été, dès l'abord, étourdi par le changement d'air et de scène. Au lieu des forteresses et des canons de Metz, les merveilles du printemps ! loin de moi, la foule des soldats et des chefs ! la vue se reposait sur le feutre d'un heureux conducteur de charrue, sur un frais minois de bergère. Le désir de galanterie, dès le début, m'inspirait des sottises à tout propos ; et je déguisai mal sous l'applomb militaire la difficulté d'être aimable. Pour être admis, sans gêne désormais, aux soirées champêtres, il fallut professer la polka !

Avec les vignerons, l'amitié me coûta moins ; et, dès le lendemain de mon arrivée, je fus reçu à l'unanimité membre de l'académie vinicole, qui

tenait ses réunions sur la porte de la maison. Ma voix même d'emblée pesa dans les débats. Le mercredi, la séance était plus animée que de coutume. Le marché avait attiré l'élite des chalands, gros fermiers d'alentour, radieux de la cherté des porcs, ou bergers champenois de passage s'en allant piller les bouchers prussiens.

En l'honneur de cet arrière-ban, on siégeait autour d'une table, et le Thiaucourt, écumant hors des verres, déliait les langues. Un expert plaidait cette thèse que le bon raisin donne partout du bon vin. Devant ce paradoxe, je rompis le silence et demandai à l'orateur pourquoi les fruits des vignes de Provence restaient sans rivaux, tandis que les crûs de ce pays étaient à mille piques au-dessous du Scy des bonnes années. L'objection fut applaudie ; et la plupart attribuèrent cet argument, pour eux sans réplique, à l'algèbre. Je riais du respect de ces braves compagnons pour le néant de ma science.

Tous avaient eu l'occasion de me rencontrer, à travers leurs terres, dans l'exercice de mes fonctions de topographe, tantôt mesurant un chemin de traverse, à pas comptés, avec le masque d'un mathématicien, tantôt assis à l'abri d'un arbre, le crayon à la main, comme absorbé par des combinaisons d'arpentage. Parfois, je les questionnais, les priant de me renseigner sur la source de tel ruisseau qui coupait mon plan, sur le régime de ses eaux, ou bien de m'apprendre la nature de tel terrain, figuré sur mon dessin. Je m'efforçais de mettre à leur portée la géodésie, dans mes interro-

gatoires, ce qui flattait leur amour-propre; et, même à propos de la constitution physique du *sous-sol*, ils accouchaient de réponses claires. Pour mieux plaire encore à ces collaborateurs complaisants, le géomètre flâneur dépouillait l'homme de la ville; et, en revanche de ces ménagements, ils me comblaient de politesses.

Avant la fin de la semaine, lorsqu'au retour de mon expédition quotidienne, portant mes outils sur le dos, avec le sans-façon du laboureur qui reconduit sa charrue, je descendais à travers le village, il pleuvait des saluts et des invitations. Parmi ces connaissances, il y avait maints vieux soldats, qui, d'ordinaire, par courtoisie de caserne, me condamnaient à trinquer, avant le dîner. Cette admiration, pleine de bienveillance, resserrait, le bal du soir aidant, les liens de mon attachement pour ce lieu d'étude.

Chaque jour, j'allais, à l'école communale, visiter, sur ses instances, l'ami de la première heure, l'instituteur; car, depuis la scène de l'étable, il n'avait plus paru à l'auberge. La franchise de mes sentiments l'encourageait peu à peu à ne plus me cacher, ainsi qu'à un inconnu, ses peines de cœur dont j'avais surpris le secret. Il s'habituait à me prendre pour confident.

« Vous êtes jaloux de ma position, me disiez-vous en arrivant; et, n'est-ce pas plutôt moi, qui dois vous porter envie. Jeune, un bel avenir vous attend. J'ai votre âge, il est vrai; mais je suis orphelin, sans autre patrimoine que ma férule de maître-d'école; et un

parti puissant, le curé en tête, me dispute mon gagne-pain, mon honneur. Je m'inquiéterais peu de ses attaques, si d'autres soucis ne me préoccupaient pas... »

A ces mots, la discrétion me ferma la bouche ; et il recula, cette fois encore, devant des aveux complets. Toute méfiance, à mon endroit, n'était peut-être pas dissipée ; et, malgré son estime, il me regardait comme un oiseau de passage qu'on ne reverrait plus :

« Vous partez bientôt, continua-t-il : à la ville, ne nous oubliez pas, et revenez ici, le plus souvent possible. »

Nous nous séparâmes, amis de cœur. Je compatissais à ses douleurs, et lui, se repentait d'avoir douté de ma loyauté, dans cette entrevue, qui fut la dernière, avant ma rentrée à Metz.

En effet, nous touchions au terme irrévocable où il fallait, pour s'ensevelir de nouveau dans une caserne, dire adieu à ce hameau que j'aimais presque autant que mon pays natal, adieu à ce bonheur qui se ressentait du temps de mon enfance. C'était le samedi, vers le soir ; et le lendemain, la semaine d'exercice topographique expirée, la discipline me rappelait à l'école. Or, à la nuit tombante, je rentrais au logis, taciturne, pensant tour à tour à l'amant infortuné de Claire que je venais de quitter, et aux documents de statistique agricole qu'il me manquait pour compléter le rapport de ma mission. Sur ces entrefaites, un bonhomme passe dans la rue à mes côtés, en sabots, et la hotte à l'épaule, me jette

un regard oblique, détourne la tête en me voyant, puis accélère sa marche.

A cette pantomime d'un faux paysan qui craint d'être rattrapé, jaloux de garder l'incognito sous ses habits de corvée, je reconnus le cousin Baptiste. J'aurais épargné une nouvelle piqûre à l'orgueil de M. le Maire. Mais il me restait à peine le temps de réunir les éléments de mon compte-rendu ; et qui donc, sinon le premier magistrat de la localité, pourrait me fournir les données statistiques des produits de la commune ? Je l'accoste en courant, et sollicite de sa complaisance une audience particulière dont j'expose les motifs. Il s'excuse d'abord de son ignorance ; puis se drapant dans sa dignité, il me dit d'un ton consulaire que, pour le lendemain, il a convoqué, lui, Baptiste, le Conseil municipal :

« Venez à la Mairie, demain, Monsieur l'officier, et tous, nous mettrons nos lumières en commun, pour vous éclairer. »

Mon front se dérida un instant, en acceptant sa proposition. Cependant cette démarche était un des actes préliminaires du départ. En atteignant l'auberge, le peu de bonne humeur, que la comédie du cousin Baptiste avait en moi ranimée, s'était évanoui ; et, après un leste repas, servi en partie par Claire, je me renfermai, sous prétexte de travail pressant, dans ma chambre, au grand étonnement des voisins et voisines qui se rassemblaient, de leur côté, pour la veillée. J'entendais le bruit des sauts de mes élèves qui valsaient entr'elles; et cette dernière nuit fut, en proie à une insomnie, mêlée des visions les plus romanesques.

A l'heure de mon lever matinal, le village était dans l'émoi du dimanche. La cloche de l'église jouait en gais carillons. Les dévotes requinquées se hâtaient, à l'appel de la première messe, et gourmandaient, en chemin, les élégantes, les parresseuses achevant leur toilette à loisir. Claire rayonnait de ses atours de fête; on n'aurait osé lui parler. La maison de mes hôtes s'emplissait de ses amies, toutes jolies et frétillantes se préparant par le babil au prône. L'épanouissement de cette jeunesse me réjouissait tristement; et j'attendais avec impatience, mon cahier sous le bras, le rendez-vous d'affaires. L'heure. fixée par le Maire, sonna enfin, et je gagnai la salle du Conseil en séance.

Au moment de mon introduction, il s'y dénoùait une lutte, reflet champêtre des querelles du Sacerdoce et de l'Empire. Le sénat de Florival délibérait dans une dépendance de la chapelle. Un simple mur séparait la tribune de la chaire; et, quand la délibération municipale tournait en dispute, les voix profanes des orateurs retentissaient jusqu'au fond du lieu saint, au milieu du silence de la prière. Le curé s'était élevé contre cette impiété et, soutenu par l'archevêque de Metz, il menaçait de chasser, à la première occasion, les marchands du temple. En fils de Voltaire, le Maire résistait aux prétentions de l'épiscopat, contraires à la liberté.

Ce jour là, les fidèles, distraits par les échos du parlement traitant une grave question de pâturages, avaient écouté le sermon avec froideur. Par ordre presbytéral, le sacristain, vétéran de la République,

viole la loi, en venant enjoindre au président du conseil de ne plus troubler l'office :

« Dites à celui qui vous envoie, répond le cousin Baptiste transfiguré, en montrant son écharpe à l'ambassadeur, que je me moque de ses foudres, et que je suis le maître ici, comme il l'est chez lui ! Pour nous, messieurs, ajouta-t-il avec modération, en se tournant vers ses conseillers, et en me saluant fièrement, il s'agit de voter. »

Cette apostrophe, reminiscence du Jeu-de-Paume, terrifia le bedeau, qui avait assisté au coup d'Etat de Brumaire ; et tremblant pour ses galons de garde-champêtre, il rapporta le défi au curé, qui ne respira désormais plus que vengeance. Quant au Maire, libéral enthousiaste de la Révolution, il en avait appris par cœur l'histoire fraiche, dans Thiers : et cet à-propos théâtral, à mon intention, contre cette ombre de comte de Brezé, ne coûta pas beaucoup à sa mémoire et à sa verve,

Peu après cet incident, le tumulte étant calmé dans la salle, et l'ordre du jour se trouvant épuisé, on daigna me céder le fauteuil de la présidence, et le conseil se transforma en assemblée agronomique. La plume à la main, j'énonçai chacune des questions du programme, et, la lumière naissait, après une discussion vive et substantielle ; s'agissait-il, par exemple, d'évaluer numériquement le chiffre du bétail, de supputer les richesses du pays en race bovine et ovine :

« Moi, j'ai cinq bœufs à l'étable, commençait l'adjoint. Pierre le voisin en a deux ; à Joseph le batelier, trois vaches et un veau..... »

« Cinq et deux, sept; sept et trois et demi, dix et demi, s'écriait le premier-venu faisant de bonne volonté office de greffier. Allez..... »

Un troisième continuait le calcul de l'aubergiste : « J'ai vendu trente moutons : il m'en reste vingt à l'engrais; puis, M. le Marquis compte trois cents têtes dans son troupeau..... »

« Trois cents! c'est peu, se recriait un ancien qui possédait son canton mieux qu'un agent du cadastre!» et il prouvait qu'on devait porter au double les brebis patriciennes.

Tous ces docteurs, les uns après les autres, s'emparaient ainsi de la parole; on passait en revue, sans exception, les propriétaires, les éleveurs; et, le dénombrement fini, le Maire récapitulait, en s'adressant à moi :

« Nous disons donc, Monsieur l'officier, qu'il existe céans, par approximation, tant de ruminants, tant de bêtes à cornes. »

J'inclinais la tête par déférence et verbalisais.

Grâces à l'obligeance et au zèle de la compagnie, bientôt tous les problèmes du formulaire furent résolus; et les bases essentielles de mon résumé des ressources de la contrée, en cas de guerre, étaient arrêtées sur le papier. Je me levai alors pour remercier tous ces notables vignerons, la plupart mes aides et mes guides de la semaine, des services qu'ils m'avaient rendus sur le terrain, de l'hospitalité amicale qu'ils m'avaient accordée, à la veillée. Mais, à la place de longues phrases, je les conviai à venir boire avec moi, sans façon, le coup de l'étrier. La motion

fut acceptée; et, tous en masse, le Maire et moi au premier rang, bras dessus bras dessous, Baptiste en redingote marron et le héros du cadastre en habit militaire, derrière nous, six conseillers formant escorte, nous nous dirigeâmes victorieusement du prétoire, à travers le village, vers l'auberge où la table avait été dressée d'avance par mes soins.

A mi-chemin, l'instituteur se montre. On l'entraîne; il se joint au cortège, et mon compagnon lui raconte aussitôt l'échec du sacristain, les chaudes fureurs du curé. En ce moment avait lieu la sortie de l'église. Les spectateurs couvraient la rue; garçons et filles, riant du petit scandale de la messe, suivaient, comme si nous conduisions une ovation. Mais ma joie ne ressemblait nullement à celle d'un triomphateur; en effet, tous les pas me rapprochaient de Metz.

J'en aurais pleuré de regret, si mes devoirs d'amphytrion ne me l'avaient défendu. On but plusieurs rasades à ma prochaine visite. Je ripostai par des toasts à la prospérité des vignes. Après, il se fit, entre eux et moi, un vaste échange de poignées de main et d'accolades. Ils me laissèrent enfin aux préparatifs de voyage. Afin d'abréger des adieux, pénibles pour moi seul, je ne déjeûnai pas, réglai à la hâte mes dépenses avec l'hôtelière, qui refusa mon argent pour le plaisir de rester ma créancière; et, en roulant cahiers, dessins, hardes dans la besace, je repartis au galop de fuite. Le nuage d'un fumeux cigare de consolation, cachait, tant bien que mal, aux yeux des promeneurs, ma piteuse figure.

Tout le bataillon féminin des veillées sous les armes, du seuil des maisons ou des allées de la route, assistait à mon décampement, jeunes et vieilles fort peu soucieuses de mon émotion. Les unes perdaient en moi un bon garçon à la douzaine, les autres un maître de danse, désormais inutile, puisque, gratuitement, il avait épuisé son talent. Toutefois, quelques-unes des plus jolies promeneuses, par reconnaissance cruelle, me rendirent, de loin, le salut; et, pour comble de chagrin, je les aperçus, entre amies, sans cavaliers, à l'ombre des charmilles, répéter encore le pas que je leur avais appris, aux soirées de l'auberge.

Avant de m'engager dans le tournant, je m'arrêtai aux bords du chemin, et en sanglant longuement mon cheval, par contenance, je plongeai, par une éclaircie favorable des arbres, un regard d'envie sur le mail du village. Ce lieu de récréation de la jeunesse se peuplait d'enfants, de flâneurs de deux sexes, de joueurs de boule, et surtout de galants en quête. Il me sembla voir, dans cette foule, le pauvre maître d'école, errant autour du banc, où Claire et ses compagnes attendaient, en écoutant les fleurettes de leur entourage, le signal des vêpres. Puisse-t-il être aimé, me dis-je; et j'arrivai tout d'une traite à Metz!

La ville me parut un tombeau. Mais l'habitude reprit bientôt son empire; et dans les charmes de la camaraderie, j'oubliai Florival, à tel point qu'après un mois je n'avais pas répondu à l'appel de mes amis des champs. Ils m'en auraient voulu à bon droit, si j'avais davantage différé ma visite. Je profitai, pour la faire, du premier jour de fête.

La nouvelle de mon retour se répandit dans le quartier de l'auberge, comme l'annonce d'un évènement. Les voisines et les chalands désœuvrés se portèrent à la rencontre du personnage. La maison de mes anciens hôtes était en liesse. La bourgeoisie surtout ne se tenait pas d'aise; j'avais encore le pied à l'étrier, et peu s'en fallut qu'elle m'embrassât. Pendant que sa mère me témoignait un vrai plaisir de me revoir, bien portant et toujours gai, Claire, par coquetterie enfantine, n'adressait ses hommages qu'à mon cheval. J'aurai volontiers cravaché Ajax pour cette préférence : ces frais de gentillesse envers un coursier de manège, étaient de la part de la mutine fillette, une petite méchanceté à l'adresse de mon partenaire, l'instituteur ; accourant à mes devants, du haut de la rue, il apercevait le trait de malice, et enviait tant de faveurs, données à qui le méritait le moins, lui qui, d'après mes conjectures, n'avait pas encore pu obtenir une œillade.

Malgré cette explication qui me désintéressait, la froideur obstinée de l'accueil de Claire me blessa, et je lui demandai plaisamment réparation, devant ses parents qui la grondèrent. En ce moment, survinrent les compagnons acharnés, conduits par le Maire. Je les suivis à regret, tandis qu'Ajax était introduit en pompe dans l'écurie par Martin, le garçon de la ferme ; pour mieux lui ouvrir passage, Claire triomphante fit, de la porte, écarter les vaches et les chèvres qui connaissaient la douce voix de la laitière.

« Petite mignonne ! lui dit le cousin Baptiste, en lui effleurant la joue d'un air modérément paternel,

On t'apprendra l'équitation, si tu aimes tant les chevaux. Quelle jolie amazone tu ferais!.... »

Et, fier de ce compliment sans réponse, il me remorqua dans sa maison municipale. Là, un goûter mi-officiel fut servi, en mon honneur. La toge cédant gracieusement le pas à l'épée, la place du Maire était à ma gauche ; à ma droite, le maître d'école ; puis, au tour de la table, se rangeaient les membres du conseil, par ordre d'ancienneté. Quelques bouteilles contemporaines de la Comète, en réserve au fond du cellier, furent débouchées ; et, les fumées du vin échauffant les esprits, la conversation tomba d'aplomb sur le curé, dont les intrigues tendaient de plus en plus à renverser l'école communale, à élever, après sa ruine, un établissement de frères ignorantins.

L'amphytrion improvisa une diatribe contre les gens d'église, renouvelée de l'encyclopédie, car il se flattait d'être disciple du Diderot, qu'il lisait de travers, et voyait la main des Jésuites partout, même dans la maladie des vignes. En guise d'approbation, les convives plus ou moins imbus des idées anticléricales que la Révolution avait mises à la mode, sablaient le Pagny de 1811 ; et je bénissais en silence avec eux, l'influence merveilleuse de la Comète. Au risque d'exposer notre planète vinicole au choc de cet astre errant, tous souhaitèrent son retour annuel; et les plus savants commensaux, à propos des probabilités de sa réapparition au ciel de Lorraine, me forcèrent de leur donner quelques notions d'astronomie.

Ma parodie incomprise des éloquentes leçons

d'Arago édifia la compagnie; et, l'on but à la bonne étoile des côteaux de la Moselle, surtout au succès du maître d'école. Le pauvre garçon fit chorus; mais il n'avait pas l'air de partager les colères de son fougueux protecteur, et il était facile de lire, sur son visage rêveur, qu'il pensait à ses amours. La collation finie, le jour baissait; et l'on m'accompagna jusqu'aux portes du village. Martin, derrière, menait par la bride Ajax, piaffant insolemment, comme si les caresses de la jolie hôtelière l'avaient grisé.

Avant de rejoindre la route de Metz, nous traversâmes, par un détour calculé, le champ de promenade, où la jeunesse prenait ses ébats du dimanche. Dans une enceinte close de charmilles, à la belle clarté d'un soleil couchant de mai, sur le tapis d'une prairie, et au son du violon, le bal allait un joyeux train. Au milieu des danseuses, Claire brillait, comme l'églantine en un bouquet de fleurs des champs. Le Maire, en passant, me montrait avec un orgueil mystérieux toutes ces beautés, le plus précieux ornement du pays qu'il administrait :

« Lieutenant Scipion, nous vous verrons, sur ce terrain, j'espère, manœuvrer quelquefois, me criait-il, si vous ne dédaignez pas nos amusements villageois ! »

« Je ne fuis, Monsieur Baptiste, que les salons où trop d'étiquette glace le plaisir; et tenez, pour vous le prouver, je vous assigne, ici, pour le jour de la fête; vous me ferez vis-à-vis au premier quadrille, car vous êtes encore un luron; vos jambes ont vingt ans. »

Autant le Maire s'applaudissait de l'opinion flat-

teuse que je venais d'exprimer sur son compte, en public, presque aux oreilles des mieux chaussées du canton, autant le front de l'instituteur s'assombrissait. Quel supplice, en effet, pour lui, de regarder la demoiselle de ses pensées, folâtrant avec insouciance, donnant la main et confiant sa taille à de rudes cavaliers! Je comprenais son dépit dissimulé; et mon bidet expia, en route, son triomphe de l'arrivée!

Dès lors, enhardi par les honneurs de la dernière réception, mes courses à Florival se multiplièrent, et j'y venais dépenser la meilleure partie de mes loisirs. Les amis me considéraient déjà, comme un enfant du village; les malins, pour motiver mes excursions si fréquentes, disaient que j'avais été élevé à la campagne, et que le séjour de Metz, en été, à mes heures de vacance, devait nécessairement me déplaire. Les malveillants se taisaient, à l'affût.

Sans doute, je me délectais à vagabonder en touriste, libre du collier militaire, à travers les replis de la vallée. Mais, ce qui m'attirait en ce refuge de la ville, c'était surtout mon intimité, chaque jour plus étroite avec le maître d'école. Il m'avait enfin confessé un secret que j'avais soupçonné, dès longtemps : il adorait Claire, et Claire ne l'écoutait pas.

Son infortune m'apitoya; et, pour l'aider dans ses projets, j'étais prêt à oser, avec dévouement, tout ce qui serait en mon pouvoir. Il le savait; mais, avant d'employer mes services, il voulait ménager le succès de sa cause. J'observais les progrès de sa passion, comme si je l'éprouvais moi-même. Depuis peu, il supposait sa maîtresse moins intraitable, tant

les amoureux sont prompts à s'aveugler! parce que la jeune fille ne le prenait plus pour l'objet de ses moqueries. Cette nouvelle marque d'indifférence n'était-elle pas signe d'une aversion plus profonde ?

Bientôt cependant, sous le charme d'une illusion que rien n'aurait été capable de dissiper, se croyant sûr au moins du consentement des parents de Claire, il résolut de frapper un coup décisif, de la demander en mariage. Il me pria de lui servir d'interprète, près de la famille, me jurant qu'il rendrait sa femme la reine du village.

Je repoussai d'abord cet office difficile : il me semblait que pareille démarche aurait plus de poids, faite par un citoyen considérable du pays ; entr'autres notabilités, je lui citai en première ligne le Maire, défenseur zélé de son école. Il écarta cet intermédiaire avec juste répugnance : largement quadragénaire, le cousin Baptiste ne s'était pas, au su de tout le monde, voué au célibat. Il était chaland fort assidu de l'auberge; et, une rumeur, inquiétante pour les prétendants de Claire, courait sur ses intentions d'hymen tardif. Après le Maire, je lui proposai d'autres amis communs; il les récusa tous : les uns avaient un fils à marier, les autres un frère ; ceux-ci étaient des jaloux ; ceux-là n'avaient aucun intérêt à le pousser. Il s'obstina donc à me charger d'une mission d'où dépendait son bonheur. Je cédai à ses instances, bien déterminé à lui gagner la victoire.

Au jour convenu, je m'armai en guerre, donnai de mon mieux à mon masque juvénile une teinte d'homme d'affaires, débarquai inopinément à Florival;

et, je me trouvais, avant midi, en face de mes anciens hôtes, dans la chambre la plus reculée de la maison, la même où j'avais couché une semaine, lors de mon expédition topographique, rêvant, chaque nuit, autre chose, en ces lieux, qu'une ambassade matrimoniale.

Mes airs de négociateur boutonné les intriguaient visiblement. Le pène étant rouillé, on ferma la porte à clé; après, vinrent les banalités et la toux d'usage, en pareil cas. Enfin, j'articulai, en matière d'exorde, d'un ton diplomatique, cette phrase qui disait à moitié l'objet de ma démarche : « Il est question de mariage! »

A ce mot, un éclair de joie jaillit des yeux de l'ambitieuse mère; mais, il disparut aussitôt au nom de l'épouseur. L'aubergiste m'objecta que sa fille était à peine nubile, que les premiers partis du pays jetaient déjà leurs vues sur elle, qu'elle n'était nullement décidée, que cependant si elle se prononçait on verrait, que d'ailleurs on me remerciait d'une proposition en tout point flatteuse : formule d'un refus, poli, à la campagne comme à la ville. Je plaidai avec la même chaleur que si mon sort avait été en jeu. Retranchés derrière les seize ans de leur cadette, les parents restèrent inébranlables. J'obtins à peine, pour mon client, une lueur d'espoir, dans un avenir indéterminé. Il convenait de rompre.

Je sortis tout troublé, sans apercevoir d'abord Claire qui s'était tenue aux écoutes, pendant l'entrevue. La fine curieuse voulait me féliciter de mes frais de rhétorique; je lui boudai, me vengeant ainsi

sur elle de son père qui, en échange d'un honneur que je lui faisais, me rendait un coup de poignard à donner dans le cœur d'un ami. En effet, un rapport fidèle aurait foudroyé l'instituteur : je lui transmis la nouvelle de son échec avec des ménagements fraternels ; et mes précautions oratoires réussirent à le préserver du désespoir. Je m'en fus, plus contrit qu'après une mésaventure purement personnelle.

Le jour finissait. Le crépuscule mourant embellissait la vallée. Mais les beautés de la nature, en ce moment, grimaçaient sous mes regards. La rivière m'apparaissait, comme un fossé de bastion. L'aqueduc de Jouy se dressait, en haillon monumental de l'architecture romaine. La lune, se levant à l'horizon au-dessus du clocher, me représentait, pis que dans la ballade, un bilboquet coiffé de sa boule ; et, au lieu de me laisser attendrir par la douceur du carillon tardif de l'église, il me semblait voir un Quasimodo de village, pendu à la corde du beffroi, haleter, comme dans une orgie de moines, en sonnant. Je me repentis, chemin faisant, d'avoir accepté une pareille médiation, dont l'issue doublement injurieuse, dépoétisait, à mes yeux, par un singulier contre-coup moral, le paysage et la Moselle.

Seulement, quelques jours nous séparaient de la fête patronale de Florival ; et, à la faveur de cette occasion solennelle, je me réservais d'aborder de front l'ennemi, de chercher en tête-à-tête, le chemin de son cœur, pour le compte de mon allié. Ma familiarité naissante avec Claire me permettait d'essayer directement un assaut, tentative de conquête désintéressée.

De maître de danse, j'étais devenu son fournisseur de livres ; mes premières fonctions galantes ne m'avaient, au total, rapporté qu'un triomphe d'amour-propre chorégraphique, car, après peu de leçons, mon élève polkait à ravir les Grâces ; les secondes me chargeaient mortellement la conscience. La capricieuse et chaste liseuse ne voulait s'aventurer qu'à bon escient, en vraie casuiste. C'était à moi, éclaireur de confiance, à sonder le danger de ses fantaisies bibliographiques, à mordre, avant elle, au fruit défendu : je ne devais présenter que des poèmes de la plus pure source.

Une aventure, récent sujet de la risée de l'École, venait de me prouver, mieux que des préceptes, le danger des mauvaises lectures : il s'agissait d'un gros Turc externe, de mœurs honnêtes, que la chaleur malsaine de certain roman à la mode, dévoré par lui, dans une promenade sentimentale aux champs, avait poussé d'emblée à provoquer une pastourelle, passant ; et une bastonnade, sur place, appliquée au détrousseur par les paysans d'alentour, avait puni, chez ce fils de Mahomet, victime de la corruption littéraire du temps, l'effet d'une contagieuse immoralité.

Cette expérience concluante, à défaut d'un point-d'honneur chevaleresque, aurait suffi pour augmenter la sévérité de ma censure. Je fouillais les bibliothèques à la découverte de tous les héros vertueux, de toutes les héroïnes sans tâche, déployant en ce rude triage, la patience que donne, à vingt ans, l'espoir d'un succès près d'un cercle de belles filles.

Souvent, Claire me récompensait de la peine de mes recherches, en me priant de conter, devant elle et ses intimes, les exploits de personnages de théâtre, enfants criminels du romantisme en fureur, dont la renommée leur avait appris les noms.

Plutôt que de déflorer, par des peintures de mœurs suspectes, la virginité d'esprit de mon auditoire, je mentais, après avoir lu : deux péchés à la fois ! Pour conserver l'estime de ces charmantes innocentes, j'aurais changé Phèdre en bonne mère de famille, et canonisé Manon Lescaut elle-même. Parfois, malgré mes efforts d'imagination, elles n'étaient pas d'humeur à m'écouter jusqu'au bout, heureux alors si l'on me payait en sourires et en bouquets.

Il n'y avait donc rien d'alarmant dans mes rapports d'amitié, avec sa maîtresse rebelle ; et l'instituteur pouvait, de toute manière, compter sur moi pour lui prêter main-forte, pendant les fêtes de la St-Blaise, qui s'annonçaient avec éclat.

Déjà l'estrade en planches, destinée à l'orchestre du bal, s'élevait, au milieu de la promenade publique. Déjà les marchands forains dressaient boutique. De bonne heure, baladins et charlatans étaient en émoi, pour la parade ; Guignol préludait à ses farces anarchiques, par des volées de coups de trique sur la tête du gendarme ; Arlequin pinçait amoureusement la taille de Colombine ; et Fontanarose, du haut de son char pavoisé, pérorant sur les maux de dents et les mâchoires souffrantes, aiguisait vaillamment son sabre d'arracheur. Cependant, les chevaux de bois galopaient au son de l'orgue, et

conviaient les oisifs aux plaisirs du voyage circulaire, tandis qu'à l'entour les villageoises brûlaient de goûter, dans ces véhicules suspendus, les douceurs d'un vertige, qui rappelle à bon marché les étourdissements de la valse.

Les maisons regorgeaient d'invités, dès l'avant-veille ; les charrettes des étrangers et des saltimbanques obstruaient la rue; et le garde-champêtre, qui avait à se faire pardonner les torts du sacristain, cherchait en vain, désolé comme un flatteur aux abois, le long des murs, une place dignement en évidence, pour afficher la proclamation d'ouverture de Monsieur le Maire, Messire Jean-Baptiste.

En temps opportun, la commission des jeux m'avait confié la direction de la musique; Metz fournissant, en ce point, des ressources, j'avais carte blanche. Je louai deux violons, un haut-bois et un cornet à piston, ce qui, en ajoutant la caisse de la commune, formait un corps orchestral, à rendre jaloux tous les villages voisins.

Le grand jour de la Ste-Blaise, dès le matin, tandis que les cloches de l'église, en branle, carillonaient le signal des réjouissances sacrées et profanes, je descendis à Florival avec un congé de deux jours et l'escorte des cinq ménétriers, engagés par mes soins, artistes d'élite du Prado Messin. Largesses de boissons leur sont faites, à l'arrivée; et, je les exhorte, en trinquant, à se distinguer. Ils le jurent; puis, pleins d'une ardeur harmonieuse, ils montent sur leur amphithéâtre, au sortir de la messe du St-Esprit; et, les instruments en cuivre ou

à vent, avec accompagnement du tambour, entonnent un air de chasse, boute-selle du bal, pendant que les violonistes tâchaient de s'accorder.

A cet appel, les plus impatients d'accourir dans la lice, et de commencer ces danses, qui devaient durer, sans trêve, du dimanche jusqu'au soleil levant du mardi. A l'heure du dîner, il y eut calme ; mais après vêpres, redoublement de la voluptueuse gymnastique. Les jeunes filles avaient aux joues la rougeur des cerises ; les cavaliers demandaient du renfort : j'aurais choisi ce moment pour débuter. Mais les commères se tenaient aux tribunes en bataille, et la salle n'étant pas encore assez peuplée pour les distraire, ces surveillantes auraient fixé sur moi leur attention et leurs critiques.

Je remis, par fausse pudeur, mes projets à la soirée. Le champ du bal offrait alors une plaisante cohue. La réserve avait donné : des limites de la vallée, paysans et fermiers affluaient, en toilette, et avec bon courage dans les jarrets. Metz avait aussi, à ce tournoi, envoyé son contingent de bourgeois et de soldats.

La galerie des juges et des duègnes, derrière l'épais rideau des allants et venants, se plaignait de ne plus assez jouir du spectacle. Les plus coquettes danseuses avaient arboré au bonnet les rubans de cérémonie, qui flottaient comme de joyeuses banderoles, au milieu des quadrilles en action; et, les fichus de soie chatoyaient sur leurs fines épaules, aux rayons étincelants des reverbères coloriés.

Je n'avais plus de raison pour résister davantage :

le cousin Baptiste, qui s'était flatté d'être mon premier partenaire, m'avait averti, par lettre, que M. le député étant arrivé pour briguer des suffrages, le banquet électoral le retiendrait à la mairie, au delà de minuit. Le maître d'école bénissait hautement l'absence forcée de son secret rival ; mais, condamné à l'immobilité, sous peine d'exciter contre lui les colères presbytérales, il me pressait d'agir, en son nom, de disputer au moins son idole aux galants inconnus.

Il était temps de se jeter à travers la mêlée, résolu à ne quitter le terrain, s'il le fallait, qu'avec les derniers combattants, dans le but de mieux gagner à son soupirant les bonnes grâces de Claire. Je commençai donc par l'inviter à tort et à travers, sans égard pour des concurrents, qui n'avaient pas, comme moi, l'avantage d'être une connaissance de vieille date. L'étiquette champêtre ne s'y opposait pas ; et peut-être, parce qu'elle pressentait que j'avais des ouvertures à lui faire, je n'eus pas d'abord à subir, de sa part, l'embarras d'un refus ; ainsi tenu, ce rôle d'auxiliaire ne manquait pas d'attrait ; mais il exigeait une abnégation dont le souvenir m'enorgueillit encore.

Ce soir d'attaque, l'ennemie était plus que jamais enchanteresse : robe courte et blanche, un nœud rose à la ceinture ; des souliers mignons qu'on voyait à chaque pas raser la terre, tels que des ailes de lutin, des cheveux ondoyants en boucles autour d'une tête de madone en fête ; en outre, tant de gentillesse, attirant le regard et les hommages, rehaussant une

auréole de candeur enfantine, qui lui assurait le respect, autant que le cortége de ses défenseurs empressés.

L'honnêteté l'emporta sur les conseils de l'égoïsme; et, durant un entr'acte favorable, j'entrepris de toucher la grosse corde. Les premières allusions ne réussirent pas. Claire, inattentive, ne quittait pas des yeux l'archet du chef d'orchestre; et, au moment où j'insinuais, pour les besoins de la cause, l'éloge de son prétendant, elle m'entraîna dans le tourbillon d'une contredanse. Bientôt, reprenant haleine, sur le banc de repos, et me creusant le cerveau :

« La Vierge vous ressemble, Mademoiselle, lui dis-je; mais, comme vous, elle n'est pas inexorable. Ce pauvre Adolphe... »

» S'il attend que je lui sois fiancée, me répondit-elle avec brusquerie..... »

« Eh bien ! il est capable d'en mourir ! »

« Vous n'entendez donc pas la ritournelle, Monsieur Scipion, c'est à notre tour... »

Et me revoilà avec elle, sans avoir rien obtenu, dans les délices d'une ronde.

Il était aisé de comprendre que la répugnance de la jeune fille, pour son amoureux, serait de longtemps invincible; et, en méditant toutefois une revanche opportune, je m'affligeais sur le sort de mon allié qui, fiévreusement désireux de reconnaître à mon geste une concession de Claire, de saisir, dans mes traits, un rayon d'espoir, observait, d'une cachette, à l'écart, au milieu de la foule, le jeu de ma physionomie et ma pantomime, avec l'anxiété du pilote consultant, de loin, le phare, en pleine tempête.

Je poursuivis mon plaidoyer, à la reprise du bal, tentant avec intrépidité toutes les voies de la persuasion, tout ce que la théorie de l'art d'aimer et mon étude superficielle du cœur féminin m'avaient appris de stratagèmes. J'eus soin de n'appeler mon ami que par son petit nom, afin de ne pas provoquer, sur la bouche de la moqueuse laitière, l'épithète de *Magister*, qui était son injure favorite. Il fallait dorer le brevet d'instituteur cantonal : sous les éloges du jeune lauréat de l'école normale, je cachai la férule du pédagogue, jouet de la fillette, qui rêvait, sans doute, un parfait chevalier pour mari.

Les châtelaines d'autrefois se laissaient attendrir, quand leurs amants les menaçaient de se tuer à leurs genoux : je crus intimider l'enfant gâtée de l'auberge, par l'image d'une mort, dont elle serait la cause. Ignorant les tourments de l'amour, elle ne se doutait pas qu'il fût possible d'en mourir.

Rien ne fit; et lasse, à la fin, des refrains de ma logique, elle allait contre moi se mettre en rouge colère. En insistant davantage, j'aurais compromis la dernière planche de salut.

Il était temps d'ailleurs que le dépit de ma danseuse m'imposât silence, sur ce chapitre. Ma vertu avait atteint la limite du dévouement amical. Mes forces allaient me trahir. J'avais fait serment au malheureux prétendant de m'effacer complètement devant la dame de ses pensées; et d'abord, par une exagération du devoir, je me serais reproché, à l'égal d'une trahison, le moindre propos de galanterie personnelle.

Mais cette entrevue, pour le compte d'autrui, avec la plus belle du village, me passionnait, à mon insu, comme si je lui faisais la cour. J'aurais voulu en éterniser le charme ; et, peu à peu, l'avocat s'identifiant avec sa partie, sous prétexte de traiter une affaire de cœur qui m'était étrangère, je m'attachais à Claire, au-delà du temps nécessaire pour parlementer. Cependant, ce prétexte devenait de plus en plus illusoire, à mesure que l'entretien avec l'adversaire s'enflammait, en se prolongeant.

Rarement, et par convenance, à la fin de la soirée, elle accepta l'invitation d'un étranger. Alors, l'instituteur n'était pas seul à la guetter, à l'admirer. En rengageant le combat, je m'évertuai à étouffer ce premier germe de jalousie, pour rester en paix avec ma conscience ; car la voix intime murmurait déjà le reproche de félonie ; et, plus tard, alors que dans une folle causerie, ce pauvre maître d'école était oublié, j'essayais encore de calmer mes remords, par une restriction mentale, involontairement déloyale : je me persuadais qu'en travaillant à plaire, je préparais des chances de succès à mon ami.

Ces coupables transports devinrent tels insensiblement, que je faillis défier le moins dangereux de nos concurrents. C'était un muguet de la *rue des Clercs*, à qui la marâtre nature avait refusé l'esprit et les agréments physiques. A l'œuvre, il déployait la grâce d'un ours en goguette, plein de fatuité. Il me relevait avec acharnement, près de Claire, dès que les bienséances du monde villageois me condamnaient à lâcher sa main. J'enrageais alors, de mon coin, à la

voir accouplée avec ce lourdaud : il osait surtout la convoiter, d'un air de Lowelace, qui éleva mon indignation à son comble. Mon complice, à mes cotés, souffrait en silence.

Pour nous venger, peu s'en fallut que je donnasse une leçon à l'insolent. La peur du scandale me retint, au moment où je l'apostrophai de loin ; et je me contentai d'appeler sur sa tête quelque mésaventure, propre à nous délivrer de sa présence. Mes vœux ne tardèrent pas à être exaucés.

Dans la tourmente d'un galop, le centre de gravité de son épaisse masse éprouvant, à la suite d'un choc, un déplacement subit, il roula par terre, aux pieds de Claire éclatant de rire ; et l'entourage d'applaudir à sa chûte. Lui, s'enfuit honteusement, en dissimulant avec peine une blessure de son habit.

Quand j'aperçus dans la poussière la victime de mes cruels souhaits, le premier mouvement de joie passé, il me vint des scrupules. En vérité, pourquoi avais-je fait un crime à cet innocent de sa rivalité ? N'avait-il pas plus de droit que moi de s'ériger en Sigisbée de Claire ? Mes titres auprès de la jeune fille étaient ceux d'un confident, et, dès le lendemain, d'un confident de comédie.

En vérité, la nuit ne m'ayant pas porté conseil, il m'était impossible de prendre davantage au sérieux ma tâche d'interprète d'un épouseur. Au feu de la danse, les charmes de ma compagne m'avaient, malgré moi, captivé. Je luttais toujours; mais lui parler de fiançailles, d'esclavage ! Je me sentais incapable, désormais, d'un pareil effort ! L'instituteur

pouvait me demander n'importe quel sacrifice, tout, excepté mon aide, pour ramener sa maîtresse insensible !

Toutefois, la franchise me poussa à ne pas lui cacher ma neutralité, dans une cause qui me paraissait perdue. L'amitié ayant survécu à l'épreuve, je lui dessillai doucement les yeux, lui disant, triste vérité! qu'on se montrait sourd à tout accommodement, pour l'heure, que la raison et le temps viendraient mieux à bout que des importunités, d'une obstination irréfléchie.

Ces explications n'auraient été qu'une lâcheté hypocrite, de la part d'un rival ; de la part d'un jeune défenseur qui ne songeait nullement à le supplanter, qui retirait son concours à propos, parce qu'on ne se joue pas du cœur, à vingt ans, même pour rendre service à un ami, ce n'était qu'un acte de prudence naturel.

Delivré d'une charge de faiseur de mariage, sur le point de devenir odieuse, le lundi de la fête s'ouvrit, sous des couleurs plus riantes que le premier jour. La matinée et la première partie de l'après-midi passèrent en sommeil préparatoire et en devoirs religieux. Mais, après l'office du soir, quand la jeunesse fut quitte envers le patron du village, le bal se ranima. Le maire, en président, y assistait.

Nous nous rappelâmes notre engagement ; lors, en cavalier rajeuni, le cousin Baptiste me tenant tête, exécuta quelques pas, qui enlevèrent les applaudissements de la galerie. Plusieurs de ses administrés, proposèrent une ovation ; et, sans la peur des

foudres du curé au prône prochain, il n'aurait pas repoussé cet honneur public, cher à l'amour-propre d'un vieux garçon, qui, fatigué du célibat, eût été fier de prouver au beau sexe que la tête seule avait grisonné, chez lui.

Quant à moi, ce frein du sermon ne me modérait point; et, après le quadrille officiel, je me lançai avec ardeur dans le flot, pour toute la nuit. Le maire s'assit triomphalement, en spectateur, près de la place de Claire, pendant que l'instituteur, retiré dans sa chambre déserte, fléchissait, en rêve, la jolie laitière, à l'étable de l'auberge. Il n'y avait plus de raison pour danser avec elle seule ; et je me partageai entre toutes les beautés des bancs environnants.

Cependant, les jambes les plus intrépides se lassant à la ronde, les intermèdes se prolongeaient, plus que la veille. Vers minuit, la commune, sur ses économies, donna un feu d'artifice : une pièce de rigueur représentait la colonne de Juillet. Pendant ces illuminations patriotiques, le garde-champêtre servait, empressé, des rafraîchissements aux demoiselles: « C'est Monseigneur Baptiste qui régale, semblait-il dire aux danseuses altérées ! » Ce pauvre diable ne savait comment concilier les exigences de ses doubles attributions. Ultramontain à la sacristie, libre penseur à son poste municipal, il courtisait de son mieux par métier, chaque jour, entre le matin et le soir, les deux pouvoirs ennemis du village ; et, quoique la discipline militaire lui eût jadis assoupli le caractère, il personnifiait une amusante victime du cumul.

Par cet intermédiaire, le cousin Baptiste, multipliait à son gré ses politesses : mais, pour être à la fois aimable et populaire, il payait de sa personne. A la fin de l'entr'acte, le chef d'orchestre fut appelé; et, le maire lui remit la musique d'un galop nouveau, avec ordre d'en offrir sur-le-champ la primeur.

Le violoneux examine dédaigneusement la partition, graisse l'archet, s'arme, essaie, lorsqu'une mouche voltigeant se pose sur la chanterelle : « Votre galop ne vaut pas grand chose, soupire le vieil artiste, en frappant le béni perturbateur ! » Plusieurs fois, il se met en posture de déchiffrer ; mais l'insecte, comme s'il avait une consigne, revient avec acharnement sur la corde, à la curée de la colophane; et chaque fois, le ménétrier, sans avoir joué une note, sans s'aperçevoir qu'une distraction le tire d'embarras, s'écrie gravement, en chassant la mouche et refermant le cahier, comme faute de temps : « Décidément, il ne vaut pas grand chose, votre galop, monsieur le Maire ! »

Durant cette scène, triomphe de la routine, l'hilarité avait gagné tous les témoins; et le boute-en-train des divertissements, se rapprochant alors de Claire, lui coula à l'oreille, comme pour lui apprendre que le talent musical ne nuit pas en ménage, que la dignité consulaire n'empêche pas d'être bon joueur de violon : « Je lui rendrai cent points ! » Le Coryphée, sans se troubler, remonta sur l'estrade, déplia le solfége séculaire; et, l'on préluda aux bourrées finales.

La nuit courait : vers trois heures du matin, mon

congé expirant au point du jour, je m'arrachai à ce paradis champêtre. Il fallait passer la rivière, sous peine de ne pas marcher droit vers la porte de la ville, laissée ouverte à l'occasion de la fête. Le pilote du bac dormait dans sa barque, à la tiède clarté des étoiles, n'attendant pas encore les chalands de retour Je le réveille en sursaut; et un pourboire lui doublant les forces, il me jette en quelques coups de rame sur la rive opposée de la Moselle. Ajax à l'écurie hennissait d'impatience. Le brave animal oublia généreusement la correction imméritée que lui avaient valu, certain jour, les cajoleries de Claire ; en quadrupède ailé, il franchit l'espace qui me séparait du pont-levis de Metz ; et je ne fus pas en retard, pour ma rentrée à l'école.

Ce temps de joie avait cimenté mon union avec la société villageoise; et Florival devint mon lieu favori de promenade. On me convia, dès lors, à tous les baptêmes, à toutes les noces; et c'était, pour moi, un plaisir singulier de me rendre à ces invitations.

Bientôt, le ciel me voulut éprouver. Je fus nommé garçon d'honneur, et ma commère fut Claire. L'air prosaïque de Metz avait calmé ma flamme naissante. Le malheur du maître d'école, abandonné à lui-même, me touchait plus que jamais; et, les bons sentiments s'enchaînant, cette pitié me rendait le courage de lui prêter main-forte de nouveau. Mais, pendant que je déliais avec Claire la jarretière de la mariée, je ne pouvais intercéder utilement, en faveur de mon ami!

Il aurait mieux valu lui céder ma place et ses prérogatives. Par malheur, ma compagne n'aurait jamais consenti à ce coup de théâtre, qui aurait intrigué, pour rien, tout le village : elle ne m'aurait pas même pardonné la pensée de cette complaisance.

Malgré mon impuissance à le servir, je cultivais l'amant de Claire avec non moins d'assiduité, pendant mes fréquents voyages d'agrément. Parfois en le revoyant, je rougissais, en souvenir du dernier bal de nuit. Sa figure de bienvenue me prouvait qu'en cette circonstance, je n'avais, d'aucune manière, manqué à l'amitié. Je lui avais fait défection, de bonne foi, alors seulement que l'éloquence maternelle même n'aurait pas su convertir Claire. Pendant la fête, aussi bien qu'au rendez-vous de l'étable, la jeune fille avait affiché, à l'endroit du maître d'école, une aversion qui, depuis lors, allait en augmentant; et ce sentiment provenait surtout d'un enfantillage d'esprit.

L'imagination de Claire ne lui dépeignait l'instituteur communal que sur un trophée de pensums et de bonnets d'ânes. La gloire pédagogique, sous ce faux jour, lui inspirait presque de l'horreur. Elle m'avouait, dans un accès de dépit, qu'elle aimerait mieux se voir à la guerre, cantinière au régiment de son frère, que d'être femme du *magister*.

Devant cette certitude d'insuccès il ne me restait en bon allié d'Adolphe, qu'à lever entièrement, dans son intérêt, le bandeau de ses yeux. J'adoucis autant que possible les rigueurs du désenchantement. Je lui donnai même des conseils, comme si j'avais une

vieille expérience des déceptions d'amour. Il me promit de les suivre, c'est-à-dire de laisser à Dieu le soin d'éclairer sa maîtresse.

Cette résignation subite m'aurait inquiété, si, en ce temps-là, l'école n'avait traversé une crise périlleuse pour son existence. Les frères Ignorantins, à l'appel du curé, avaient arboré leur bannière et tramaient ouvertement sa ruine. Des moines quêteurs criaient dans les familles croyantes que les flammes de l'enfer s'allumeraient, pour ceux qui ne confieraient pas leurs enfants aux bons pasteurs. A en croire certains bruits du presbytére, la classe laïque était menacée d'interdit.

Le dimanche, après la fête, les pressentiments du cousin Baptiste s'étaient vérifiés. Par ses espions, le chef spirituel de la paroisse avait appris les prouesses dansantes du maire; et il l'avait, du haut de la chaire, dénoncé, comme un magistrat mondain et suppôt de satan; il avait aussi décoché quelques traits d'une faconde méchante contre le maître d'école, créature de la mairie. Non content d'exhaler son fiel à l'église, le dévot rancunier avait persuadé à l'évêque de Metz, que le seul moyen de préserver son troupeau de la contagion, consistait à éteindre le foyer du mal, en demandant la fermeture de l'institution diabolique.

Pour braver l'orage, l'aspirant à la main de Claire n'avait pas trop de toute son énergie, de tous ses moyens. Tandis que son protecteur contrebattrait, à la préfecture, les manœuvres épiscopales, il devait redoubler de zèle et ne pas prêter le flanc à l'ennemi, sans relâche en éveil. Dévoué à sa mission, comme

est le soldat à l'honneur, le pionnier de l'université villageoise était pénétré de l'idée, que le précepteur du peuple a chargé d'âmes. Le culte et la pratique de son apostolat balançaient en lui les passions de son âge, et l'aidaient à supporter patiemment son échec matrimonial.

Dans cette nouvelle phase de son amour, je ne vis qu'un changement moral, nécessité par la guerre déclarée de la faction cléricale ; et, pour laisser à la plaie de son cœur le temps de se cicatriser, j'applaudissais en silence aux cabales croissantes des Ignorantins, sauf à former plus tard des vœux contre eux. Cette querelle me semblait, pour mon frère d'armes, une diversion, peut-être son salut. En effet, les grenadiers de Loyola ne reculant ni devant l'attitude fière du maire, ni devant les prodiges de l'instituteur, continuaient, à mon gré, leurs prédications et leurs intrigues, quand arrivèrent mes vacances.

Peu de jours avant de partir, je revins, pour prendre congé du village. J'y trouvai la discorde : les uns soutenaient les Ignorantins, les autres étaient contre. Un décret municipal venait de disgracier le garde-champêtre, sous prétexte d'infidélité ; et, à propos de ce coup porté à l'influence ecclésiastique, les deux partis luttaient sur la place publique, au cabaret, même de vigne à vigne pendant le travail. Le temps ne me permettait pas de me mêler, en médiateur, de ces divisions. J'allai, droit et vite, faire ma visite d'adieu aux amis. Adolphe m'embrassa avec effusion : il perdait à regret le seul appui qui lui restât au milieu de son isolement, pour les épreuves que le sort lui réservait prochainement encore.

Mais, je sentais qu'un rival surgissait en moi ; et cette méfiance aidant, je me réjouissais presque d'une séparation, qui lui laisserait le champ libre près de Claire. D'ailleurs, ses chances de succès pouvaient renaître.

La jeune fille détestait profondément le cousin Baptiste, et elle raisonnait sa haine : il était barbon, laid, fat; or, de ces trois défauts, le premier frisait le crime, aux yeux de la difficile enfant. Peu lui importait la fortune du plus gros électeur du canton ! elle n'avait pas besoin des écus d'autrui pour sa corbeille de noces ! Du reste, l'argent ne compte pas dans les calculs du cœur.

Au contraire, Adolphe avait la jeunesse; on le citait parmi les beaux garçons. Aussi, l'intérêt que le maître d'école persécuté inspirait à la laitière était capable, par un de ces revirements subits qu'offrent les girouettes et les femmes, de changer l'aversion en estime; et, souvent de l'estime à l'amour il n'y a pas loin. Je serrai une dernière fois la main, en remontant en selle, à l'héroïne de mes plaisirs champêtres. Elle rougit, mais seulement de la peine que cause le départ d'un cavalier assidu.

Allons, en avant maintenant, Ajax, vieux compagnes de mes courses ! Adieu, la plus belle de la vallée ! Puisses-tu bientôt faire oublier au meilleur de tes prétendants le mal, que jusqu'à présent lui ont valu tes mépris ! A toi aussi, mon pauvre client, adieu ! Que le ciel vienne au secours de ton école et de tes amours !

A cet endroit du récit du commandant Scipion,

l'horloge de Sébastopol avait déjà, depuis longtemps, sonné minuit. Les cendres de la cheminée, sous la grotte, s'étaient refroidies. Il ne restait plus une goutte de punch dans nos verres. Le conteur parlant avec feu et moi l'écoutant avec charme, les pipes même ne fumaient plus. Les hiboux, dans le ravin des Anglais, avaient cessé leur chant et cachaient, engourdis, leurs têtes sous leur plumage.

Le froid piquant sous le roc nous rappela tous deux, du pays Messin à la réalité de la vie de siége; et, pendant qu'un bûcheron de bonne volonté allait glaner, pour notre foyer, un fagot de brindilles, nous sortîmes à dessein de nous réchauffer. Le thermomètre, pendu à la porte de la poudrière voisine, marquait dix degrés francs, au-dessous de la glace, comme température extérieure. Le ciel de la Chersonèse avait le brillant des nuits d'hiver Sibériennes. Les tranchées retentissaient, au loin, du piétinement des veilleurs en danse.

C'était, de la première à la troisième parallèle, comme une folie de carnaval. Il fallait se trémousser, sous peine d'avoir au moins les pieds gelés. Les capotes raidies, les peaux de bique noires de poudre, les bonnets rouges rabattus sur les oreilles, remplaçaient les travestissements. La vapeur de l'haleine, pendant en glaçons aux poils du menton, il semblait que, pour mieux intimider les Russes, les défenseurs eussent mis de fausses barbes. Le souvenir et l'imagination suppléaient à l'absence de danseuses. La bise servait de violon : rarement le canon de Sébastopol accompagnait.

La garnison préférait livrer l'assiégeant passivement à la merci des frimas auxiliaires, plutôt que de se battre; or, à en juger par le silence des Bastions et des chiens, il était présumable que jusqu'au matin, au poste de combat, nous n'aurions pas affaire à d'autres ennemis que le climat de la Tauride ou l'ennui. De temps en temps seulement, une batterie Russe lançait des volées de grenades, semblables aux gerbes de flammes d'une éruption volcanique. Ces salves d'artifices formaient, dans les airs, une illumination aussi splendide que peu goutée des spectateurs de nos lignes; et, chacun, à la belle étoile ou sous les abris, songeait à se préserver des injures du vent, à se dérider autant que possible.

Puisque la consigne nous laissait les coudées franches pour la fin de la veillée, je rentrai au gîte avec mon hôte; et, au bruit des étincelles, qui se dégageaient de l'âtre, bourré de ronces, en simulant les échos d'une fusillade lointaine, le commandant Scipion reprit le fil de son histoire :

De Metz, je courus en Provence, chez mon père. Dès le lendemain de mon arrivée, la différence des mœurs me frappa. L'esprit provincial expirant se manifestait encore dans le Midi, par un manque de cordialité envers l'armée, gardienne de l'unité Française. Tandis qu'aux bords de la Moselle, près de la frontière, les élèves des écoles militaires recevaient, à l'occasion, les honneurs de la plus gracieuse hospitalité, sur les rives de la Durance, on défendait aux soldats l'entrée des bals publics, au besoin par la force; et les belles filles, cédant aux préjugés, évi-

taient, même à la promenade, à l'égal d'un déshonneur, le contact d'un galon ou le frolement d'une épaulette.

Je pardonnai à mon pays natal ce dernier hommage rendu au roi René, n'ayant pas personnellement à me plaindre de ces rigueurs injustes; et le temps des vacances passa, au milieu des parents et des amis d'enfance, comme une partie de plaisir. Je devais expier cruellement ce bonheur.

A peine de retour à l'école, une nouvelle de mort m'arriva, plus terrible que la ruine de la maison. Sans les inspirations de la raison et les efforts de mes condisciples, je n'aurais peut-être pas survécu à cette catastrophe de famille, à la perte de ma sœur, de celle qui me tenait lieu de mère. L'hiver entier s'écoula dans un chagrin, lentement décroissant; et, à la fin, les études, les exercices rompant la solitude, e repris le cours de ma vie d'étudiant.

Certain jour de marché, je rencontrai, par hasard, dans la rue, un vigneron de Florival, qui n'était pas de mes intimes d'autrefois. Cependant, il m'aborde : à sa vue, les souvenirs de la dernière saison de campagne, éteints par six mois séculaires d'affliction, revinrent en foule à mon esprit en deuil; et, j'accueillis avec une bienveillance empressée ce témoin indifférent des beaux jours.

Nous parlâmes vaguement d'un passé, qui semblait ne plus m'intéresser. Entr'autres banalités et commérages, il m'annonça le mariage du maître d'école, sans aucun détail, pensant qu'après une si longue absence, ce point de sa chronique n'avait, pour un

étranger, aucun sel, moi-même surtout ne le pressant d'aucune question sur cet évènement.

En vérité, ce passé gisait, confus dans ma mémoire: le cousin Baptiste, l'instituteur, les vignerons, jadis mes aides-topographes, me produisaient l'effet d'êtres imaginaires. Claire, seule, était encore dans mon âme, une image vivante; et, quand ce messager du village m'eùt quitté, convaincu qu'elle avait enfin accepté la main de son amoureux, au lieu de m'applaudir sans arrière-pensée, d'une union qui assurait le bonheur de mon ancien allié, je crus éprouver un mouvement de dépit, tel qu'un arrière-souffle d'amour.

L'atmosphère brumeuse de Metz contribuait à perpétuer les accès de mélancolie, qui avaient succédé à ma douleur filiale. La tristesse des bastions me rendait Vauban odieux. L'esplanade ouvrait en vain sur le paysage Messin des horizons magnifiques : elle me déplaisait, comme une terrasse de citadelle. Pour m'égayer, je me promettais une excursion à Florival, dès le retour de mai.

Malgré l'invitation du printemps, je n'aurais pas, de longtemps, surmonté la singulière pudeur qui me conseillait, de jour en jour, l'ajournement de ce projet, si un heureux hasard ne m'avait conduit au voisinage. Un de mes petits parents habitait, à la campagne, non loin du village de mes rêves. Durant ma première année d'école, nos rapports avaient été fort cérémonieux, et pour cause.

La femme du mien cousin brillait, parmi les beautés du monde Lorrain; et, sans raison, le

mari ombrageux la gardait à vue : à ses yeux, par principe, les jeunes gens étaient autant de loups à écarter de la bergerie conjugale. Par ménagement pour nos liens de famille, il ne me ferma pas la porte au nez, dès ma présentation chez lui. Mais la tactique singulière de ses politesses à mon égard m'apprit bientôt l'importunité de mes visites. Deux fois, il dut me recevoir à sa table ; et jamais on ne servit repas de carême plus chétif, plus manifestement inhospitalier, mieux arrosé de parfait chasse-cousin.

Ces perfidies culinaires lui réussirent à coup sûr : j'évitai, à l'avenir, ses offres, pis que des guet-à-pens ; et ni lui, ni sa dame ne furent plus offusqués que de mes cartes. Méconnaître la voix du sang, attenter par la faim aux jours d'un innocent, voilà pourtant où le démon de la jalousie pousse un homme de cœur ! Qu'on s'étonne, après cela, des fureurs d'Othello !

Derrière ces ridicules, le chatelain des environs de Florival cachait les sentiments d'une véritable amitié pour moi. Après la mort de ma sœur, il fut le premier à m'apporter des consolations. Il alla, pour me distraire, jusqu'à m'envoyer maintes fois sa voiture, avec prière de me rendre à leur villa.

Je cédai enfin à ses aimables instances, par une journée de repos et de soleil. Les bontés de mon hôte, l'affabilité de ma cousine, enhardie par l'exemple de son mari, effacèrent les torts du jaloux.

Du balcon de ma chambre, on apercevait, dans le lointain, l'aqueduc romain, le clocher de Florival, les

travailleurs sur les coteaux, les arbres de la salle de bal, tous ces vieux amis d'un an, qui me rappelaient. Comment ne pas entendre ces voix, où se mêlait le doux rire de Claire, alors qu'elle était jeune fille ? A la faveur de la liberté qu'on me laissait, je pris mon élan vers le village, où je craignais qu'on m'eût oublié, ainsi qu'on oublie un ingrat ou un déserteur.

La première personne de connaissance, qui s'offrit à moi, dès mon entrée dans l'auberge, ce fut la jolie laitière d'autrefois. Tandis que sa main dans la mienne, elle me blâmait, pour la forme, du bout des lèvres, d'être resté si longtemps absent :

« Heureux instituteur, me disais-je ! adieu mes fêtes d'autrefois !.... »

Impossible de prolonger ce monologue intérieur : Claire, devant moi, sollicitait du regard une réponse, qu'il me coûtait de prononcer franchement ; car mon salut devait, par courtoisie, se résumer en un compliment matrimonial. Inconséquence du cœur ! Ce mariage que jadis mes intrigues avaient favorisé, je ne sais si, en cet instant, je n'aurais pas voulu le rompre ! Peu s'en fallut que l'époux et maître de ma valseuse de prédilection m'apparût, comme un ravisseur. Ces mauvaises pensées faisaient suite à l'aparté de mes regrets ; et, à moins d'être pris pour un insensé, il fallait sans tarder davantage, desserrer les dents, répondre par des hommages aux reproches amicaux de bienvenue !

« Je vous félicite, Madame, soupirai-je en riant à contre-sens, et en glissant sur le titre, synonyme cruel du changement de condition de la jeune fille

et de l'évanouissement de mes illusions champêtres ! »

Mais elle, sans écouter mes paroles inarticulées, s'en alla, m'annoncer à sa mère. Celle-ci, franchement ravie de ma réapparition, m'ouvrit les bras, du fond du jardin. Il n'y avait plus à hésiter, sous peine de démasquer une émotion ridicule ; et m'avançant légèrement, aux devants de l'hôtelière, j'entonnai l'épithalame de Claire et de l'instituteur :

« Vous vous êtes enfin décidés, après huit mois de réflexion ! bravo ! On ne trouvera pas couple plus parfait ! je vous l'avais bien dit : Adolphe était, de tous les partis, celui que convenait le mieux à Claire..... »

« Mais, c'est Jeanne que nous avons mariée, s'écria la bonne femme ! Notre gendre ne pouvait raisonnablement prétendre à la petite, ajouta-t-elle en se rengorgeant et en embrassant sa fille ! »

Et moi, de laisser déborder la joie de ma méprise, joie égoïste, qui se convertit bientôt après en remords, vis-à-vis du maître d'école, la victime. Cependant, lui avais-je nui ? Depuis le jour où j'avais cessé de défendre activement sa cause, jamais mon penchant pour sa maîtresse n'avait percé, en dehors des jeux du bal, sans portée. Personne, dans le pays, n'avait interprété à mal mes assiduités de danseur. Si la mère nourrissait, à mon endroit, au fond de l'âme, une ambition fâcheuse pour les aspirants à la main de Claire, rien ne la justifiait dans ma conduite. La trahison ne venait donc pas de mon fait.

Comment mon malheureux ami, renonçant à son espoir le plus cher, fut-il, en mon absence, conduit à épouser la sœur de Claire, qu'il n'aimait pas. Depuis mon départ, il avait réitéré sa première demande. Le refus n'avait changé que de termes. Le peu de goût que leur cadette avait pour le mariage était, de la part des parents, une façon parlementaire de reporter sur leur autre fille les espérances du prétendant. L'âge pressait, de jour en jour, Jeanne qui avait en vain, depuis plus de dix ans, le bouquet sur l'oreille. L'aubergiste regardait donc l'instituteur, à défaut d'un vigneron, comme une bonne fortune pour son aînée. Dans le but de changer les vues d'un amant acharné, on ne négligea aucune influence, aucun ressort.

Le célibataire Baptiste conspira, sous ombre d'amitié, contre son protégé. Il lui donna à entendre que la famille de l'hôtelier, nombreuse et puissante, serait un appui souverain, pour lui, dans sa lutte contre les Frères, que le danger menaçait, que l'école avait plus besoin que jamais d'alliances pareilles. Maints cousins, complices du Maire, se chargèrent de démontrer qu'on ne songerait pas, de plusieurs années, à établir Claire, que Jeanne serait l'idéal des ménagères. Circonvenu de tous côtés, et l'orage grondant autour de sa chaire, sans doute, par le mauvais vouloir de l'autorité municipale, le pauvre maître tomba dans le piège, que lui dressait son rival secret; et, lors de mon retour au village, Jeanne était, depuis peu, devenue sa femme.

Après ce sacrifice à sa position, il aurait peut-être

succombé, si le curé, vainqueur près du ministre, n'avait ouvert la maison des ignorantins. Ces concurrents, pour attirer à eux tous les enfants, minèrent l'institution communale. Triompher de ces attaques et sauver l'honneur de son drapeau pédagogique : tel fut alors son rêve ! Ce combat à force ouverte ferma peu à peu les blessures de son cœur. Sa femme d'ailleurs était un trésor de vertus et de bonté ; et, Claire qui, en réalité, avait repoussé obstinément le *magister*, autant par dévouement de sœur que par caprice de fillette, s'appliquait, par ses prévenances, à obtenir promptement le pardon de son beau-frère.

Depuis ce jour d'explications imprévues, mes promenades villageoises recommencèrent. Il semblait que le mariage du maître d'école eût rendu à Claire toute son indépendance, et que, désormais, il m'était permis de m'abandonner à une amourette, dont l'innocence charmait l'arrière-saison de mes études militaires. Aussi, un enchantement m'attirait à Florival; et, dès que la chaîne écolière était détachée pour quelques heures, j'y venais, au galop, sous des prétextes illusoires.

Ce village fut bientôt, pour moi, comme une patrie d'adoption. Les jeunes gens m'y traitaient de compagnon. Je prenais part à tous leurs amusements. Avec eux, souvent le dimanche, j'allais, à l'heure de la messe, pour saluer la sortie des belles filles, monter la garde sous le portique de l'église. Le maire, m'y ayant surpris, m'accusait de passer dans le camp du curé.

Le philosophe Baptiste fuyait ces rendez-vous de dévotion et de galanterie, pour ne pas avoir l'air de faire une concession à l'ennemi du presbytère. Les jours de grande fête, quand le Concordat le forçait de ceindre son écharpe pour l'office saint, le fier Sicambre, refusant de courber le front devant l'encensoir, scandalisait les fidèles. Ce vernis d'irréligion aurait suffi pour le ruiner dans l'esprit des rosières du village.

A titre d'athée seulement, il n'avait aucune chance de succès près de Claire, la fleur de la congrégation. Ainsi, sans rivalité de sa part, sans encombre d'ailleurs, notre jeu d'amour continuait, tantôt par la lecture à deux des poésies en vogue, tantôt par des défis de valse, tantôt enfin par un échange de cadeaux, un ruban contre un bouquet, un sourire contre un livre.

J'aurais demandé au ciel d'éterniser les joies pures de ce prélude du premier baiser, que la volupté n'égale pas en délices, lorsque tomba l'*assemblée* du village voisin, la fête la plus courue de la vallée.

La jeunesse de Florival y accourut en foule. Le trajet était court, la route passante. La discipline maternelle avait, sans crainte, accordé liberté de l'après-midi à Claire et à ses amies. De bonne heure, elles se groupaient sur les bancs du bal, dédaigneusement jolies, en attendant leurs danseurs ordinaires. Nous arrivâmes enfin, dans la salle d'armes, gais et dispos; et, suivant un usage de la chevalerie Lorraine, chaque garçon prit une demoiselle, sous sa protection fraternelle, pour toute la durée de son absence de Florival.

Je priai, le premier, Claire de m'accepter comme

cavalier-servant; et, côte à côte avec elle, les heures volant, je maudis le crépuscule qui vint, tel qu'un héraut importun, donner le signal de la retraite. Le long de la route, on se heurtait contre un encombrement de voitures; et, çà et là, des paysans avinés trébuchaient, de borne en borne : il devint prudent d'offrir le bras à nos compagnes de voyage; et, par couples joyeux, les uns en sueur, chargés des ombrelles ou des fichus printaniers, les autres retroussant avec grâce leurs robes pour les défendre de la poussière, le quadrille de Florival s'avança en procession triomphale.

Mais on s'attarda involontairement, deux à deux, à deviser, et à rire, sans souci des nuages sombres qui voilaient le couchant, tant et si bien que, vers la nuit, nous n'étions pas à moitié de la course. Je marchais avec Claire, à l'arrière-garde. Nous tenions notre partie, dans le cortège, si heureux que l'obscurité subite du soir, surtout les avant-coureurs d'un orage nous réveillèrent, comme d'un songe.

A chaque reflet des éclairs du ciel lointain sur les collines du voisinage, la belle peureuse se rapprochait de moi. Afin de racourcir les derniers pas, nous prîmes, à la suite de nos conducteurs, par un sentier de traverse. Le frisson de Claire augmentait, quoique les chants de nos partenaires couvrissent le bruit encore sourd du tonnerre, et qu'on vit déjà briller les lueurs des maisons.

J'étais moi-même tout ému par les pensées, qui me bouillonnaient dans la tête en feu. Mais tout projet de séduction, même d'aveux amoureux, expirait,

sous le charme des battements de son cœur que comptait ma main, servant d'appui.

A mesure que nous avançions, elle se penchait, de mon côté, de plus en plus effrayée des ténèbres et de sa confiance. En me retournant vers elle, ma bouche par hasard effleura son front. Elle recula avec un cri d'alarme.

Ce mouvement de pudeur acheva de me déconcerter; et pendant que je me reprochais ce manque de respect, au terme de la route, Claire, en m'abandonnant, comme si elle courait un vrai danger, rattrapa, folâtre, ses amies, sur le seuil du village, puis rentra au bercail.

On la gronda fort de son retard. Mais la faute en était au temps. La surprise avait été générale; et, à l'exemple des autres mères, l'hôtelière se calma.

Dans la soirée, à l'auberge, il y eut loto de famille, à mon intention. J'étais placé en face de Claire! Jamais tapis vert ne me valut autant d'émotions que cette table de jeu rustique, émaillée de haricots-jetons, et de gros sous, où elle faisait les honneurs. Certain démon caché dessous, enfant malin des esprits-frappeurs, se plaisait à entre-frôler nos genoux; et, grâces à ce contact insensible, secret, les quines de mes cartons avaient beau ne jamais sortir du sac, j'aurais consenti à perdre ma monnaie, toute la nuit.

Le lendemain matin, sur la porte de l'étable enchantée où, il y a un an, à pareille heure, j'avais rencontré pour la première fois le maître d'école à l'affût amoureux, je guettais le passage de la jolie lai-

tière, quand, à grand bruit de fouet, la diligence de Paris relaya. Le passage du coche à travers les villages de France y était, en ce temps de difficiles communications, l'évènement de la journée.

Dans les pays pauvres, les paysans en foule, cernant la voiture, portaient hautement envie aux heureux pèlerins, allant en pays de Cocagne. Mais, les spectateurs des riches vallées regardaient avec pitié, les intrigants et les touristes, encaqués dans les cellules de la voiture, nomades chercheurs du plaisir ou de la fortune.

Ce lundi, l'arrière-ban de la fête voisine garnissait l'impériale ; et par extraordinaire, les vignerons en foule, avant de monter aux côteaux, applaudirent l'équipage.

Le conducteur était rayonnant d'une pareille ovation. Il descendit de son siége, ouvrit la portière aux voyageurs, d'une voix despotique leur annonça Florival et le déjeûner, fit detteler, plaisanta avec l'aubergiste, voulut embrasser Claire, fut prestement servi, dévora, laissa à peine à ses prisonniers affamés le temps d'une bouchée, flamba sa pipe, et, rubicond comme un pacha en goguette, repartit en distribuant des saluts à la rue, en chassant des flots de fumée, qui donnaient, de loin, au véhicule l'apparence d'une locomotive en branle.

Cependant, un aventurier, porteur d'une valise, n'était pas remonté en voiture. Il se dit peintre forain, et faisait pour un franc, dans un clin d'œil, un portrait colorié en miniature. La palette et le chevalet furent dressés, au milieu des curieux, dans la

cour de l'auberge ; et le pinceau joua sur-le-champ, sans relâche. Le Maire commença ; je suivis, puis vinrent des étrangers.

Pas une femme n'osait se hasarder. En foule, les jeunes filles, à l'entour, brûlaient d'avoir leur image portative, afin de pouvoir s'admirer partout à l'aise, sans glace ; mais, n'était-ce pas pêché ? Claire, étant chez elle, se décida, à condition que Lucie, son amie de cœur, lui tiendrait compagnie.

Elles formaient un groupe à ravir, l'une minaudant et se pinçant les lèvres, pour jeter un air grave sur sa figure de vierge aux sourires, l'autre cachant la douce beauté de ses yeux sous un froncement de sourcils, toutes deux pourpres et raides, refusant de se placer au gré de l'artiste, comme si, par un arrangement gracieux de leurs bras, en famille, sur un piédestal, elles offensaient la pudeur. On les posa, tant bien que mal ; mais, au moment des coups de crayon décisifs, leur folle joie contenue éclata, et il fallut s'y reprendre à plusieurs fois, avant de rendre l'ébauche, pas trop indigne de l'original.

Séance tenante, le tableau fut encadré et pendu dans la chambre de Claire. N'ayant pas su d'elle obtenir encore un baiser, je convoitais au moins ce pastiche, en souvenir d'un temps de bonheur qui, d'un jour à l'autre, tirait vers sa fin.

En effet, l'heure normale de la sortie de l'école était encore éloigné. Mais des bruits de guerre Européenne menaçaient d'avancer mon départ de Metz. Cette crainte agissait déjà sur moi, comme un frein, et je me proposais d'éviter, à Florival, toute attrayante imprudence de jeunesse.

Toutefois, mon attachement pour Claire dégénérait de plus en plus, à mon insu, en culte amoureux. Je touchais presque, tout en m'en défendant, à cette limite de l'aveugle passion, où, s'il fallait plaire à tel prix, on escaladerait le ciel. Quant à elle, ses sentiments à mon égard n'excédaient pas le cercle d'une poésie enfantine.

Elle rêvait à son maître de valse, à son fournisseur de livres, à son chevalier galant. C'était une fête, pour elle, de me revoir. Elle m'aurait donné le plus cher de ses vases de fleurs, son portrait peut-être. Mais, j'aurais en vain aspiré à d'autres faveurs. Son enjouement la préservait encore des dangers d'une trop vive amitié. Si son cœur n'était pas vulnérable, son esprit semblait conserver la candeur de la virginité : ne me gardait-elle pas reconnaissance d'avoir protégé sa faiblesse, uniquement contre les passants ivres, naguère, sur le sentier obscur, au retour de la fête du village voisin ?

Nous en étions à ce point de l'idylle, lorsqu'une occasion inattendue faillit accélérer un dénoûment, que je redoutais, par honnêteté, à l'approche d'une rupture inévitable, et que ma timidité naturelle d'ailleurs me faisait fuir.

En ce moment, avait lieu la foire solennelle de Metz. Toute la Lorraine se pressait à ce triomphe bisannuel du pain d'épices. La ville de guerre se changeait en séjour de plaisance. Dans les rues, on ne voyait que compagnons riant ou chantant, paysannes joviales, dans leurs plus beaux atours, attroupées devant les étalages. Partout, aux portes et

aux croisées, des trophées de banderoles tricolores.

En se pavoisant ainsi, la patriotique cité de 1815 prenait plaisir à narguer encore le drapeau blanc, deux ans après la Révolution de Juillet, et s'imaginait célébrer une victoire. Partout, sur l'arène, des comédies et des tréteaux de bateleurs. Les tambours de basque et la grosse caisse couvraient de leur bruit les fanfares des casernes. Perdus au milieu de cette cohue d'amuseurs publics, les soldats de la garnison ressemblaient à des masques de théâtre, tandis que, sans respect pour Vauban, sur les talus de la fortification, des groupes de villageois ripaillaient et se vautraient.

Le dernier jour de ces réjouissances me parut une excellente aubaine, pour rendre à mes nombreux amis du village les politesses, dont ils m'accablaient, depuis mon retour des vacances. Je les invitai donc, tous en masse, à la foire. Dix seulement répondirent à mon appel; garçons, vieillards ou enfants furent conduits par l'aubergiste, de bonne heure, au rendez-vous du plaisir. Quelques femmes et jeunes filles, parmi lesquelles Claire et Lucie, devaient, le soir, rejoindre ces familles de braves gens, que j'avais à payer d'une longue hospitalité gratuite.

Je m'attachai à eux comme boute-en-train, et, depuis la dernière loge de saltimbanque jusqu'à l'opéra qui jouait en plein midi, depuis le marché aux jambons jusqu'à l'exposition des volailles, ils visitèrent tout, sous mon commandement, et se divertirent à loisir. La table de ma pension était, pour eux, ouverte à volonté et avec largesses.

Malencontreusement, la camaraderie ne me permettait pas de consacrer la première partie de la soirée à mes conviés; et, peu après l'arrivée de la légion féminine, qui vint tard participer au régal, dont on me savait l'ordonnateur, dès que j'eus accompagné mes hôtes au cirque, j'allai, avec leur agrément, promettant de revenir le plus vite possible, au café de *Heaume*, où l'école se réunissait pour un banquet entre ingénieurs et artilleurs, apprentis.

Le festin passa comme tous les galas d'étudiants : libations, chants traditionnels, sacrifice de la vaisselle au dessert, marche triomphale du restaurant au cercle, sérénade en chemin à des dames galantes, pétards à foison. Mais la cérémonie se termina, au théâtre, d'une manière plus militairement originale. Déjazet en voyage devait jouer; et des cabotins, honnis du parterre, avaient l'honneur d'ouvrir le spectacle.

Avant d'entrer dans la salle, cinquante officiers-élèves envahirent la boutique d'un oiseleur, achetèrent chacun un moineau; et le rideau se levait à peine sur les comédiens, cauchemar des Messins, qu'une bande de passereaux piailleurs s'échappa de nos poches, puis, attirés par la lumière de la rampe, s'abattit autour des acteurs en scène. Les gaulois volatiles semblaient être d'impitoyables complices. Ils allèrent jusqu'à becqueter un indigne Scapin qui massacrait outre-mesure Molière, et réussirent à lui fermer la bouche.

Bientôt cependant, à l'apparition de la dugazon éternellement jeune, l'hilarité cessa; et la cabale

devint une claque effrénée. A la fin de la pièce, au milieu des transports d'un enthousiasme juvénile, n'ayant plus de fleurs, sous la main, dans la corbeille à sec de la bouquetière, nous arrachâmes, tous d'un commun accord, de nos schakos, le pompon des dimanches. Un ruban lia, en un tour de bras, ces amaranthes artificielles, et une couronne monumentale tomba aux pieds de Déjazet : elle la ramassa avec un effort plein d'élégance, et assura à nos députés, chargés durant l'entr'acte, de lui offrir les félicitations de l'école, que ce bouquet serait un de ses plus chers trophées, qu'elle lui réserverait dans son boudoir une place d'honneur, sans doute, entre un écrin de roi et ces pantoufles historiques dont lui fit, un jour, hommage certain amoureux du pied de la sylphide parisienne.

Agité par les émotions bachiques et les joies de la soirée, je m'esquivai, onze heures sonnant, à la recherche de mes étrangers. Le cirque avait fini sa représentation ; à la sortie, les omnibus extérieurs ne circulaient plus, et mes villageois fatigués se couchaient à l'hôtel. Je demande à les voir dans leur appartement, pour leur souhaiter bonne nuit, sans arrière-pensée.

L'affluence des voyageurs avait forcé de séparer les maris de leurs femmes, les filles de leurs mères. Une erreur d'adresse me mène à la porte de la chambre de Claire et de Lucie. Mes belles danseuses de Florival caquetaient, avant de prier et de dormir.

Moitié par politesse, moitié par curiosité, on m'ouvrit. Quand on est à deux, qu'on reçoit un galant

adorateur, et que la maison retentit de bruit, comme en plein jour, qu'y a-t-il, en effet, à craindre? Sitôt entré, un parfum de chasteté commença à me dégriser. Toutefois, le diable se mêlant de la partie, je leur dis que j'allais chercher des gâteaux, des bonbons et que nous ririons, en collationnant, avant ma retraite, dont je leur laisserais le soin de donner le signal.

A travers la rue, sur le seuil du pâtissier, mon mauvais génie m'insinua de m'armer de champagne et d'audace; et je caressais presque l'espoir d'un médianoche criminel. Mais, soit faiblesse, soit remords, soit un reste d'ivresse, je ne rapportai que du clairet et l'introduisis à la dérobée.

Tu seras plus hardi en chantant! Allons, la gaudriole, me soufflait le tentateur embusqué dans les cheveux de Claire, flottants sous la cornette ou dans la jupe dénouée de Lucie! Mes façons tragiques aboutirent à une ariette, entonnée à voix basse, qui excita l'hilarité de mes agaçantes partenaires.

L'amour-propre vint alors à la rescousse, et me montra, aux bords du lit, deux coquettes moqueuses de dix-sept ans. Je méditai de m'emparer de la clé, d'assister de gré ou de force, à leur petit-coucher.....

Cette calomnie envers moi-même ne fut, en mon cerveau troublé, qu'un nuage fugitif; et, sans penser que le corridor était peuplé de témoins, que le moindre éclat pourrait, par la maladresse d'un voisin ou d'un passant, convertir une équipée non préméditée, au fond innocente, en une histoire compromettante pour deux amies, dont j'aurais défendu l'honneur au prix du sang, sans même réfléchir à la

proximité du gîte de leurs parents, mais ramené à la raison par le seul pouvoir du sourire impératif de Claire, du regard irrésistible de Lucie, j'enlevai deux baisers peu disputés, parce qu'il fallait bien, en me renvoyant, m'accorder quelque chose; après, je courus du pas des retardataires, à l'école, où des arrêts me punirent d'abord de mes projets de félonie.

Il m'était réservé de payer plus cher ces bonnes fortunes d'une intimité, qui n'avait été jusqu'alors qu'un délicieux passe-temps, mais qui menaçait de devenir coupable, sinon périlleuse. Claire avait pour ennemis naturels, au village, le cousin Baptiste et les opposants de l'école communale.

L'horreur croissante du célibat et le désir de posséder maritalement la plus jolie fille du canton excitaient la convoitise du maire. Il n'avait pas eu encore, comme prétendant, la moindre chance de succès; et, depuis que sa conduite de traître, dans le mariage du maître d'école, n'était plus un secret, la répulsion de Claire pour le grison tournait au dégoût. Mais, en éloignant, par de méchants bruits, les meilleurs partis, Baptiste espérait qu'on le subirait à la longue, à titre de pis-aller.

Les partisans des Ignorantins étaient prêts à le seconder, car les coups portés à la réputation de la famille de l'aubergiste, devaient retomber sur l'instituteur, son gendre. Par l'artifice de ces malveillants ligués, des commentaires, presque injurieux, ne tardèrent pas à se répandre, au sujet de mes absences de Metz, si fréquentes.

On apprit que j'avais donné le bras à Claire, au

retour d'une fête récente, la nuit, en tête-à-tête, par un temps d'orage, le long d'un chemin de traverse : autant de circonstances aggravantes d'une simple promenade. On insinua que le portrait de Claire était chez moi, et qu'une confidente avait trempé dans cette intrigue amoureuse, commencée devant le peintre, et continuée lors de la foire de Metz.

Une jeune châtelaine du village, mon adversaire direct, s'associa à ce triste complot, dont le foyer brûlait à la Mairie, dans l'âme d'un vieux garçon. Elle avait vingt ans ; et Florival était le séjour d'été de sa famille.

Au temps de mes premières armes de topographe dans la campagne Messine, un soir, à l'heure où d'ordinaire, les demoiselles de son âge se plaisent à rêver, je l'avais surprise, aux bords de la Moselle, derrière un rideau de saules. Là, elle se livrait, en paix, avec fureur, aux inavouables enchantements, de la pêche à la ligne. Moi, par hasard, j'errais, après le travail, sur la rive, étudiant, en géomètre musard, la vitesse et la couleur des eaux. A ma vue, elle s'enfuit précipitamment, à travers les prés, avec ses hameçons, comme si les brochets et les carpes révoltés étaient à sa poursuite ?

Voulait-elle me cacher sa honte d'être découverte en flagrant-délit de guerre aux poissons, et de la moins poétique des guerres? Était-ce un jeu de coquetterie ? Depuis cette rencontre, elle se persuada de me tenir dans ses lacets de fille à marier. C'était, pour elle, laissait-elle entendre, que je prenais racine à Florival.

Peu à peu, elle reconnut son erreur. Loin de la rechercher, je l'avais surnommée la *Diane Pécheresse*. Cette raillerie était parvenue à ses oreilles ; elle y avait mis une intention outrageante, et, par vanité froissée, elle résolut de me perdre, le cas échéant, dans cette société campagnarde qui faisait mes délices.

La bourgeoisie du village avait pour centre la maison de son père, et ne demandait pas mieux que de prêter secours, contre moi, à la vindicative jouvencelle ; ces bonnes âmes ne me pardonnaient pas de fuir leurs soirées de salon, dont les saintes lectures, et le whist, bec à bec avec des matrones bigotes, composaient l'unique agrément.

Les premières rumeurs de ma déloyauté ne furent pas écoutées par tous les jeunes gens du pays, qui me voyaient agir, près de Claire, par galanterie, au grand jour ; au contraire, dans le cercle de vieilles rentières, présidé par une précieuse quadragénaire qui ne voulait pas coiffer Sainte-Catherine, où l'ennui et le désœuvrement, à défaut du dépit, engendraient la méchanceté, les inventions de Baptiste, délayées par Diane, trouvèrent, dès l'origine, mille échos. D'ailleurs, frayer le chemin aux Frères, en battant en ruine le maître d'école dans la personne de sa belle-sœur, n'était-ce pas œuvre pie aux yeux de ces comparses, laides et édentées, du presbytère ?

Cependant le sabbat des commères charitables du lieu, sybilles des veillées champêtres, pour qui un rien est bonne occasion de coups de langue, accompagnaient, par plaisir de bavardage, les coryphées du château; après, venaient dans le camp ennemi,

les épouseurs refusés : or, il y en avait beaucoup, car, sous les rubans de sa coiffe villageoise, Claire avait des instincts de patricienne, et exigeait chez son futur autre chose que des bras, de la santé et du bien au soleil. Enfin, d'accord avec tous ces médisants, plus ou moins intéressés, les jaloux de la prospérité de l'auberge grossissaient la conspiration, en secret.

On alla jusqu'à mesurer le trajet de Florival à la salle de bal du village voisin. Le sentier parcouru par les danseurs de la fête, se retirant le soir, était bien solitaire, un vrai nid d'amour, redisait-on, assez haut pour produire un effet de scandale. Claire et moi nous devenions ainsi la coqueluche du hameau. Les mauvaises langues s'ingéniaient à transformer un folle équipée en drame ténébreux, et un amoureux platonique en vil enjoleur.

Mon devoir était d'étouffer, par mes gestes et mes paroles, tous ces bruits mensongers, qui bourdonnaient autour de Claire. Si je n'avais craint que mon absence favorisât les manœuvres de Baptiste, je n'aurais plus remis les pieds au village, quelle que dût être la peine. Mieux valait rester sur la brèche et préserver, diplomatiquement, la fille de l'hôtelier de tout soupçon immérité. Je déployai, dans cette tâche de réparation, autant de zèle que j'en avais dépensé jadis, pour l'intérêt du maître d'école.

D'abord, il importait de dépister les espions de l'ennemi, chalands de l'auberge. J'affectai, peu à peu, devant eux, la froideur à l'égard de la jeune fille. En même temps, afin de prouver que le fanatisme des champs, mon berceau, et le charme de l'étude

en plein air, avaient été les principaux mobiles de ma fidélité à Florival, mes voyages allèrent en se multipliant plus que jamais.

Dans ce but usant d'un stratagème pénible, j'arrivais, un livre sous le bras, bon matin, et je me condamnais à passer la journée presque entière, dans un jardin des environs, à méditer ou à dormir. Le changement paraissait-il trop brusque, je prétextai qu'à l'approche des examens, la liberté de la solitude me convenait mieux, pour le travail, que le silence du cabinet.

La chasse me fournit aussi un moyen de persuasion. Depuis l'ouverture, je m'armais d'un fusil, et arpentais la montagne, avec des allures d'un massacreur de lièvres. Mais qu'un site pittoresque s'offrît; et pour l'admirer à l'aise, loin des importuns, je déposais mon harnais et ma férocité.

Que de fois, en ces pérégrinations expiatoires, je m'abritai contre les ardeurs du soleil d'août, à l'ombre des ruines d'un manoir féodal, belvéder de la vallée ! De là, je prêtais l'oreille à la clarine lointaine du troupeau de Claire, chèvres et vaches amies qui m'avaient coûté tant de tasses de lait, et si souvent m'avaient entendu, au rendez-vous de l'étable, conter fleurette à leur maîtresse.

J'apercevais ce verger où, quand la bergère venait cueillir des fruits, parfois je l'aidais, sans gages, à remplir sa corbeille, ce lavoir de l'auberge où pour épargner à ses mains le froid de l'eau, j'avais souvent à sa place, elle riant aux éclats, joué du battoir.

Après les tendres reminiscences, les chimères!

Les travailleurs des côteaux me faisaient envie. Au moins, leur amour n'avait pas besoin de masque, et je me plaignais au sort de ne pas être né dans leur condition, libre vigneron. J'aurais alors, le soir même, été le fiancé de celle que mes assiduités avaient failli flétrir.

La raison, de sa voix grondeuse, me relevait de cette défaillance : « Épouse Claire ou va-t'en, » me criait la logicienne du logis. La peur de mon père, à défaut de mon extrême jeunesse, me déconseillait le premier parti, et puisqu'il ne s'agissait pas de laver une souillure à un tel prix, je redescendais au village, bien déterminé à me vaincre jusqu'au bout, puis à me retirer, après avoir réduit à néant les fables ourdies par la coterie du célibataire jaloux.

Cette résolution de sens rassis me seyait d'autant mieux, que la fin de la deuxième année scolaire approchait, et que, pour partir de Metz avec honneur, il fallait être sans reproche.

Du reste, il n'y avait pas, pour moi, matière à une de ces luttes de la passion, qui exercent les héros de roman. Claire en était toujours à l'amitié, malgré les nouvelles péripéties; et, mon amour, comme ces fleurs hâtives qui s'effeuillent, dès le premier chaud rayon de soleil, ne pouvait résister aux inspirations de la conscience, aux conseils de ma famille, aux diversions qu'à vingt ans l'imagination fait aux penchants du cœur. Je n'avais donc qu'une escarmouche morale à soutenir; et le régime de petits sacrifices, auxquels je m'étais soumis, devait me donner victoire.

Au retour de mes rondes de chasseur, si la jeune hôtelière me recevait, devant des témoins aux aguets, je lui rendais à peine son salut. En revanche, je me mettais à parler vénerie avec les fâcheux, en adepte de Saint-Hubert, tonnant contre les perdrix qui se dérobaient à mes coups, pauvres oiseaux qui m'auraient acclamé leur protecteur, s'ils avaient su que la poudrière pendait vide à ma ceinture, que mon hâvre-sac contenait une lorgnette de touriste et des cigares, mon attirail de chasse étant seulement un costume nécessaire au succès de mon rôle.

J'utilisais aussi, à cette fin, mes connaissances agricoles. Au lieu des douces causeries de la veillée ou entretiens matinaux d'autrefois, sur le seuil de la porte et près de la crèche, je m'évertuais à tenir tête, de la langue, du verre, aux indifférents et aux neutres, anciens habitués de la maison formant le noyau de l'académie vinicole, qui m'avait admis, l'an passé, au fauteuil.

Ceux-là n'ignoraient pas les dires des envieux de Claire. Mais ils y croyaient peu et accueillaient les preuves de la vérité. A me voir conférer patriarcalement avec eux, chaque jour de visite, ils avaient fini par me regarder comme une façon de Réné, abruti par les mathématiques, mais incapable d'une lâcheté quelconque.

Ces contre-marches stratégiques, ces précautions oratoires étaient une suite de violences à mon caractère, et il m'aurait été impossible de continuer longtemps ce système de pieuses fraudes.

Heureusement, grâces à leur éloquence, et le

bons sens du village l'emportant sur la perversité des cabaleurs, les dernières accusations de légèreté qu'on murmurait encore, contre Claire, s'évanouirent promptement.

Baptiste avait compté, sans doute, qu'on la rayerait de la congrégation; et ce petit scandale, dont il espérait d'ailleurs tirer parti, ne déplaisait pas au cynisme du vieux libertin. Mais, faisant à son insu, du même coup, un acte de justice et un mauvais tour au Maire, le curé éleva la plus belle des choristes aux honneurs de porte-bannière, pour la procession prochaine.

La grâce et le naturel, avec lequel elle y porta les couleurs virginales, reflétait la pureté de son âme : car, à qui n'est pas sans tâche, la robe blanche, en public, pour le service de Dieu, devient un pesant insigne.

Je manquais à la fête; mais, le souvenir de sa toilette de bal m'expliqua le charme, qui força, dès lors, les plus acharnés à se taire; et, sous prétexte de préparation de mon examen, je m'imposai de ne pas assister à cette sorte de réhabilitation religieuse.

Les clients du maire et les patrons des Frères ayant posé les armes devant l'évidence, il ne me restait que quelques rares incrédules à ramener, entr'autres, un vétéran de la bonne roche, artilleur retraité, cantonnier en récompense de ses services.

Il habitait une maisonnette à l'entrée du village, et ne restaurait avec soin que la portion de route avoisinante, au détriment de l'intérêt public. L'agent-voyer du lieu, par respect pour ses cheveux blancs et

ses chevrons, n'osait dénoncer, chez ce serviteur, cette marque d'amour effréné de la propriété.

Le brave, en effet, professait pour ses pénates et son jardin un culte visible. Le logis ne différait pas, pour la propreté, d'une chaumière de grisette. Tous ses souvenirs de gloire brillaient, affichés le long du mur, sous forme d'images, figurant les batailles de la République et de l'Empire, où il avait assisté.

C'était comme un musée d'exploits personnels. Il ne reconnaissait pas seulement sa place de combat, sur les gravures ; il désignait du doigt le personnage, qui le représentait; et, il avait écrit, par une manie excusable, son nom à côté, Antoine en grosses lettres, afin qu'aucun visiteur n'en ignorât.

Sur la cheminée, une chapelle était dressée au *Petit Caporal ;* et, dans un fourreau de soie, au fond d'une armoire secrète, dormait l'aigle d'or. Il l'avait arrachée de son schako, lors du licenciement après les Cent-Jours, sur la sommation d'un parti de chouans Lorrains, battant la campagne, pour infliger la honte d'un brusque changement de cocarde, aux vaincus de Waterloo, retournant dans leurs foyers.

Quelle verve, quand il contait ces tristes rencontres, aux portes des villages, entre les sbires de l'émigration criant : A bas les aigles ! Vive le roi ! et ces *brigands de la Loire*, illustres bourreaux de victoires que les Cosaques respectaient, par pudeur sinon par crainte, qui auraient bien tiré vengeance, sur l'heure, des insulteurs, s'il ne leur avait tant tardé de revoir leur patrie.

Le père Antoine était une histoire incarnée de ces

temps épiques de la Révolution, où la France, par les armes, convertissait l'Europe à la liberté. Sans famille, depuis son veuvage, sa pensée vivait de ces fastes de jeunesse. Il savait par cœur toutes les grandes journées : Marengo, Austerlitz, Wagram. Il les aurait volontiers appelées ses enfants. Il tutoyait l'Empereur et traitait Masséna dans le discours, ainsi que son camarade de lit ; mais cette familiarité était le sublime de l'admiration.

Dès qu'on le mettait sur le chapitre des guerres, son éloquence se déchaînait, cruelle, envers les écoutants. Force était, à sa remorque, de franchir le Rhin, le Danube, de prendre Vienne, puis de sauter par dessus les Pyrénées et d'aller conquérir le Portugal. Il se connaissait, sur ce chapitre, conteur mécanique; aussi, quand en guise de passe-temps, des amis, au café ou chez lui, le priaient de narrer quelque campagne, il ne manquait pas de leur dire : « Prenez garde ! » avec ce tact, qui trahissait le simple artilleur à pied de la vieille souche.

Ces soldats de la primitive canonnerie, sous leurs bonnets à poil, étaient de vrais grands seigneurs du bivouac. A l'heure du combat, les voituriers du train leur conduisaient les pièces, à la position voulue, de même que des écuyers apportaient leurs armes aux chevaliers. Alors, les maîtres de l'écouvillon prenaient possession de la batterie, pour le service ; puis le feu cessant, ils remettaient leurs gants, et cédaient la place à leurs aides.

Hors du champ de bataille, l'esprit de corps, chez eux, se manifestait par une distinction de manières

relative. Ce bon ton les suivait, des camps, dans la vie ordinaire, et l'on était frappé de l'urbanité de ces grognards.

Le père Antoine offrait un modèle du genre; et, quand il avertissait les visiteurs du danger qu'ils couraient, en lui demandant des récits de guerre, il y avait, en sa figure et ses paroles, certaine ressemblance avec ces marquis de théâtre, fleur de la politesse ancienne, qui, ayant beaucoup vu, se sentant rabâcheurs, prennent leurs précautions pour ne pas ennuyer qui les écoute.

Si une histoire, contée sans crier garc, lui semblait une sottise, la vanterie était, à ses yeux, une petitesse; et, jamais on ne l'entendit plaisanter ces matamores du *drapeau blanc*, qui se flattaient, comme prouesses, d'avoir, devant l'ennemi, allumé leur feu avec du bois vert ou mangé du poulet froid.

Le cantonnier avait conservé de son premier métier, outre une profonde vénération pour les bandes rouges de l'uniforme, quelque expérience du cordeau et du fil à plomb. A cause de cette instruction pratique en arpentage, j'avais, lors de mes exercices topographiques à Florival, jeté mes vues sur lui; et son chef l'avait autorisé à me servir d'auxiliaire.

Cette collaboration avait redoublé son estime pour un officier de son arme, qui le traitait d'égal à égal. Aussi, toutes les fois, qu'en mes courses fréquentes au village; il me revoyait poindre à l'horizon de sa route, il quittait la pelle, et gardait, dès mon approche une attitude immobile, afin de me rendre, à mon passage, les honneurs militaires.

Dès l'origine, le bonhomme ne s'était pas expliqué mon affection persévérante pour le pays de Florival; et ne s'en rapportant pas à l'opinion des plus bienveillants sur mon compte, il avait refusé de croire, sans le dire haut, qu'un jeune lieutenant d'artillerie fût un pur adorateur de la nature.

Le banc de son jardin était un lieu de réunion, où du matin au soir, les passants, les oisifs aimaient à s'asseoir. Là, les lavandières venaient goûter à l'aise, en glosant; et les vieillards, réchauffés par le soleil, y soutenaient que le temps présent ne valait pas leur âge. Là, s'arrêtait surtout, en allant à sa vigne, le garde-champêtre, dégommé pour ses indiscrétions du bal.

Celui-là n'avait pas oublié ma présence à la séance néfaste du conseil, où le Maire, l'an dernier, chassa de la salle municipale le sacristain, ambassadeur du curé. Il supposait que ce coup d'éclat, première cause de sa disgrâce, avait eu lieu, en mon honneur, Baptiste étant fort glorieux. Ce hasard ne m'avait pas attiré ses bonnes grâces, et il s'était fait le porte-voix des calomniateurs de Claire.

De son côté, le pilote du bac voisin avait l'habitude de passer ses loisirs chez Antoine. L'ancien artilleur, ayant trop souvent indigéré son compagnon de veillée par le récit de ses batailles en Allemagne, lui communiquait, pour varier la causerie, entre deux duos de sommeil, ses soupçons sur mes aventures.

Le batelier de la Moselle, moins romanesque à beaucoup près que les gondoliers de Venise, se ressouvenait qu'il y a un an, pour le dernier jour de la

fête, battant en retraite vers minuit, je l'avais brutalement dérangé, au lit, dans sa nacelle ; et l'ingrat, sans me tenir aucun compte du salaire, n'aurait pas été fâché, à son tour, de me desservir, en répétant des médisances.

Il ne me suffisait donc pas d'avoir éteint l'incendie, au cœur du village. Le manège de ces trois compères, radotant souvent ensemble au sujet de mes amours, pouvait, par un concours de circonstances imprévues, aider à rallumer une étincelle. L'un était méfiant, quoique bien disposé à l'égard de son supérieur. Mais, l'homme d'église avait l'âme rancunière ; et le passeur ne demandait qu'un motif, avant la St-Blaise, de m'éloigner de son bac, en haine des émotions trop violentes.

Un jour, peu après la foire de Metz, je me promenais sur la route devant la cabane du cantonnier. Le père Antoine, suivant sa coutume, employait la meilleure partie des heures, dues au service départemental, à nettoyer le pavé de son parterre. Son rateau marchait avec fureur, car le temps chaud donnait ample besogne ; or, par principe, il fallait que platebandes et sentiers fussent purs d'herbes parasites et de pierres, comme le drapeau doit être vierge de toute tâche.

Son chien, couché auprès d'un carré de violettes, soupirait après le dîner. Élevé à l'école de son maître, ce roquet, nommé avec intention *Wellington*, aurait été capable d'écrire, en sa langue, ses impressions sur les grandes guerres du siècle. Mais la science lui avait aigri l'humeur ; et, dès qu'un intrus se présentait,

fût-ce un ami de la chaumière, il aboyait jusqu'à ce que son maître, un peu sourd, le sommât de se taire.

Malgré les cris de *Wellington*, je me décidai à pénétrer dans ce dernier bureau de commentaires dangereux. Le vieillard, distrait par l'extraction d'un brin de chiendent rebelle, me laisse avancer jusqu'à son chantier. Alors, il me salue cérémonieusement, et m'offre un siége, du tabac, un verre, sous sa tonnelle.

Son embarras m'avertit de me tenir sur la défensive ; et, en effet, après quelques banalités d'usage sur la pluie et le beau temps, ces souffre-douleurs des gens qui n'ont rien de mieux à se dire, la curiosité poussa mon interlocuteur à rompre enfin la glace :

« Vous êtes bien souvent des nôtres, mon lieutenant, me dit-il ; je ne m'en plains pas. Mais, sans indiscrétion et sauf respect, entre nous, il y a là-dessous quelque affaire amoureuse. Convenez-en : on ne sort pas ainsi de la ville, deux ou trois fois par semaine, pour le roi de Prusse..... »

Le vieux soldat entrait d'emblée dans le vif de la question ; et, tel qu'un tireur content de la botte qu'il vient de porter, il attendait la riposte. J'appelai tout mon art au secours de ma thèse ; car une ombre de supposition, malsonnante pour Claire, m'offusquait.

« Vous avez sans doute, dans votre carrière, père, Antoine, tenu garnison à Metz, commençai-je. »

Il approuva du bonnet.

« Vous rappelez-vous de ces lorettes qu'on y ren-

contre à foison, belles, mais peu sauvages, avec des dentelles et des colifichets qui balaient la rue, logées en princesses, dépensant leur vie en plaisirs ?»

A ce portrait, le barbon sembla prendre une pose rêveuse. L'illusion de sa jeunesse lui représentait encore sous les couleurs les plus fraîches, ces courtisanes, dont le salon est le long du trottoir, qu'il avait eu le bonheur inapprécié de ne jamais connaître. Jadis, au régiment, pour mériter leurs faveurs, qu'elles accordaient, argent comptant, à moins beaux que lui, il n'aurait pas reculé devant un coup d'épée. L'effet que je cherchais était presque produit. J'ajoutai, d'un ton de roué :

« Et vous penseriez que j'échangerais, contre une de ces charmeresses, la plus jolie de vos fillettes ! Pour un expert, vous ne me donneriez pas ainsi preuve de jugement. Mieux vaut savourer un baiser sur un divan moelleux, à la mode de la ville, que de le voler à la dérobée, comme on doit le faire ici. A notre place, vous ne préféreriez donc pas la soie à la laine, les souliers de satin aux sabots ! Les imbéciles prétendaient que la petite Claire m'avait ensorcelé, et que je venais ici, pour elle ! J'y viens pour respirer le bon air, pour chasser, pour me reposer des amusements, parce que vous êtes tous de bonnes gens ! »

Ce raisonnement, qui piquait son amour-propre, ne souleva aucune objection, de la part du vétéran ; et, afin de le rallier entièrement à ma cause, par une transition souveraine, je l'amenai à me raconter ses prodiges d'Espagne, la page de sa vie que je connaissais le moins.

Il me transporta victorieusement en Portugal : au pied d'un mamelon, défendu par des indigènes et des Anglais, une batterie plongeait les Francais. Le combat était indécis, lorsque, avec une audace sans pareille, des canonniers, Antoine en tète, montèrent à l'assaut de l'ouvrage ennemi , simplement avec leurs écouvillons sur l'épaule, s'emparèrent des canons Portugais et en jouèrent, sans retard, contre leurs anciens maîtres, de façon à décider du succès.

Aprés, encouragé par mes applaudissements, il me déroula le drame de Vittoria. Tout fut perdu, l'Espa- et la batterie d'Antoine. A la fin, restant seul sans munitions ni pièces, il dut se sauver, pendu à la queue du cheval d'un de ses amis, hussard qui passait au galop de fuite. Il essaya vainement dans la course, d'escalader la croupe L'animal furieux le força, sous peine de la mort, car ils étaient poursuivis, d'exécuter de tels bonds à sa suite, qu'après vingt ans, le souvenir de cette voltige à la Mazeppa lui donnait le frisson ; et un mouvement convulsivement imitatif le jeta à côté, sur un semis de fleurs.

Je m'empressai avec lui, de réparer le mal, en m'étonnant qu'il n'eùt pas la croix-d'honneur. Il me confessa que son brevet avait été signé, la veille de Waterloo. Nous maudîmes en chœur cette date funèbre; et, il termina par des blasphèmes contre les sabreurs Prussiens, expression du mépris des héros d'Iéna pour ces soldats de Blücher triomphants, quand le lion expirait, de lui donner le coup de pied de l'âne.

Quant à mes explications, noyées au milieu de ces

chants d'épopée, elles avaient converti l'incrédule. Il devint même, au besoin, mon avocat : car, peu de temps après l'entrevue, je m'égarai, dans l'avant-dernière de ces expéditions de chasse, dont se composait mon plan de défense. Il était nuit close, quand je repartis du village. Pendant que je cotoyais la haie du pavillon du cantonnier, un éclat de voix, s'élevant de l'enclos, m'arrêta. Le père Antoine redisait, en ce moment, d'une voix distincte, à son ami de soirées :

« Voyez-vous! mon cher Jacques; c'étaient là de purs cancans de sacristie. Le lieutenant aime le pays, parce qu'il est giboyeux : ses maitresses sont à Metz. Je sais comment ces Messieurs vivent!... »

Ces singuliers ennemis écartés, une seule personne continuait à me harceler, aux environs de Florival. Souvent, en passant, il m'arrivait, par politesse, de reprendre haleine chez mon parent, le châtelain. Sa femme, avec cet instinct de son sexe, qui ne trompe guère sur les intentions du cœur, s'écriait, en riant, dès mon apparition :

« Vous seriez fort aimable, si vous veniez ici pour nous! »

Et ce compliment conditionnel, lancé à bout-portant, me rendait presque confus, à chaque visite. Mais, je bénissais le hasard, qui avait placé une maison amie, à la porte du village.

Ces haltes moitié chemin, je les utilisais comme subterfuges. Sans cesse, je publiais que le château de Cormi était le but de mes promenades solitaires, relégant Florival sur l'arrière-plan, dans la brume, à dessein surtout de ne pas attirer l'attention de cer-

tains camarades de chambre, qui proposaient parfois de m'accompagner, dans mes excursions aux champs. La vue de Claire aurait donné lieu, de leur part, à des hypothèses, naturellement désobligeantes. Ces indiscrétions auraient gâté, au commencement, la douceur d'une pastorale, à la fin, le succès d'une partie, dont l'enjeu était la réputation d'une jeune fille aimée.

Pour conjurer ce danger qu'une occasion menaçait, chaque jour, de susciter, je prenais, en toute conjoncture, Cormi pour plastron. Rentrais-je à l'école, tard et tout éssouflé, un bouquet à la boutonnière? je débarquais à l'instant du château, et ces fleurs provenaient des corbeilles de ma cousine. Avais-je besoin d'une permission de quarante-huit heures? mon cousin donnait une fête. Me trouvait-on rêveur, au cours? ma cousine seule en était cause.

Je pardonnais à cet excellent intermédiaire sa tentative d'assassinat par le jeûne, sur ma personne, à sa propre table; sa parenté me fournissait, de la bizarrerie de mes innombrables absences, une raison plausible, qui fermait la bouche des censeurs, étrangers au village. La vérité souffrait; mais ces fourberies partaient de bonnes intentions, et, ce n'étaient pas de celles qui pavent l'enfer

Cependant la fête annuelle de Florival revint; sous prétexte de travaux pressés, quoi qu'il m'en coutât, je ne m'y montrai pas. Les rares détracteurs de Claire, prêts à relever la tête, me guettèrent en vain, au bal, durant les trois jours de réjouissances; et mon amie

parut s'y amuser autant que l'an dernier. Il fallut, bon gré mal gré, remarquer cette coincidence. Les plus laids danseurs, par conséquent les plus caustiques, charmés de n'avoir pas eu cette fois à essuyer les refus de la belle, seraient devenus de sincères champions, s'il avait été besoin encore de bonnes lames, pour soutenir, envers et contre les envieux, mon innocence.

Mais tout nuage, après cette épreuve, était à jamais dissipé. Diane, le camp des bourgeoises hostiles, les sorcières du village avouaient la témérité de leur premier jugement. Le sacristain déchu ne me dénigrait plus, en ses doléances. La certitude réfléchie de mes exploits galants à Metz avait augmenté la foi du père Antoine, en mon dedain pour Claire : il aurait mitraillé volontiers les contradicteurs.

Le Maire lui-même, abandonnant les voies souterraines, recommençait à courtiser, matin et soir, la cave de l'auberge, comptant à force de libéralités, gagner peut-être, par l'influence du père, la main de la fille. Il n'y avait plus d'incertitudes, à mon endroit, que dans l'esprit de Claire.

Elle s'étonnait de mon indifférence étudiée, à son égard, depuis plus d'un mois, et n'avait rien compris à la profondeur de ma tactique. L'inimitié d'autrui était, à ses yeux, un tel mystère, que l'orage aurait pu passer plus près de ses oreilles, sans qu'elle parvînt à se douter, qu'une promenade sentimentale fût un crime et qu'un baiser volé frisât le déshonneur.

De même que la politique matrimoniale du célibataire Baptiste avait surpassé son imagination can-

dide, de même mon changement, vis-à-vis d'elle, l'embarrassait comme une énigme; et, il lui tardait d'en avoir le mot. Cette impatience de la jeune fille à connaître le secret de ma dissimulation semblait accuser un nouvel élan de cœur vers son valseur favori. Mais son insouciance, observée pendant la fête, bien qu'il s'y mêlât peut-être, en m'attendant, un grain de dépit, prouvait que je n'étais pas, au fond, un amant fort dangereux, et que le mal, dont on m'avais supposé coupable, était à peine, à sa naissance.

Je me serais presque félicité du caractère inoffensif de mes attaques, car ce secours de la vanité froissée m'aidait, sur le point de partir, à briser en plein ma chaîne. Néanmoins, de plus en plus piquée par mon jeu, Claire cherchait l'occasion d'un entretien; et, comme le ciel seconde ce que femme désire, une après-midi prochaine d'octobre, nous nous rencontrâmes, seuls tous deux, dans le jardin, par une faveur qui ne s'était depuis longtemps présentée.

L'auberge avait fermé la porte aux Argus. Tout le village vendangeait, sur les côteaux. J'allais partir pour la chasse aux rêveries, lorsque Claire s'approcha; et, après m'avoir fait admirer une rose, elle me demanda pourquoi je lui boudais :

« Par hasard, vous aurais-je fâché, le soir de la foire, à Metz? Je devais vous congédier : Lucie avait sommeil; et moi, je trouvais qu'il était trop tard. Vous m'avez, un jour, empêché de mourir de peur, au retour du bal, je m'en souviens; et, si j'ai des torts, que faut-il faire pour les réparer? »

« Dieu sait si je vous en veux, lui répondis-je sans savoir comment l'appeler! Plaignez moi, Claire, si en vous regardant, parfois je détourne la tête. Votre douce figure me rappelle l'amie, que j'ai perdue, il y a bientôt un an!.... »

Je disais, hélas! vrai, pour me justifier. L'anniversaire d'un deuil cruel s'avançait, et j'allais en pleurer. Des larmes brillaient aussi dans les yeux de Claire, assise à mes côtés. La douleur de celui qu'elle regardait, au besoin, comme un défenseur, ne lui était plus étrangère : son âme se serait, pour la première fois, ouverte à l'amour, si j'avais osé abuser de son abandon.

Mais pourquoi me serais-je chargé d'une lâcheté pareille? La gloire de séducteur ne m'avait jamais conduit à Florival. Je ne voulais pas, Don Juan écolier, me vanter de la conquête de cette enfant confiante, devant mes compagnons d'études. Je leur avais, au contraire, dérobé avec soin le mystère de ma vie; et, au lieu de déflorer entièrement ma jeunesse, à leur exemple, aux pieds des courtisanes Messines, vrais gouffres où tout s'engloutit, argent, santé, illusions, j'avais choisi, au village, en égoïste peut-être, comme diversion des plaisirs d'étudiant, une source de plus pures émotions.

Tandis que les sentiments les plus opposés se combattaient en moi, et que, pour me calmer, je me rappelais les ennuis du passé, Claire gardait le silence, en lutinant ses fleurs de la main; et, les oiseaux croyant, d'après le soleil de la journée, que le printemps allait renaître, chantaient, à l'entour, sur les

cerisiers jaunis, ce même refrain d'amour, dont ils saluèrent jadis, en ce même lieu, au premier matin de mon arrivée, la sortie de l'étable de la folâtre et jolie laitière.

Peu de jours nous séparaient de mon départ ; et, un pressentiment m'avertissait que je ne retournerais jamais plus, ici, de ma vie. Pour me préparer aux adieux et gagner au moins un souvenir, je repris, en me déridant de mon mieux :

« Claire, je quitte bientôt Metz. Vous oublierez votre maître de danse, et vous ferez bien. Mais donnez-moi votre portrait! Lucie y consent… »

Elle monta à sa chambre et contenta mon désir. Ignorait-elle le prix de cette faveur? Etait-ce, de sa part, compassion du riche, qui offre les miettes de sa table? Je rentrai à l'école, plus dispos pour le travail définitif des examens.

Après le gain certain de l'épaulette, je pliai bagage et reparus, au village, pour ma visite de congé. La rencontre semblait décisive ; je m'étais cuirassé à l'avance, et composé un visage de circonstance. On me reçut, à l'auberge, avec la même bonté qu'autrefois.

Claire faillit, dès l'abord, désarmer ma sévérité calculée, par un sourire empreint de mélancolie. Je lui tendis banalement la main, et lâchai, avec une feinte sécheresse de langage, la promesse, que si, l'an prochain, le sort m'appelait à Metz, en garnison, je ne manquerais pas de revenir danser, pour la fête. Elle s'en réjouit tristement ; et, si la scène s'était prolongée, nous aurions confondu nos pleurs, à grand peine retenus.

L'hôtelière m'écoutait avec un saisissement singulier : il y avait tout un drame dans ses traits. La pauvre femme devinait mon penchant pour sa fille ; et, par une ambition bien pardonnable chez une mère, elle se berçait involontairement d'une espérance, qui n'était basée ni sur mes goûts d'indépendance, dont j'avais toujours fait parade, ni sur ma conduite qu'expliquait assez l'inexpérience de mon âge.

D'ailleurs, s'il était vrai que Claire et moi, nous nous aimions éperdûment, je n'allais pas en terre d'exil ; et les vœux maternels pouvaient se réaliser, plus tard. Il n'y aurait pas eu, pour moi, dès-à-présent, hésitation, pour leur accomplissement, si je ne m'étais pas senti la conscience libre, si son enfant chérie n'avait pu porter le front haut. Mais, mieux que personne, elle était sûre que mes rapports d'amitié avec Claire avaient été badinage.

Tout le village savait aujourd'hui que l'artisan des bruits outrageants, qui avaient couru sur moi, c'était le cousin Baptiste, plus épris que jamais de Claire. Entre elle et moi, Dieu merci, tout s'était borné au prélude d'amour. Je m'étais retiré du jeu, juste assez à temps pour qu'il n'y eût pas de victime ; en cette folie de jeunesse, l'expiation avait été, pour moi seul ; et, en somme, le chagrin de Claire, en me disant adieu pour la dernière fois, était celui d'une sœur bien-aimée.

Fatigué par cette lutte morale, je regagnai Metz, à la hâte. Le coche de Paris n'attendait plus, avant de s'ébranler, qu'un voyageur en retard. J'y montai non

sans douleur. Le postillon fouetta ses chevaux ; et, nous enfilâmes, au galop de poste, la route de Florival, cette route sur laquelle j'avais dépensé deux ans de rêves heureux.

On apercevait les clartés vacillantes du village enchanté. Je me sentis oppressé par la surabonbance de mes regrets ; et accoudé à la portière, les regards tournés vers la maison de Claire :

« Dort-elle, à cet heure, me disais-je ? Peut-être en songe, belle amie, tu revois ton cavalier du bal. Mais reviendrai-je jamais, près de toi ? Va, ne pense plus aux heures de plaisir, passées ensemble, sans retour. Ressouviens-toi seulement parfois d'un ami, enchaîné à ta beauté virginale, fidèlement respectueux, qui, pour éloigner de toi le souffle d'une injure, s'est secrètement condamné à l'épreuve d'une longue et difficile hypocrisie... »

Pendant cet accès de délire, la voiture avait ralenti sa marche ; et tous les lieux de la scène de mes amours défilaient au clair de lune, çà et là, semés dans la vallée, comme des ruines : la prairie où, si souvent, je goûtai l'ivresse des tourbillons de valse, Claire dans mes bras, et son sein sur mon cœur ; ce sentier ombreux que je foulai, au retour d'une fête funeste, avec ma maîtresse tremblante ; et la cabane du cantonnier, et le bac de la rivière. J'essayai de discerner dans le lointain, sur la crête de la montagne, le piédestal de cette croix de St-Blaise, confidente de la jeunesse villageoise, où j'aurais eu le droit, à mon tour, de graver, parmi les inscriptions des

amoureux infortunés, deux noms entrelacés et un soupir!

Cependant, nous touchions à la limite de cette terre, où pour moi, de chaque champ, de chaque pierre, s'exhalait le parfum d'un bonheur évanoui : alors, mon vertige se changea en un noir chagrin; et, le tumulte de Paris ne put, de plusieurs jours, secouer la langueur de mon âme.

Au moment où le commandant Scipion, d'une voix étouffée, achevait cette élégie, un triste soleil de janvier, se levant sur la Chersonèse, blanchissait les cimes des bastions de Karabelnaïa. La tranchée se réveillait, de toutes parts. Les porteurs de la ration d'eau-de-vie quotidienne allaient et venaient, agitant leurs bidons, semblables à des sonnettes en branle. Les veilleurs se livraient, pour se dégourdir pieds et mains, à la gymnastique la plus violente.

C'était aussi l'heure du rapport matinal; mon hôte regarda sa montre et me dit, en sortant de la grotte :

« Les femmes nous ont fait oublier le temps; vous voyez, sans rancune, seigneur du Ravin, qu'à votre âge j'étais presque aussi fou que vous, qui preniez, sur les routes de France, les fiancés pour des ennemis, les servantes de cabaret pour des déesses, vous, qui, du pont de l'*Héloïse*, haranguiez les odalisques, en leur caique de bain. Mais, bonjour et merci de votre abri nocturne! Le service me réclame : je vous apprendrai une autre fois, comment mes héros finirent! »

Au revoir, cher conteur! et il s'en fut. Je ne le retrouvai qu'au dernier jour du siége.

LES DÉLICES DU NOUVELLISTE DE BIVOUAC.

La trahison du général Forey. – Un présage de la mort du Czar. Mon ouverture de la chasse.

LA TRAHISON DU GÉNÉRAL FOREY.

Le jour même où le commandant Scipion prit congé de moi, la garde de tranchée nous releva fort tard. Le récit des amours de mon regrettable compagnon m'avait plongé dans une douce mélancolie; et, de retour au camp, à la veillée, sous la tente, près de la cheminée boudeuse, je réfléchissais aux moyens de suppléer à l'absence du charmeur de mes loisirs. Le sifflement du vent d'orage, à travers la toile balancée, me rappelait certain souvenir d'enfance, dans ma chère Provence, le souffle plaintif du *mistral,* dans les croisées de la maison paternelle. Le couvre-feu, dans la Chersonèse endormie, mêlait ses tristes accents au bruit des raffales.

En me couchant, je conclus tristement que désormais, comme passe-temps, il ne me resterait que des promenades, la lecture, et quelque bonne fortune, si le ciel me favorisait. L'art de se désennuyer était, à cette époque, devant Sébastopol, une question de vie ou de mort. Je suivis, par raison, fidèlement mon système d'amusement.

Dès le lendemain du départ de l'amant de Claire, le soleil de février brilla pour la première fois; et,

avec le gros des flâneurs, je pris le chemin de Kamiesch.

Le hasard me fit voyager, côte à côte avec un singulier personnage de l'armée, un de nos espions en titre. C'était un zouave tendre et savant, un phénix. Il me conta que, lors de sa dernière ronde chez les Russes, le deuil de la ville l'avait ému aux larmes : puis, la garnison lui avait paru abattue ; la citadelle naissante de Malakof avait des imperfections : bref, il ne doutait pas du succès de l'assaut projeté. Pour son heureux pronostic, je lui payai à boire.

Le cabaretier était à peu près mon compatriote. Nous jargonâmes provençal. entre deux rasades, le zouave ne voyant, dans cette scène de famille, que la rencontre de deux *mocos*; et le traître limonadier abusa de mon attendrissement juvénile, pour me houspiller avec distinction.

Je sortis pour visiter Kamiesch, s'embellissant à vue d'œil. Nombreuse était l'afluence des acheteurs et des curieux. Parmi ce peuple en émoi, se pavanaient les nouveaux-venus de l'armée anglaise. Brillants et roses, ces riflemen affichaient de ridicules prétentions à une supériorité qu'ils n'avaient pas conquise. Leurs ainés les héros d'Inkermann, étaient plus modestes !

On les entendait donc se vanter, dans la rue, de n'avoir, eux, affaire qu'au *Grand-Redan*, et d'avoir laissé à leurs associés les *Frenchmen*, seulement *Redan the litlle*, comme qui dirait le point d'attaque secondaire, les miettes de la gloire en Crimée. Incomparables soldats de France, méconnus de leurs alliés !

Les Turcs les appelaient chiens ! Les Anglais, hors de la tranchée, les regardaient du haut de leur stature ! Ils se vengaient par des exploits nouveaux, et par des facéties, le plus possible.

Dans une des nombreuses cantines qui, à cette heure, retentissaient d'éclats de rire, plusieurs de ces matamores novices pintaient gravement. Autour de leur table, le hasard de la soif poussa certain bonhomme de fantassin, aussi petit que narquois et ivre. Celui-ci voulut bientôt à tout prix, lier conversation avec son voisin, avec le *Rouge*. L'Anglais ne répondait que par des mots dédaigneux, inintelligibles pour son compère : « Nò! speach French! Nò! » L'autre lui dit, enfin, en lui toquant le ventre : « Allons, farceur, parle donc français, comme tout le monde ! » Le gentleman s'indigne de cette familiarité ; et ils se boxèrent, au bruit de l'hilarité des passants, avant de boire ensemble le coup de l'étrier.

Cette comédie me parut exprimer le degré d'intimité des guerriers alliés, après plus d'un an de vie commune! Elle donnait aussi la mesure de notre fatuité nationale. Comme si notre langue était universelle, nous n'avions pas appris une parole d'Anglais, au contact de nos compagnons d'armes, en dehors du vocabulaire des vaudevilles. Quant à moi, j'en restai toujours à la première phrase, sans application ici, du langage galant : « Y love you, Miss ! » et, je passai pour un professeur, au milieu de la tourbe des ignorants d'alentour, en comparaison d'un confrère Alsacien, par exemple, convaincu que *goddam* signifiait canon !

Grâces aux spectacles divers de la foire, l'après-midi s'écoulait plaisamment. Mais, vers trois heures, les avant-coureurs d'une bourrasque hivernale chassèrent chalands et promeneurs. Peu après le départ, les nuages crevèrent; et les flots de la neige nous cachèrent le chemin. La cavalcade, dont je faisais partie, se perdit, après de longs détours.

La nuit tombait : il importait de s'orienter au plus tôt. Nous interrogeâmes une ombre qui remuait, à travers les ondées, au seuil d'une cabane : « Vous êtes, nous répondit-il, à la maison Orloff! » A ce mot seul entendu, nous tremblâmes d'avoir, à notre insu, passé à l'ennemi. « Orlof! se récria le plus ému de la troupe! » — « Forey, si vous aimez mieux ajouta l'inconnu! » Alors, de mettre pied à terre; et notre hôte, en guise de réconfort, nous servit la légende, que les romanciers du bivouac avaient inventée sur le quartier-général du siége.

C'était une villa, propriété de la famille Orlof. Après l'Alma, la comtesse qui l'habitait, avait fui précipitamment, sur la trace de tous les colons du plateau Chersonèse. Certain médaillon précieux avait été oublié. La dame écrivit à son locataire par droit de la guerre, le suppliant de lui renvoyer le bijou. Le général Forey, en chevalier, profita du premier armistice pour exaucer ce vœu; un de ses officiers fut détaché aux avant-postes, exprès pour rendre le médaillon, et le remit à la belle ennemie, déguisée en cornette. De là une intrigue amoureuse, dont le messager est le héros; puis, par une péripétie fabuleuse, un projet de mariage entre l'aventureuse châ-

telaine et le chef français, qui ne s'en doutait guère.

Nous nous divertîmes, avant de rentrer, de cette histoire qui prouvait bien la trahison du vaillant commandant du siège!

Le soir, en méditant sur l'inanité de la gloire, je revêtis, avec la foule de ceux qui avaient subi l'orage de l'après-midi, la robe de chambre fourrée des grandes circonstances, le paletot en peau de mouton.

Ces vêtements, cadeau de la patrie, s'étaient, à leur manière, illustrés; et, personne ne les calomniait! Le soldat, au contraire, affectionnait presque à l'égal d'un drapeau, ces haillons; car, leur décrépitude marquait leurs services. Les rares fashionnables du camp, autant par reconnaissance que par coquetterie, avaient orné d'une riche enveloppe de drap, ces guenilles, qui leur avaient sauvé la vie, en amortissant le froid ou les balles : d'autres réservaient, un jour, à ces débris d'habits une place d'honneur, dans le vestiaire de famille ; quelques-uns même envoyaient déjà à leurs parents des morceaux de ces singulières reliques.

Le sommeil me saisit moi-même, en flagrant-délit de lyrisme, au souvenir d'un accident, où ma *criméenne* m'avait servi de providence : « O ma cuirasse de fourrure, disais-je merci ! Tu seras désormais pour moi un objet vénéré ! Plus tard, avec orgueil, je te montrerai à mes enfants... » Je fermai les yeux sur cette charmante image de ma future paternité.

UN PRÉSAGE DE LA MORT DU CZAR.

La dernière journée de février s'annonça, comme un de ces heureux et trop rares actes du siége, auxquels l'histoire militaire, ni même la chronique, ne doivent une mention. Sébastopol se taisait, et les batteries alliées, à son exemple, avaient pris le frein. Le camp déjeûna de bon appétit, et de belle humeur, aux rayons du soleil levant.

Après, on se répandit dans la plaine, pour admirer le changement de décor, que produisait déjà l'approche du printemps. Les bivouacs, au loin, reluisaient de propreté. Sur les ruines des huttes souterraines, les tentes flottaient coquettement, à la brise du matin. Les parcs résonnaient du fracas des fourgons. Dans les ateliers, où l'on fabriquait les engins pour l'assaut prochain, régnait une activité réjouissante.

La foule se pressait autour de ces laboratoires. On dénombrait les échelles d'escalade, les passerelles pour le passage des fossés. Au milieu de ces faisceaux d'outils de la victoire espérée, on voyait une provision de bières; et, cette funèbre précaution des ouvriers d'artillerie excitait l'hilarité des regardants.

Pas un de ces sans-soucis de la gloire ne réfléchissait que, le lendemain peut-être, au fond d'une de ces cages en bois, il fumerait un coin de terre, aux alentours.

De nombreux visiteurs affluaient à la porte de l'ambulance ; on venait, dans ces maisons de douleurs, consoler les amis étendus sur le grabat, en leur montrant le soleil et l'espérance. Près d'un de ces lieux de pèlerinage, à l'ombre d'un *gourbi*, des chirurgiens devisaient, heureux de respirer, de laisser en repos leurs trousses, entre les hécatombes humaines de l'hiver et les carnages que promettait le retour du beau temps.

Certain farceur contait à la docte compagnie, grossie d'un cercle de passants, qu'un de leurs plus célèbres confrères, appelé, il y a peu de jours, près d'un blessé, lui avait dit : « Mon garçon, je dois de suite te couper la jambe ! » L'autre de gémir ; puis, après un moment de silence : « Mais, Monsieur le Major, je suis votre *pays !* — « Alors, et puisque tu y tiens, répond l'opérateur, nous te la conserverons ! » et tous de faire gorge de ce trait de barbare légèreté, prouvant, hélas ! le peu de cas qu'on faisait de la vie d'un homme, en cette officine de la gloire, ou cette boucherie de *chair à canon*!

Le rire avait été exilé, l'hiver, de la tente ; on s'y exercait, à tout propos ; mais, durant quatre mois séculaires de tortures, la plupart des piliers de tranchée avaient si bien perdu l'habitude de se dérider, qu'ils grimaçaient affreusement.

Parmi la foule des allants et des venants, qui sem-

blaient fêter cette journée de prélude du printemps, la plupart n'obéissaient qu'à une sorte de fièvre de locomotion : c'étaient ceux qui remontaient, le soir, la tranchée, car une longue expérience n'avait pas fait passer ce supplice dans les mœurs.

J'errais à l'aventure, attendant l'heure sacrée du service. Partout, au milieu du gai réveil des camps, apparaissaient, comme des images de la mort, des machines d'artillerie. Partout, à l'horizou, trônait orgueilleusement Monseigneur le canon. A le voir braqué, le rang des batteries, du haut de ses affûts, contre Sébastopol, on aurait dit sur son piédestal, un de ces dieux monstrueux de la force brutale, qu'adorait l'Egypte.

En vérité, cet instrument de la guerre civilisée est plus qu'une machine inanimée ; il jouit presque des honneurs de la personnalité, comme s'il avait conscience de sa souveraine puissance. On le baptise; il a ses titres, ses états de services, ses chevrons. L'artilleur, aux heures de combat, lui parle comme à un ami. Le fantassin professe, pour cet auxiliaire de sa bravoure, un respect religieux, inspiré par la reconnaissance : en effet, dans la mêlée, sa voix orageuse étourdit, aiguillonne, étouffe les cris de douleur, les plaintes du désespoir, tandis que les flots de fumée de ses salves répandent, sur le champ de carnage, un nuage de pitié, un voile d'illusion charitable, sur la face de ce Minautaure de la gent batailleuse, qui a nom la gloire.

Le hasard de la flânerie, pendant que j'ébauchais ce portrait, me conduisit au bord d'une rigole, où

travaillait une escouade d'infirmiers. Les terres étaient arrangées avec art. On m'apprit que cette tranchée servait de tombe commune aux victimes des épidémies, et que, vu l'affluence, on ménageait l'espace aux cadavres. Cette lésinerie envers des morts, parias de la guerre, me navra; et pour me distraire par des images gracieuses, je m'acheminai vers le monastère St-Georges, malheureusement sans une dragée dans la poche.

Les jeunes captives me boudèrent franchement. Elles réservaient leurs gentillesses pour un Anglais, employé militaire du service télégraphique, résidant aux environs. Fortuné rival! Il guerroyait au cœur d'une chaude cabine, sur un fauteuil, bien peigné, gras: il avait, pour charmer ses loisirs, les vues de la mer et les caresses de deux blondes enfants, qui le préféraient, avec raison, à un rustre des camps, prometteur de bonbons et n'en donnant jamais.

Dépité de cet échec, je courus, pour le reste de mon après-midi, me vérouiller sous ma tente, et j'épluchai, en zoïle, les correspondances Criméennes de mon journal. Qui donc commettait ces froides et fausses narrations? Ce n'était, certes, pas un de nous, esclaves de la guerre, à qui le courage manquait souvent pour jeter sur le papier, à la pointe du crayon, quelques mots, brefs accents de désespoir ou de victoire.

Il me semblait reconnaître ces matamores de la littérature militaire qui posaient en Achilles, parce qu'ils avaient bivouaqué, une nuit tout entière, au seuil du Clocheton, et qui, suivant les péripéties du

siége, derrière un télescope, brodaient leur récit, en pleine sécurité, loin des inspirations de la misère. Parodie ! Horace avait raison ! Pour attendrir, il faut avoir pleuré !

Cette citation apaisa ma bile; et, je partis, pour ma faction nocturne à la tranchée, avec ce doute affreux que, peut-être, à la guerre, les frêlons réussiraient, tout aussi bien que dans le monde.

A cette heure, Sébastopol, muet depuis l'aurore, démuselait à l'improviste, de la Quarantaine à Karabelnaïa, toutes ses batteries ; et le carillon de ses cloches se mêlait aux détonations de son artillerie. Dans la journée, dit-on, le chiffre de l'empereur Nicolas, sculpté sur le fronton de la porte du palais du gouverneur, s'était détaché, et brisé par terre.

Les popes feignirent de lire, dans cette chûte, fatidique un présage de malheur, pour la ville. Le ciel qui, pour avertir l'univers du meurtre de César, avait fait parler les bêtes fauves, dans la campagne Romaine, ne pouvait-il pas, en signe de mort prochaine de l'autocrate des Russies, produire le miracle d'un marbre, qui tombe de lui-même ? Les aumôniers de l'armée Russe, exploitant donc la crédulité de la garnison, poussèrent à une manifestation religieuse et guerrière.

L'arrivée de la garde montante, chez l'assiégeant, en fut le signal. Les églises retentirent, toute la nuit, de prières, les bastions de coups de canon et de fusil. Sébastopol fut sauvé ; mais le czar expira quelques jours après.

MON OUVERTURE DE LA CHASSE.

Mars avait chassé les frimas de la Chersonèse. Par un des derniers jours de ce mois, le camp se leva en fête. On se croyait à la veille de l'assaut triomphal. A l'appel joyeux du déjeùner, les glâneurs de verdure rentraient, les premiers bouquets de salade à la main.

Les chefs-cuisiniers s'agitaient, jaloux de montrer leur talent, jusqu'à présent inactif, et de s'illustrer à leurs fourneaux.

Kamiesch versait déjà, à travers les offices de bivouac, les premiers présents de l'abondance, surtout à flots, le beurre et l'huile d'olives, sa rivale. Le lard administratif ne trônait plus, dans les plats, fumant au loin sur les tables, avec son affreuse nudité. Le bouilli sans suc de la veille ne paraissait plus, sous forme d'affligeants mirotons.

Partout, les voisins, affriandés par l'appât de quelque mets nouveau, se réunissaient pour le repas matinal de famille, en deshabillé coquet de bivouac. Seuls, çà et là, quelques rares originaux se dandinaient, en sabots, avec les haillons de l'hiver ; et l'on se moquait d'eux à la ronde, comme des derniers débris d'une mascarade après carnaval.

Parmi cette multitude béate, qui revenait aux plaisirs de la vie, je me plaisais à contempler le gazon naissant sous ma tente. Les meubles décrépits juraient au milieu de cette prairie, qu'on aurait dit un tapis de damas vert; et il me tardait de les renouveler bientôt, aux dépens de quelque salon intact de Sébastopol.

Ces chimères populaires de victoire me réjouissaient le cœur, quand le Maître-coq, de sa voix de cérémonie, dit à son aide : « Prévenez *Messieurs Messieurs* les officiers qu'ils sont servis ! » Nous arrivons, les dents aiguisées. Quelle manne, à nos yeux ! Un lapin en civet, le premier de la saison, mangé à la barbe des Russes, cadeau d'un ami, qui dirigeait les ateliers de fascinage, récemment établis dans la giboyeuse forêt de Varnoutka, en vue de l'agrandissement du siége. Gloire à lui ! et toi, Jeannot, sois le bienvenu !

En son honneur, on requit au voisinage certains gourmets de profession, sortant de table, mais qui, en faveur d'un fin morceau de venaison, élargirent leur estomac. Le vin de luxe écuma dans les verres : on but à l'anéantissement de Sébastopol ; c'était le toast charitable à la mode. A la fin, nous étions tous dans la jubilation de la décente ivresse : ni éclats de voix, ni chants. Chacun fumait la pipe digestive avec le silence de la volupté : on aurait dit des sybarites, qui ruminent du râble.

J'allai, après dîner, au chantier des gabions, envoyé en ambassade par mes commensaux, pour complimenter notre fournisseur de gibier. Je dus, à ce hasard, de voir de près et en détail, une patrouille

de Cosaques, qui vint rôder autour de Kamara. Les sentinelles avancées se gardèrent bien de les éloigner : car, on n'était pas fâché de juger, par un échantillon, ces cavaliers du Don, l'an dernier encore, épouvantail de l'Europe. Ce n'étaient que de pauvres diables de lanciers, montés sur des bourriques aussi pitoyables que leurs maîtres !

Les éclaireurs Russes une fois toisés et disparus, mes hôtes m'invitèrent à une battue dans le bois. J'ai toujours beaucoup aimé la chasse, mais comme un prétexte à déjeuners champêtres et à rêveries buissonnières.

Pas un roitelet ne se laissa tirer. Peu m'importait à moi, l'amour-propre n'étant pas en jeu ! Mais un de nos partenaires, disciple cuirassé de St-Hubert, finit par massacrer, de rage, son chien, un pauvre levrier échappé du bastion du Mât, accusé, à titre de transfuge, d'être complice du gibier. On aurait pu me soupçonner à mon tour, avec plus de raison ; et, je me dérobai, par la route de Balaclava, traversant en touriste les camps Anglais.

En avant du front de bandière, des pionniers creusaient le fossé d'une redoute. Quelle lenteur ! Mais aussi quel mérite, chez ces terrassiers, qui accomplissaient leur œuvre, sans surveillance ! Car, le chef aime à se distinguer, surtout à l'heure du combat ! Au logis, au chantier, fi de la quantité de travail utile, ou du bien-être de l'homme de troupe !

Quelle différence entre ces grands seigneurs de la guerre, et nous autres, plébéiens en épaulettes, qui goûtons la vie du soldat, jusqu'à la lie ! Sur un

champ de bataille, cette hauteur du commandement n'empêche pas la victoire ! Mais, sous les murs d'une ville assiégée, alors qu'il faut marcher à l'assaut, pas à pas, chaque jour apportant son tribut de labeurs et de sacrifices, l'avancement du char se ressent des rênes trop flottantes ; et, tous ceux que l'occasion conduisait, comme moi, dans le quartier de nos alliés, s'expliquaient pourquoi, à cette époque, lord Raglan, pressé au conseil par le général Canrobert (1), ne savait préciser le jour, où les assiégeants du Grand-Redan seraient en mesure de lutter.

La vue des Highlanders, type de la beauté martiale, effaça la mauvaise impression, produite en mon esprit par la contenance des pionniers Anglais. Ils revenaient d'une reconnaissance sur la Tchernaïa ; et, leur défilé enleva les applaudissements de la galerie. Ils portaient la tunique, élégamment indécente, la guêtre des montagnards d'Écosse et le couvre-nuque. Le plaid flottait sur les épaules des chefs. On voyait les bataillons se mouvoir, à travers champs, majestueusement alignés au cordeau, la carabine au bras, semblables à ces quadrilles de chevaliers à pied, que le théâtre romantique aime à mettre en scène.

La musique exécutait des airs patriotiques ; mais, dans l'intervalle des fanfares, quelques-uns de ces grenadiers, faisant, pour l'agrément de la parade, fonctions de ménétriers, mettaient leurs carabines en

(1) Voir le Journal *Humoristique du Siége de Sébastopol*. — Tome II, livre IV.

bandoulière, tiraient une viole du sac ou un fifre de la poche, et mêlaient aux accents du *Rull Britannia*, des refrains du pays natal. Je passai, charmé par une marche de cornemuse : c'était leur salut au drapeau.

Je fis, avant de rentrer, le tour de Balaclava. Le village Génois était devenu un cadavre, entre les mains de nos alliés. Les maitres-en-pillerie ne manquaient pas dans *Coquin-City*; mais, le foyer des affaires était à Kamiesch ! Voilà le premier succès de colonisation que nous remportions franchement sur l'Angleterre !

J'assistai au débarquement de troupes de renfort ; et la nuit me ramena au bercail. Les camarades me demandèrent, si je rapportais la gibecière pleine. Je leur donnai de bonnes nouvelles de l'arrivée du printemps.

Le camp était en émoi. Le bruit de l'assaut courait, de bouche en bouche ; et, la certitude de la chûte prochaine de Sébastopol était redevenu un article de foi. La plupart cherchaient à raisonner leur vœu. A entendre ces orateurs des cercles en plein vent, enflammés en discutant le sort probable de la *veste à Paul*, on se serait cru à la porte d'une bourse ! Ces raisonneurs, ignares, n'embrouillaient pas plus que des théoriciens de profession les points obscurs du siége !

En compensation, s'il avait jailli de ce pathos de la science populaire quelque bon mot, j'aurais été dédommagé de la peine de rester, toute la soirée, aux écoutes ! Mais, triste effet moral de la misère de

l'hiver ! l'esprit gaulois repoussait plus lentement que la verdure !

Cependant, à l'écart de ces conférences, les niais sentaient le besoin d'interroger leurs supérieurs, comme si les épaulettes rendaient des oracles : de ce nombre, mon estafier Martin. Tandis que, par une vieille manie, je recueillais les menus propos de la rue, le fidèle Alsacien s'approcha de moi avec mystère, et posa à *sa lieutenant* deux questions, dans son jargon, qui, traduites en français, signifiaient : « Est-il vrai que nous allons, avant peu, vainqueurs, revoir le Rhin et la choucroûte ? Puis-je annoncer bientôt mon retour à Mams'elle Rose ? »

Enviable garçon ! A ses yeux, le bonheur se personnifiait dans un aigre mets et un cotillon de grivoise ! « Possible, lui répondit la Sybille ! mais n'y compte pas trop, Martin ! »

Je fermai ma porte, en riant. Le refleurissement des espérances de victoire avait excité ma verve ; et, j'anathématisai l'hiver, en fuite, à en juger par les premiers bourgeons de la fôret :

« Te voilà Dieu merci, à jamais passée, saison d'épreuves, plus dures cent fois que celles qu'impose la religion aux pécheurs criminels ! Puissiez-vous, pour nous, vous fermer pour toujours, cellules de décembre et de janvier, séjour de tant de mortifications, corbillard des illusions de la gloire guerrière ! Adieu aussi, et sans regrets, douces heures de loisirs, au coin d'un feu misérable, au bruit de la neige qui roule sous le vent d'orage, heures d'oubli et de calme, trop chèrement achetées, durant lesquelles,

loin de l'appareil théâtral du monde, côte à côte avec la mort, que la poudre promène autour de son gîte, l'homme, maître de sa pensée, s'instruit et souffre ! »

Ainsi, en chantant, à l'unisson de la foule, les louanges de la saison nouvelle, je rendais hommage à la grandeur d'un temps de supplice, dont chacun de nous s'énorgueillissait.

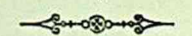
Un incendie plaisant me troubla. Ce sot de Martin, impressionné par sa consultation militaire, avait oublié de souffler son bougeoir. Un songe d'amour agita son premier somme. Dans un élan hors de son lit, il saisit la lumière qui, sans doute, lui représentait sa maîtresse, et il se réveilla aussitôt, au milieu de sa tente en feu. Les secours arrivèrent à temps ; et de rire.

Une alerte au camp suivit cette scène banale. Des sentinelles avancées entendirent dans un ravin, une galopade de chevaux ; et, se figurant que les Cosaques sortaient de Sébastopol pour charger nos bivouacs, ils hurlèrent *aux armes*. On ne vit, en fait d'ennemis, que des bombes ; mais, l'émoi de cette échauffourée ne s'apaisa pas, de toute la nuit. Nous veillâmes ; et, je charmai les heures d'insomnie à feuilleter un journal de France.

Dans les nouvelles du théâtre de la guerre, on y disait de nous, des martyrs du siège, que nous *cueillons, ici, des lauriers*. Cette façon de parler, ironie cruelle si elle n'était une dangereuse imposture, m'indigna, et je m'abandonnai à ma fureur de soldat désenchanté !

« Honnies soient ces figures d'une rhétorique hy-

pocrite, dont la jeunesse sans expérience souffre, depuis trop longtemps, dupe ou victime ! Que de larmes épargnées à l'humanité, si la poésie n'avait voilé sous ses fleurs les plaies de la Gloire ! Arrachons le masque de cette idole absurde, fille de la barbarie ! Rides, déceptions, douleurs, mort ; appelons enfin les *lauriers* par ces noms d'une vérité instructive ! Montaigne a dit vrai ! Tout n'est qu'affaire de langage ! La proscription de ces criminels euphémismes aurait plus fait pour le règne de la paix, pour le progrès de la civilisation que plusieurs sèciles de lumières !



LES DÉLICES

DE

L'ÉTUDE SOUS LA TENTE

LA PHILOSOPHIE

D'UN

PILIER DE TRANCHÉE.



Le printemps, avant de briller sur la Chersonèse, se signala par des pluies diluviennes. Pendant une de ces dernières hivernales journées du siége, l'idée me vint de dogmatiser, faute de mieux. Autour de moi, chacun, avait repris son passe-temps favori des heures de solitude forcée. Mon voisin de tente, fanatique amateur de peinture, s'amusait à poétiser Sébastopol, émaillant, à coups de pinceau, ses vues de la Chersonèse, de groupes de jeunes filles. La saison de misère et de labeurs écoulée ayant été, pour tout observateur de bonne volonté, une longue expérience de psychologie, j'essayai de résumer ces études volantes.

Il me semblait, à la vérité, après cinq mois de philosophie en action, que certains principes sur la nature de l'homme se dégageaient des brouillards de l'école. En effet, par les nécessités de la vie militante, j'étais arrivé à me décomposer en deux parties, essentiellement distinctes et opposées, l'une s'élan-

çant, à son gré, loin du champ de douleur, l'autre comme rivée à la chaîne, la première raffermie par les épreuves, la seconde s'affaissant dans la lutte.

Entre ces deux éléments de moi-même, qui n'avaient pas eu, auparavant, l'occasion de se bien connaître, surtout de se mesurer, il y eut guerre, à l'origine, de même qu'entre deux ennemis, accouplés dès leur berceau, sous le même joug. Chacune de ces moitiés de mon individualité, affirmant ses droits, prétendit au commandement de la machine, et déploya, pour dominer, sa puissance propre. L'imagination les aidait tour à tour, tantôt flatteuse des instincts de la sensualité, en évoquant l'ombre des séductions de la jeunesse, tantôt auxiliaire de la vertu, en fleurissant les ronces de la gloire.

Fort du sentiment du devoir, l'*esprit* dompta enfin la *bête* rebelle, à force de rigueurs Tu veux dormir? veille! — Tu t'arrêtes? marche! — Tu te défends? de l'éperon! Puis, de ce duel, dont la tranchée fut le théâtre ordinaire, naquit l'harmonie. Le vainqueur gouverna : mais, hors des heures de crise morale, pendant qu'il suivait les caprices de la rêverie, l'autre en paix s'abandonnait à la paresse et au sommeil, objets naturels de son ambition.

A la lueur de ces orages quotidiens de la conscience, l'existence de l'âme personnelle m'apparut avec la clarté d'un axiôme : ses aspirations incessantes vers un bonheur idéal, sa faculté de s'abstraire du monde extérieur et d'aller vers les foyers d'attraction qui agissent sur elle, indépendamment de tout intérêt matériel, quelles preuves de son immortalité! Les

sciences de la nature n'en offrent pas de plus péremptoires!

Ainsi, les tribulations de la guerre portent leurs fruits! Décidément, tous les cours de philosophie devraient se faire, devant l'ennemi! Par ce vœu peu philanthropique, je terminai ce préambule de dissertation.

Peu de jours après, on touchait à la veille du bombardement de Pâques. Le camp se livrait aux douceurs de la victoire, par anticipation. On faisait partout, dans les cercles ambulants de la rue, au bruit du canon et des éclats de rire, mille plans de rentrée triomphale en France. Au milieu de ce concert de folies, les clairvoyants épars, prôneurs de l'investissement préalable de Sébastopol avant l'assaut, se taisaient; car, on les aurait sifflés, de même qu'en plein bal de bacchanales, on hue les sages, qui rappellent à la décence.

Impossible de résister à l'entraînement général! Craignant donc d'être surpris par les évènements, je me hâtai, séance tenante, d'aller, à dos de Nicolas, explorer la région de la Chersonèse, que je connaissais le moins, entre le monastère St-Georges et Balaclava. Dès mes premiers pas, à en juger par le branle des parcs du siége, je me persuadai que la foule des optimistes, publiant déjà la prise de la place, avait raison.

Les Anglais, eux-mêmes, se distinguaient à l'œuvre; mais, en pressant les préparatifs du combat final, ils ne parvenaient pas à chasser entièrement leur flegme naturel. Non loin de Karani, un long con-

voi de fourgons, chargés de poudre, montait vers les lignes de Victoria. Le cheval, chef de file de la colonne, refuse bientôt d'avancer. Posément, mais en vain, son conducteur lui criait : « *go, go, sir ; i say !* » (Allez, allez, seigneur ! je vous en prie !) Longtemps sur ce ton, le charretier et la bête parlementèrent : l'armement des batteries alliées dût en éprouver un fâcheux retard.

Je me délectai, avec les passants, de cette scène de mœurs Britanniques, et pris, le long des murs d'enclos, pour entrer dans le village. Au milieu de ce couloir désert, un coq Russe tenait sa cour, entouré d'un essaim de poules grasses. Quelle tentation ! J'allais en victimer une : le courage de sabrer me manqua ; mais, Martin..! Voler un rôti de mes mains, en plein midi, fi donc ! servir de complice, à la bonne heure ! Ce scrupule, pourtant digne de Tartufe, me releva devant le for intérieur ! La guerre ne m'avait donc pas encore enlevé toute mon honnêteté !

Les bons sentiments se tiennent. Près de ce poulailler en plein air, des paysannes Tartares, étaient assises, sous le péristyle d'une ferme. Leurs robes de deuil semblaient annoncer que leurs maris étaient morts sur la brèche, à Sébastopol ! Me voilà à m'apitoyer sur le sort de ces femmes ; et mon lorgnon n'osa pas même les insulter, à une longue distance.

De là, à travers des coteaux incultes, je m'égarai jusqu'au cimetière des Anglais, le plus avantageusement situé de tous les belvéders du champ des attaques. Les curieux y faisaient foule. Dans leurs rangs,

je pointai ma lunette sur Sébastopol, déployant majestueusement ses ruines dans le lointain. Au sommet de la cathédrale, la croix grecque, respectée des bombes, reluisait encore; mais le globe terrestre n'était plus qu'un symbole, de jour en jour plus dérisoire, de l'ambition des czars. Un dôme doré reflétait, à cette heure, les rayons du soleil couchant. Cette coupole couronnait jadis le théâtre, converti en corps-de-garde, depuis Inkermann! Malheureuse ville!

Je m'oubliai, en méditant; et des amis du camp du Moulin me retinrent à dîner. A table, on parla de l'assaut. J'affirmai la conquête de Sébastopol, pour la semaine de Pâques. Cette croyance chimérique des vétérans du siége, dont je me rendais l'écho, révolta mes amphytrions, fondateurs de l'attaque naissante de Malakof. Ils formèrent des vœux, en chœur, pour que la fortune, ajournant le succès, leur permit de se montrer. Ils se souciaient peu du prix que chaque journée de délai coûterait à l'armée, ni de leurs chances de mort personnelles!

Peiné de ces aberrations cruelles de l'amour-propre, je regagnai, à pied, par la nuit close, mon logis. Nicolas suivait, par la bride, en philosophant peut-être comme son maître. Pour charmer la route, je tâchai d'induire de ce mépris de la vie, hautement professé, par ambition, chez mes hôtes, un argument en faveur de l'immortalité de l'âme : car, cette question métaphysique s'offrait, sans cesse, à ma pensée, depuis que l'individualité du *moi* immatériel m'était démontrée, telle qu'un théorème lumineux de mathématiques.

Je pesai donc, en cheminant, les diverses thèses des spiritualistes, sur ce point de la destinée humaine; mais les sacrifices suprêmes, accomplis, en tout temps, à la guerre, pour l'amour de la gloire, le peu de cas que tant de gens de cœur faisaient, ici, de leur sang, au signal du combat, me parurent fournir une explication de l'autre vie, plus concluante peut-être, que les raisons de Socrate ou de Rousseau. Si la terre bornait la carrière de l'homme, il ne s'immolerait pas pour l'honneur. La vertu consisterait en l'art de jouir. Les peuples dresseraient des autels à la lâcheté. Les coryphées modernes du matérialisme auront beau chercher, par leurs négations hardies, à dépraver les générations nouvelles; ils n'arracheront pas une foi, innée, dont le courage militaire, chez tous les peuples, est une éclatante manifestation.

D'une conséquence à l'autre, je me demandai pourquoi la démonstration de cette vérité fondamentale restait en dehors du domaine de l'analyse ou de l'expérience. En ce moment, mon cheval se cabra, de frayeur, devant un poste de fantassins, qui, à l'abri d'un pli du terrain, égayaient la veillée, en causant de l'enfer et de ses habitants. Un esprit-fort de la troupe disait que les *revenants* n'existaient que dans les fables; un autre contait quelque bouffonnerie d'outre-tombe. Un troisième, docteur sans le savoir, ajouta que s'il surgissait quelqu'un de *là-bas*, il serait à craindre que les vivants voulussent tous le suivre : paroles profondes que je notai au passage, en chercheur tiré d'embarras.

Voilà, en effet, ce qui justifie Dieu d'avoir obscurci

l'avenir, aux yeux de la raison! Pour assurer la création, il fallait, car la logique est souveraine même au ciel, qu'il fixât l'homme au lieu de son berceau. S'il avait soulevé le voile de l'éternité, si, seulement un jour, les morts pouvaient parler, le genre humain, en masse, dégoûté de la terre, risquerait de se suicider.

En cet endroit de mes spéculations ambulantes, la voix rauque d'un chien Cosaque, défendant la porte de ma tente, me fit à plat retomber des nues. Depuis plus d'une heure, le camp était couché et reposait, au loin, en paix. On entendait, au voisinage, les dormeurs ronfler chaleureusement. Au milieu de cette atmosphère soporifique, je fus bientôt dans le monde des songes ; j'y vis un diable cornu et à queue, qui riait aux éclats des travaux de la philosophie! Pauvre fille de l'intelligence! Que d'entraves embarrassent son essor! Les préjugés, les erreurs, second lait de l'enfance, sans compter les ténèbres que Dieu lui-même a dû tendre, devant elle, pour l'aveugler!

Vers le milieu de la nuit, on sonna l'alarme. Il fallut se lever et rester sur le qui-vive. Cette corvée, qui était vraie partie de plaisir, en comparaison des veilles de l'hiver, nous semblait pourtant à tous un supplice! Pourquoi l'homme se déshabitue-t-il si facilement de souffrir! Le bonheur serait-il sa loi?

Le lendemain, me trouvant d'humeur dogmatique, ce problème me poursuivit ; et, à la faveur des loisirs d'une matinée pluvieuse j'essayai de l'éclaircir.

Le bonheur gît-il dans les joies du devoir, dans les charmes de l'étude, dans le ravissement de l'extase

ou dans les voluptés de l'amour? Devant l'impossibilité d'expérimenter, au camp, toutes ces voies, et de comparer, en connaissance de cause, je renonçai à ce point, pour me rejeter sur un sujet plus à ma portée, sur l'existence de ce maître-démon, qui avait enlaidi mon rêve, et que les mauvais plaisants accusaient d'être l'artisan des lenteurs de la guerre.

Certain fou du quartier prétendait l'avoir rencontré, par une nuit noire de janvier, près du Clocheton, déguisé en zouave. Tel que se le représente l'imagination populaire, le roi des damnés n'aurait, sans doute, pas été, en ce temps-là, dépaysé à la tranchée. Ce champ d'expiation rappelait le vestibule de la cité infernale des légendes mythologiques. La mort, la maladie, la peur, tous ces monstres que le poète a placés en geoliers à l'entrée du Tartare, étaient les bourreaux des veilleurs du siége.

Mais qu'aurait cherché l'esprit du mal, parmi ces légions de souffre-douleurs de la gloire, servant religieusement, loin des séductions mondaines?

En dehors de toute fiction, je recherchai si l'antithèse de Dieu cachait une réalité, si le diable n'était qu'un nom. Avez-vous, hôte des champs, en allant par un beau soleil d'avril, à la ville, accomplir je ne sais quel devoir, rencontré sur votre chemin, à l'écart, sous un arbre en fleurs, un banc de verdure? Voilà le diable! Qui n'a, une fois, durant sa vie de garçon, habité sur le même palier qu'une belle danseuse d'opéra? On rentre au logis, criblé de travail, armé de courage. Tout-à-coup les pieds de la sylphide, étudiant le ballet du soir, font frissonner

le plancher lutiné! Voilà encore le diable! Jeune fille, qui semillante et en fine camisole, gazouilles derrière ton rideau, en face de ma fenêtre, tu es, pour moi, ne t'en déplaise, Satan en personne!

Cette image, pure réminiscence de mes amours juvéniles, me valut l'aubaine d'un somme, où je goûtai les délices d'une tentation. Mais, à la fin comme dans une évocation, j'entendis mon professeur de philosophie, l'illustre abbé Noirot, qui résumant ma controverse romantique, me disait : « Pas tant de phrases! Nous appelons donc le diable tout ce qui, dans le monde extérieur, nous détourne de la vertu! »

Après toutes ces élucubrations plus ou moins psychologiques, le même jour d'avril, je reçus une haute leçon de morale. C'était vers midi : le temps se rassérénant, le camp se livrait à ses ébats ordinaires. Les uns allaient au cabaret pour y courtiser dame cantinière; d'autres rôdaient de tente en tente, en quête de nouvelles, désireux de savoir si Pâques serait bien le dernier délai du bombardement final. Les bancs se garnissaient de jaseurs.

On parlait surtout de bonne chère, dans ces assemblées de la rue : la pénitence avait assez duré! Le goût de la cuisine contrebalançait maintenant l'amour de la victoire : et, à la vue du retour de l'abondance, les nouveaux-venus ne pouvaient comprendre la grandeur épique de la misère qui, hier encore, sévissait devant Sébastopol.

Çà et là, au milieu de ces soldats gastronomes, des groupes de Turcs en petit comité, au soleil, chassaient

sur leurs poitrines nues les derniers parasites, enfants de l'hiver. Les rieurs, en passant, les montraient du doigt. Les bons *redifs* se vengeaient des moqueurs, en les appelant des *dis-donc* ! Cette réponse, à nous tous familière, avait frappé nos alliés, et résumait, après un an de confraternité militaire, tout ce qu'ils avaient appris de Français! C'était à désespérer de la fusion des races.

Je musai, devant ce tableau de la Chersonèse en liesse, en attendant l'heure du déjeûner, retardée par l'invitation d'un ami de la maison, officier de marine, qui allait pousser une excursion en Circassie. Il arriva enfin, et nous promit, pour nous faire pardonner son inexactitude au rendez-vous, de nous rapporter de la patrie des odalisques, une basse-cour complète, à défaut d'un sérail. En l'honneur de ce pourvoyeur inespéré, le chef se couvrit de gloire et d'un tablier blanc.

La vaisselle était en faïence vierge. Le filet de mulet offrait ce beau teint rose, chéri des gourmets. Le pâté, affectant la forme d'un bastion, rappelait agréablement l'ennemi, à table.

Au dessert, notre hôte témoigna son contentement par sa loquacité. Il nous conta ses voyages en Chine, et s'amusa à détruire nos illusions, sur les femmes du Céleste-Empire. Son crayon, trop réaliste, nous dessina un pied de Chinoise, qui acheva de me désabuser de la poésie de l'Orient. L'Orient, de Stamboul à Pékin, n'est qu'une duperie, comme la gloire! En guise de digestif, nous fîmes un tour, à l'Observatoire.

A cette heure, les batteries de siége préludaient à la lutte suprême Le vent chassait la fumée de la scène, et l'on distinguait, au loin, la ville labourée jusqu'en ses fondements par les boulets et les bombes. Une galerie nombreuse d'amateurs applaudissait; mais, d'après le sens des réflexions saisies au vol, on sentait que cette foule avait passé par tous les désenchantements du métier.

« Ils nous voleront tout, disait un orateur, par allusion aux pauvres citoyens de Sébastopol, à qui on laissait ample loisir de sauver leurs pénates! » Un autre sceptique, complimenté sur sa fraîche croix-d'honneur, répondit ironiquement : « Chacun, ici-bas, ne porte-t-il pas la sienne? »

En les écoutant, de ma place de spectacle, je me persuadai, de plus en plus, qu'il en est des émotions guerrières, comme des joies de l'amour. Tant que l'illusion vous ravit, tout semble magique, les premiers baisers, aussi bien que les premières aventures de bivouac.

Mais, quand la réalité vous a désenivré, on se moque des hochets sacrés de l'ambition; et le tableau d'une ville ennemie, qui s'abîme magnifiquement sous ses ruines. n'arrache que des quolibets de pillard. Je craignis que cette comparaison, neuve aux temps d'Homère, m'amenât à un parallèle, entre Mars et Vénus. Au diable les lieux-communs! ils nous débordaient! et, j'entraînai notre visiteur aux lignes Anglaises, la curiosité des environs.

La première partie du réseau des attaques de nos alliés avait l'air d'une dérision! des squelettes de

parapets, des rigoles à fleur de terre ! Chaque jour, à l'heure du relèvement de la garde, on voyait, de loin, serpenter, derrière ces rideaux, le long sillon écarlate des habits de riflemen ; et, les carabines russes avaient beau jeu, contre cette mire humaine en mouvement. Mais, si la plupart de ces travaux d'hiver n'avaient aucun nom dans la langue de la fortification moderne, la contenance des ouvriers, dont nous fûmes, par hasard, témoins, restait au-dessus de tout éloge.

La réouverture du feu général approchant, ils avaient à cœur d'achever leurs transports de provisions de guerre ; et, comme aucun chemin carrossable ne conduisait directement à leurs batteries extrêmes, situées sur le penchant du ravin, ils avaient déposé les projectiles, au pied de la montagne. On les hissait, le long des pentes abruptes du versant, à une hauteur de plus de cinquante mètres, par le moyen d'un système fort ingénieux de poulies et de cordages. Or, ils touchaient à la fin de la pénible besogne, quand le terrain s'affaissa sous les piles de bombes ; et, plus de cent de ces lourdes sphères de fer dégringolèrent, de rocher en rocher.

Coup de théâtre, dans les chantiers inférieurs : épouvantés par l'avalanche, les hommes de courir éperdus, les chevaux de se débander ! Dieu merci ! en bas, on en fut quitte pour la peur; mais, en haut, personne n'avait sourcillé, ni juré ; et la manœuvre ascensionnelle des bombes recommença à grand peine, sans retard, sans un murmure. Nous applau-

dimes, à l'exemple de tous les passants, la constance de nos braves partenaires, de même que, d'abord. nous avions loué leur génie industriel et ridiculisé leurs œuvres de pionniers.

Le bruit de la chûte des piles de bombes retentit jusqu'au Bastion du Mât ; et il se mit à tonner. En cet instant, une caravane de mulets, bâtés et chargés de boulets, sous la conduite de portefaix Turcs, cheminaient, sans penser à mal, en longue file, à travers la parallèle Française, vis-à-vis de notre belvéder. Soudain, une volée de mitraille tomba dans les rangs.

Les chefs du convoi, gardes nationaux de Stamboul, qui n'avaient que l'habit de commun avec les héros de Silistrie, baisent la terre et invoquent Allah ! Leurs bêtes se précipitent hors de la tranchée, les oreilles en arrêt, les naseaux fumants. Quelques-uns font mine, dans leur égarement, de déserter. Les Russes tirent sur les transfuges.

Les batteries d'alentour, outrées, prennent fait et cause pour les muletiers ; et, un orage gronde, en ce coin de l'arène. Cette échauffourée finit par une scène de tragédie, hélas ! fréquente !

Deux amis de la garde montante s'en allaient, bras dessus bras dessous, en causant peut-être de la patrie, le long de la route du ravin, quand un obus éclata d'aplomb sur leurs têtes, et les massacra, tous deux. On se hâta d'expédier les victimes sur un brancard sanglant, au cimetière de l'ambulance ; car, parmi la foule qui descendait la tranchée, la pitié s'effaçait, devant le plaisir de revoir le camp printanier.

Deux troupes de nos fantassins et de riflemen marchèrent longtemps de compagnie. Les nôtres étaient de vrais mirmidons. La nature avait résolu, en eux, le problème de la plus grande force morale sous le moindre volume. Les géants Anglais admiraient, en les coudoyant, cette graine de vaillants hommes. Ils semblaient se dire : « Comment sont-ils si petits à la toise, et presque nos maîtres ? »

Le marin revint enchanté de sa tournée ; et, à la nuit, il nous rendit notre fête, à bord de son navire. La soirée se termina par un punch, chez une dame galante de Kamiesch, une des premières lorettes du bivouac qui tinrent salon. C'était fruit défendu, pour nous, depuis plus d'un an ; et, cependant, notre vertu fut peu mise à l'épreuve, en ce boudoir de planches, où rien ne respirait l'amour, pas même la déesse, malgré ses agaceries, son corsage décolleté et ses cheveux à la démon.

Sous le fard, nous devinâmes l'impudique passagère de l'*Héloïse*, notre compagne de voyage, de Marseille à Varna. Les touffes de nos barbes, nos teints de maures, rendirent notre reconnaissance plus difficile. Nous lui rappelâmes des souvenirs de la traversée ; et, la fille nous apprit, avec une joie de mégère, la mort de son amant, qui s'était pendu pour elle.

Quel cours de morale, en peu de mots !

Cette misérable créature était alors, dans le demimonde de *Filouville*, la fleur des pois. Certaine charcutière, lui disputait la palme. Autant la première était décharnée, autant celle-ci avait des formes mo-

numentales. Uniquement, à ce titre, on la surnommait la Tour Malakoff. Les produits de son étal étaient plus justement renommés que ses appâts. Un haut personnage du Grand-Parc en raffolait surtout.

Certain jour, on le vit afficher, contre sa coutume, une figure tellement souriante que les visiteurs de sa cour crurent, en le voyant d'humeur pareille, qu'il y avait sous jeu un secret de guerre important, que l'heure suprême de Sébastopol allait sonner. Hélas! non. Seulement, le premier boudin frais de la saison, en Chersonèse, avait été servi sur la table du *Kébir*. De là, la vogue croissante de *la Malakoff*.

Notre soirée, chez sa rivale, finit burlesquement. Il vint d'abord s'embusquer, à la porte de sa tente, un troubadour, aventureux joueur d'orgue de barbarie, débarqué de la veille, et qu'on soupçonnait d'être payé par le czar, pour nous écorcher les oreilles. Comme moyen de nous tirer de ce guépier, le hasard nous adressa une troupe des ces *gentlemen*, qui avaient adopté la colonie française comme centre de leurs folies, et que les belles rançonnaient à plaisir. Nous cédâmes le poste à cette pluie d'or vivante. L'un de nos remplaçants, novice, demanda si le cœur de l'hôtesse était attaquable : « Yes! banknotes! » Et nous courûmes en riant, remonter à cheval.

La campagne était radieuse, au clair de lune. Les insectes des bruyères bourdonnaient, en chœur, leur prière. L'Euxin brillait de signaux; et du côté de Sébastopol, quelques bombes, en se reflétant dans les flots, simulaient une éruption de volcan sous-marin.

La caravane se mit à chanter; mais bientôt, sur notre piste, vinrent à fond de train des confrères Anglais, jaloux de prendre les devants. Pour la gloriole de ne pas leur céder le pas, nous fîmes, à travers la steppe, une charge en fourrageurs.

Dans ce concours hippique, il ne fut que trop aisé de se perdre. Nous faillîmes ainsi passer à l'ennemi. Le lendemain, un des boute-en-train de la fête fut mandé, pour affaires de service, à la troisième parallèle; et, il en revint, peu après, sur un brancard, cruellement blessé. Ce dénouement, trop ordinaire de nos parties de plaisir, me grava mieux dans l'esprit le cours de morale de la *Marseillaise*.

Des exercices de logique succédèrent aux enseignements moraux. La journée finale d'avril fut, au camp, une plaisante récréation. La Chersonèse figurait une colonie de jardiniers et de planteurs. Chacun rivalisait de goût et d'ardeur, pour embellir sa demeure. On comprenait presque les excès du luxe à Paris, d'après l'entraînement de notre société rudimentaire.

Nos voisins avaient des enclos, autour de leur tente de compagnie. Pourquoi ne pas les égaler? et, ce beau matin, je me surpris, à côté de mes commensaux, en train de construire une balustrade, autour de notre boulingrin. Nous étions donc, enfin, aussi bien que nos amis d'alentour, véritablement propriétaires!

L'anathème de Rousseau, contre les barrières égoïstes, nous parut alors un sophisme; et, si un communiste avait franchi la haie, nous l'aurions traité en Russe! Cet instinct du tien et du mien est, même à

la guerre, si naturel et si exclusif, que ce petit domaine, dont je partageais la jouissance avec des compagnons d'armes, m'intéressait moins que la bande de gazon, encadrant mon logis. Je réservais, malgré moi, à ce coin de terre privé, le meilleur de mes soins; et, le laboureur qui voit les prémices de la moisson, mûris dans ses sillons, n'éprouve pas joie pareille à la mienne, pendant que je regardais s'épanouir, en mon pré, la première marguerite.

Si cette confidente des amoureux avait eu la magie de me dévoiler l'heure de l'assaut, je l'aurais, partant, effeuillée! Malheureusement, sur les mystères du siége, à cette époque, les raisonnements des experts n'en pouvaient dire: pas plus que le langage des fleurs. Fatigué de bêcher et d'admirer mon parterre et ses produits, je me mis à disserter sur la vertu militaire, à la vue des groupes d'assiégeants, qui, de toutes parts, à travers la plaine, entre deux combats, amusaient pastoralement leurs loisirs :

« Naguère, me disais-je, on reprochait aux soldats de la France, de ne savoir marcher qu'à la victoire! Après Sébastopol, ce préjugé n'est plus! qu'on ne vante plus, à nos dépens, la fermeté Allemande ou l'opiniâtreté Anglaise! Un peuple qui se perfectionne, ainsi, à la guerre, ne montera-t-il pas, un jour, au sommet de la sagesse politique! »

Cette souplesse de caractère, qui avait fait acquérir le stoïcisme de la bravoure sur les champs de bataille de la Crimée, me donna les plus consolantes espérances, pour l'avenir de la France; et, de déduction en déduction, je vis les plus lointains contre-coups

des orages de la Révolution, s'apaiser, les petits-fils des héros de Sébastopol, atteindre, par une dernière conquête de la civilisation, à cette calme intelligence de la liberté, à ce bon sens civique, dans l'exercice des droits et la pratique des devoirs, qui sont la plus haute expression du patriotisme, le frein le plus sûr de la décadence des nations.

Ce rêve me poursuivit, jusque sur la prairie du Monastère, où je vins, le soir, avec la foule des verduriers, pour cueillir de la salade. Mieux aurait valu, pour moi, moins plonger dans les chimères de la logique; car, maintes doucettes, maintes feuilles de cresson et de mauve furent foulés, sans profit, sous mes pieds distraits; et je rentrai, la tête exaltée, mais les mains vides.

Un taon roux, signe de bonheur dit-on, voltigeait sous mon toit. La solitude de la vie de bivouac nous avait tous, plus ou moins portés à la superstition. Je souhaitai donc la bienvenue à la mouche, messagère de victoire prochaine; et, pour prolonger ce présage heureux, je la condamnai niaisement à coucher sous mon toit, dépassant, par ce trait, d'emblée, un de mes confrères qui croyait à la chûte de Sébastopol, toutes les fois que l'oreille droite lui sifflait, et tombant ainsi à plat, des hauteurs de la méditation, dans un enfantillage de vieille femme.

Le lendemain, premier jour de mai, le mois des amours et des roses, qui devait enfin ouvrir à l'armée d'Orient la saison de ses triomphes. Désormais la gloire, au siége, ne brille plus, dans les ténèbres.

Ce ne sont plus ces combats, funèbrement sanglants,

des nuits d'hiver, qui échappent aux peintures de l'histoire, duels dignes de bêtes fauves à la forêt, où le plus souvent les champions, sans se voir, se heurtaient, s'entr'égorgeaient, se pourchassaient enfin : puis, quand, hors de la tranchée, pêle-mêle vainqueurs et vaincus étaient encore aux prises, quand dans la campagne en feu, on n'entendait plus qu'un vaste bruit d'armes, de cris de ralliement ou de rage, d'appels alarmés du clairon, et qu'il devenait impossible de saisir, au milieu des chaos de la guerre, si le Russe, revenant sur ses pas, ne prenait pas l'avantage, le canon, d'un vent de mitraille, aussi terrible aux amis qu'aux ennemis, balayait le champ du carnage, jusqu'à ce que le silence, rétabli par ce brutal ministère, prouvât la fin de la sortie

Maintenant, les adversaires se rencontreront, pour vider la querelle, visière relevée, en plein éclat du jour ou à la clarté des soirées d'été !

Le camp célébrait, à sa manière, ce changemeut, prélude de la prise de Sébastopol, et surtout le signal de l'assaut des contr'approches de la ville, annoncé irrévocablement pour la veillée prochaine. Piétons babillant et cavaliers affairés remplissaient la rue. Ici, des casaniers qui ravaudaient gaiment sous leurs tentes entr'ouvertes au soleil; là, des amateurs qui jardinaient. Partout des coqs amoureux et des poules coquettes battant de l'aile; partout des chevaux piaffant, par impatience de la promenade. La Chersonèse ressemblait à un bivouac de plaisance : il ne manquait au paysage que des ménagères, au seuil des chaumières guerrières, et plus de verdure aux champs.

Il me vint un accès de lyrisme matinal. J'allais, de ma porte, embouchant la trompette du rhétoricien, chanter Flore, et le Sirocco, pris pour le Zéphire, quand la voix de la science arrêta cet élan de verve adolescente :

« Combien le printemps mythologique pâlit, me cria-t-elle, en comparaison des magnifiques phénomènes du rajeunissement annuel de la nature ! Oppose aux fictions antiques de la poésie, les vérités que j'ai révélées ! De quel côté est le vrai sublime ? A l'approche d'avril, observe la terre qui travaille au fond de ses entrailles, comme à la veille d'un enfantement : bientôt, de ses flancs fécondés, la sève, sang et lait des plantes, s'élance bouillonnante, à flots dociles, par les myriades de racines, telle que la lave sortant d'un volcan à innombrables cratères, se ramifie en son jet, gonfle jusqu'à l'épanouissement les bourgeons des arbres, les boutons des fleurs et engendre ou des bouquets de cerises ou des touffes de lilas. C'est Dieu lui-même qui, par un renouvellement périodique du mystère de la création, se mêle à la matière et fait jaillir la vie, l'abondance, la beauté. A côté de ces grandes images, étale la corbeille de Pomone... ! »

Ainsi, Don Quichotte de bivouac, je me battais encore contre des moulins à vent, pendant que les apprêts de l'attaque du soir, changeaient l'aspect du dehors. Déjà, les dernières estafettes du quartier-général galopaient vers le Clocheton. Déjà, devançant l'heure ordinaire, la garde de la nuit partait joyeusement, et les colonnes d'assaut se rassemblaient,

sur le seuil des tranchées, avec l'enthousiasme que donne la certitude de vaincre. Le canon de siége jouait l'ouverture de la fête ; et les curieux, en émoi, cherchaient les solitudes, d'où l'on pourrait le mieux contempler le feu d'artifice nocturne qui accompagnerait le combat.

Avec une troupe d'amis, nous choisîmes, pour notre observatoire, les hauteurs du Monastère ; et, afin de n'y pas arriver trop tard, on résolut d'y dîner. La cavalcade affriandée atteignit vite le rendez-vous de table. Hôte habituel de ces lieux, j'en fis les honneurs à mes compagnons, et les présentai aux jeunes captives. L'un d'eux, modèle de soldat et de père, embrassa affectueusement ces fillettes, en souvenir de ses enfants.

Après, de nous asseoir sur la pelouse du parc ; les vivres sortirent des sacoches ; et, en face des merveilles du crépuscule, au bruit des vagues empourprées qui rafraîchissaient le rivage, nous hâtâmes le repas. La lune se leva, au dessert ; et, bénissant cet astre, qui permettait aux héros de la journée de mesurer leurs coups, nous nous acheminâmes lentement vers le Grand-Parc, admirant à l'aise, des hauteurs, le resplendissement des bombes.

Nous traversions la route de Kamiesch, intrigués par les échos irrités de la fusillade, quand, du côté des camps, survint un cavalier, lancé au galop de charge, et qui, en nous croisant, cria d'une voix épouvantée : « Les Russes ! gare ! gare ! »

Cette apparition nous éblouit. Le tumulte lointain, devant Sébastopol, augmentait sans cesse. La

victoire serait-elle perdue? Et, tous en masse, spontanément, à ce doute, de nous ruer, au hasard, vers le camp, à travers mamelons et ravins!

Nous y voilà, en quelques bonds, haletants! Mais personne, aux environs; et, partout silence de mort, tandis que les clartés et le fracas de la bataille rappelaient les plus furieuses luttes du siége.

Y avait-il eu, sans nous, prise d'armes générale? Les uns, alors, forcent fiévreusement les tentes du voisinage vides, les autres courent aux éclaircissements, tous semblables à des gens, menacés d'un déshonneur.

Le premier venu qui se présente enfin, est interrogé comme un juge. Il nous dit que la représentation l'ennuie, qu'il a sommeil, et qu'il va se coucher, laissant, là-haut, à la *Pointe-des-Blagueurs*, la foule des badauds. Dieu soit loué! Nous avions simplement été dupes d'un ivrogne, mauvais plaisant.

Mais, il était temps d'arriver, car le service de la tranchée eut besoin de renforts; et je fus requis, avant la fin de la nuit, pour un convoi de poudre. A cette heure, la procession des brancards et des cacolets s'écoulait, du champ de bataille vers l'ambulance; et, j'admirai avec les passants, la sublime résignation des blessés. Ce spectacle m'inspira, au retour, une conclusion édifiante, pour mes études philosophiques.

Il me parut que, si Dieu serait souverainement injuste de persécuter sur la terre la vertu, sans compensation dans l'autre monde, il y aurait, de sa part, injustice plus choquante encore, à condamner aux

douleurs de la guerre, sans la certitude de la récompense après la mort, des générations de victimes, à la fleur de la jeunesse, pour des abstractions de politique internationale, pour le bon plaisir d'un roi, ou pour l'insolence maladroite d'un diplomate.

De toutes les discordances, qui existent dans l'harmonie universelle, sans contredit, celle-là serait la plus monstrueuse.

Cet argument militaire, en faveur d'une sanction de la morale, au-delà de la vie, me saisit l'esprit. avec la même force que la plus évidente vérité de la géométrie; et, je terminai ma thèse, en m'écriant avec l'auteur d'*Emile :* « Non, tout n'est pas fini pour l'homme à la mort ! Tout rentre dans l'ordre, après elle ! »

La phase nouvelle du siége, signalée par la prise des embuscades du Bastion du Mât, (1) ne portait plus aux spéculations de métaphysicien, sous la tente. Quand le service plus actif que jamais, par suite du redoublement de l'attaque de Sébastopol, n'entrainait pas les touristes du camp dans un tourbillon de travaux, le soleil les invitait de préférence à des excursions champêtres ou à des rêves littéraires sur l'oreiller.

Je venais donc, pour la dernière fois, de glaner sur le domaine de ces grands problèmes de l'âme, du paradis et de l'enfer, que tous les penseurs ont agité. Il était tard. Le silence régnait, dans le lointain des bivouacs endormis. Je gaguai mon lit.

(1) Voir le journal humoristique du siége de Sébastopol, tome II, livres VI et VII.

Puis, le songe complétant le sens de mes prémisses, le Seigneur des armées m'apparut, non sous les traits, dont le Moyen-Age enlaidissait la beauté suprême, ni avec la figure divinement humaine que les chefs-d'œuvres de la peinture chrétienne prêtent à l'Eternel, mais éblouissant de formes, qui n'empruntaient rien aux mortels, le triple front de l'Apollon de Phidias, l'auréole Olympique, la foudre du Sinaï à la main ; et, de son trône, flottant audessus de la Chersonèse, à la porte du Ciel, il tenait la balance de justice. Cependant, des vols d'âmes héroïques montaient, sans cesse, de l'arène du siége à son tribunal ; et le juge souverain les pesant à peine, les laissait passer.

Cette vision de théodicée termina mon cours de philosophie guerrière.

MES VACANCES.

Peu de temps après les glorieuses journées de mai et la chûte du Mamelon-Vert, par une belle matinée de juin, le camp était en rumeur; partout des attroupements de soldats péroraient. Les gazettiers, qu'on disait dans la confidence du Conseil de guerre, contaient que le général Pélissier, dans la conférence de la veille, avait accordé une semaine de vie seulement à Sébastopol, que lord Raglan avait trouvé ce délai trop court, à cause des préparatifs de l'attaque du Grand-Redan, mais que, malgré ces objections, le chef français n'avait pas consenti à reculer, d'une heure, l'assaut final. Les nouvellistes ajoutaient qu'Omer-Pacha boudait avec ses Turcs, parce qu'on prétendait ne lui confier qu'un rôle subalterne, au dernier combat du Siége.

Avec cette morgue et ce désir de primer, qui le font haïr de ses rivaux, le soldat plaisantait sans pitié la lenteur incorrigible des Anglais, l'amour-propre déplacé des Ottomans. Sous les tonnelles effeuillées, mille buveurs s'excitaient, à bien mériter le rang d'honneur : « Que les camarades s'abstiennent, répétaient-ils, on s'en passera ! la *veste à Paul* (car, ces braves ignorants estropiaient toujours, de cette

façon primitive, le nom de la ville!) sera à nous, bientôt! » — « On y entrera, balbutiait certain zouave gris, que le vin rendait prophète, au cabaret prochain; mais, il y aura, ce coup-là, *grand tabac*! » Dans la bouche du vénérable, cet argot des grandes circonstances signifiait que, du sang coulant à flots, le champ de bataille, en ce jour fameux, fumerait, comme sa pipe, à fond bourrée!

Cependant, les cantinières se réjouissaient de ces bavardages altérants. Babet-la-Jolie, ma voisine, encaissait la recette d'un heureux directeur de théâtre; et, à la vue de son escarcelle pleine, elle songeait, rayonnante, sous les fleurs de son bonnet, au retour dans son pays, à ce temps fortuné de la paix, où du fruit de ses bénéfices, elle achèterait une maison, des toilettes, la considération d'une bourgeoise, peut-être pour son mari, une écharpe de maire.

Du portique de ma tente, en observateur, je m'amusai des coquetteries de cette vertu de bivouac, et du parlement animé de la rue, quand le vaguemestre se montra. L'été qui avait tout changé, n'avait pas diminué le succès quotidien du distributeur des nouvelles. A l'un il annonça la mort d'un parent, à un autre, la contre-partie, le mariage d'un ami, à un troisième une de ces fêtes de famille qui, depuis les massacres de la guerre, avaient revêtu le caractère patriotique, un baptême. A plusieurs de nos condisciples et à moi, le courrier apporta un diplôme de premier lieutenant.

La plus risible des épîtres de vieille cousine complimentait un de mes intimes du quartier, de cet

avancement fatal, qu'il aurait tout aussi bien obtenu, en France, au coin du feu. La bonne femme avait écrit, par la main d'un secrétaire, pédant des champs, qui, pour flatter l'héritier de sa maîtresse, lui adressait, à propos d'un déplacement de contr'épaulettes, une tirade sur les lauriers de Mars, couronné d'une comparaison avec Bonaparte, au siége de Toulon.

Quoi qu'il en fût du peu de mérite de cette promotion, elle nous combla de joie, parce que chacun caressait, en secret, l'espoir d'échapper ainsi au joug des tranchées. Pour ma part, j'avais ordre de transporter au plus vite, mes pénates, du Grand-Parc derrière la *Maison Forey;* et, comme ma nouvelle batterie expéditionnait, en ce moment, à Kestch, je comptais être en liberté, jusqu'à son retour devant Sébastopol.

Jamais vacances n'avaient contenu tant de promesses de plaisir, pas même quand rhétoricien, août venu, l'imagination en fleurs, je voyais la vie à travers le prisme des fêtes villageoises, et que le gazon du bal, que foulait, à mon bras, la fillette de mes amourettes, me figurait le pavé du paradis. Au pis-aller, un seul tour de garde gagné, c'était autant de pris à l'ennemi, à la mort.

Aussi, le soir, nous célébrâmes mon affranchissement provisoire, par le sacrifice d'un coq, la fleur de notre poulailler circassien, mais fort mauvais coucheur. Il cherchait noise, en effet, à tous ceux de ses pareils du voisinage qui avaient plus riche sérail que le sien, ou même une crête plus empanachée

que lui. Le sultan volatile en voulait, de préférence, au roi de la basse-cour d'un haut personnage des environs, fort susceptible, et, avait déjà à coups de bec, déplumé, ce rival, d'une aile. Cette inimitié systématique aurait pu nous attirer des désagréments avec l'autorité. Sa chair fut aussi dure que son cœur; et, pour avaler ce contraire d'un chapon tendre, nous dùmes vider plus d'un rouge bord.

J'en fis des rêves de pacha non blasé ; et, le lendemain, debout dès l'aurore, émerveillé de mes premiers loisirs, je dressai, en bourgeois chroniqueur, procès-verbal de la nuit de guerre passée.

Comme mon crayon était léger ! quel charme de relater des dangers, que je n'avais plus l'honneur de partager ! quel sujet, à la foi épique et plaisant, que Sébastopol ! Foin de ceux, qui accusent un siége de n'être, littérairement parlant, qu'une perpétuelle redondance de quatre mots : canon, fusil, brancard et mort ! Le bonheur rend persuasif ; et, j'entrainai quelques amis dans un pique-nique, à Karani, près du camp des Sardes, chez un restaurateur Milanais en renom.

Nous partîmes de bonne heure. La route Woronzof était pleine de promeneurs, qui se dirigeaient vers les bords, récemment conquis de la Tchernaïa. Çà et là, enthousiasmés de l'agrandissement pittoresque de leurs domaines, maints touristes secouaient la poussière de leurs pieds, au seuil des steppes de la Chersonèse, et marchaient, le bourdon à la main, vers les bois vierges de Varnoutka, tels que des pèlerins, allant visiter un temple de la belle nature.

Quelques chauvins de bivouac, déployant leurs parasols, se mouvaient dans la plaine, avec l'air de propriétaires, qui vont saluer une terre, acquise de la veille.

Au milieu de ces cavaliers et de ces piétons, à travers la chaussée poudreuse, le troupeau des bœufs et des moutons, de ce pas grave qui sied aux bêtes de l'administration, s'acheminait, vers les frais pâturages de Traktir, comme si leur maigreur n'était pas sans remède.

Boute-en-train de droit, en tête de notre troupe alléchée, je ne tarissais pas sur le talent du Vatel Italien, que j'avais eu, une fois, l'occasion de juger, sur le bouquet et la fraicheur de ses vins. Le docteur, vrai gourmet, à qui je vantais, depuis longtemps, l'hôtellerie, se préparait au régal, de longue haleine, suivant le mode des Sybaritains; et surtout, pour mieux déguster certain champagne, de Florence, sans pareil, il s'était mis à un régime suivi d'eau pure.

Nous étions tous à jeun. Le soleil dardait des rayons de plus en plus exitants. Chacun éprouvait, avec un secret contentement, un arrière-goût des douleurs du *camp de la Soif*. Une courte trotte nous séparait du lieu de délices. La sueur commençait à couler, en écume, sur le front des plus impatients, quand le bruit du canon de *Bilboquet* nous offrit une distraction passagère.

La caravane famélique arrive, enfin, au village. Silence de mauvais augure, autour de l'hôtel! Pas une âme dans la rue, si ce n'est une paysanne Tar-

tare qui, le sein nu insolemment, allaitait son enfant. Nous avançons encore, haletants. L'enseigne avait disparu de la maison : porte de bois ! La nourrice, alors, nous fait signe que les maîtres ont déménagé, avec leurs fourneaux et la cave, à la suite de l'armée Piémontaise. Le chirurgien, de rage, aurait volontiers amputé le coupable.

Nous serions peut-être morts de faim et d'insolation, si des marchands d'alentour, soi-disant Français, n'avaient pas consenti à nous donner une hospitalité de compatriotes, c'est-à-dire fort chère. Malgré le dépit d'une partie manquée, on décida de pousser jusqu'au nouvel établissement des Sardes.

Quels ébats en traversant les bosquets touffus de Kamara ! On nous aurait pris, là, pour des galériens en liberté : hélas ! depuis huit mois, nous n'avions vu, en fait de paysages, que de la boue, du sang et des rangées de piquets de gabions, aussi affligeants pour l'œil que les barreaux d'un cachot. J'eus, quant à moi, des velléités de m'agenouiller, devant un mérisier, courbé sous ses fruits ; les moins impressionnables coupèrent avec religion quelques branches d'arbustes en fleurs, et les rapportèrent, comme des reliques.

La vue des brigades Italiennes, rentrant d'une exploration sur la Tchernaïa. calma notre fièvre bucolique. Pour les saluer au passage, la galerie était nombreuse, et peuplée de Français ; car, la communauté de langage et de mœurs avait déjà cimenté, entre la plupart des nouveaux-venus et nous, des liens d'amitié, dont les Anglais se montraient jaloux.

De rares fanatiques, dans les rangs de la foule, s'élevaient presque jusqu'au lyrisme, en parlant de l'intervention en Crimée, des soldats de Savoie, fiers de conquérir des titres de liberté à la terre du Dante et de Raphaël, à l'institutrice des peuples Latins, tandisque, çà et là, des sceptiques, émettaient le doute que, par suite de l'arrivée, devant Sébastopol, de contingents successifs de nations diverses, le siége, tombé alors à l'état de rébus, devînt une pétaudière.

Bientôt, au bruit des fanfares qu'avaient répétéesles échos de Navare, ils défilèrent, devant leur commandant en chef. Heureux pays, où les illusions politiques fleurissent, où les généraux n'ont pas quarante ans ! Alphonse de la Marmora rayonnant, portait une simple tunique bleue, le képi Africain ; et une écharpe flottait sur sa poitrine, émaillée de croix.

Les Bersaglièri eurent les honneurs de la parade : leurs plumets flottaient au vent, ainsi que des banderoles de victoire, pendant que le drapeau de Savoie se balançait, au-dessus d'une forêt de baïonnettes reluisantes : les spectateurs se découvraient avec respect, devant cet étendard de la régénération d'un peuple ami. Après, on fraternisa dans les cantines ; et, cette petite fête de l'alliance se termina prosaïquement par des libations.

Je n'en rêvai pas moins, toute la nuit, de l'affranchissement de l'Italie et des merveilles de son génie.

Les muses de ses poètes m'apparurent, comme des personnifications de la grande patrie, que ces illustres enchanteurs apercevaient, dans l'avenir, à travers le

chaos du Moyen-Age, de même qu'au milieu des tempêtes, Enée entrevoyait l'image lointaine et souriante de l'Hespérie. Ce songe finit à Venise, qui fêtait sa délivrance.

Les vainqueurs de Sébastopol campaient sur la place Saint-Marc. Le palais des Doges était pavoisé de flammes aux trois couleurs. Autour des lagunes, les banderolles s'entrelançaient; on ne voyait, en gondoles, que fleurs et belles filles.

Le lendemain matin, au sortir du berceau de ma tente, où je venais de croquer à l'aise le sommaire de la situation des attaques, telle que la dernière nuit du siége l'avait faite, je m'estimai le plus fortuné soldat de l'armée d'Orient! Temps frais de juin; pas d'entraves, du matin au soir! plus jamais, peut-être, de tranchée! Je me procurai la carte des amusements de la journée; et, je choisis, avec le doux embarras de ces heureux du monde, qui, à Paris, consultent, dès leur lever, l'affiche des plaisirs.

Les mineurs donnaient une représentation de camouflet, les fuséens promettaient merveille de leur tir incendiaire! Vieilles nouveautés! Les dragons et les hussards fourrageaient, partis depuis l'aurore, dans la plaisante vallée de Baïdar, en ce quartier de rafraichissement réputé un Eden, que rêvaient tous les assiégeants.

A cheval! et, je rejoignis les escadrons de reconnaissance, au moment où l'avant-garde débouchait, à la tête du pont de Teulé. Quelques Cosaques, sortant des broussailles de la rive droite de la Tchernaïa, se hasardèrent à en disputer le passage.

On les sabra, haut la main, et le poste d'Orkhousta effrayé, à l'approche de la charge, remonta sur les rochers de Cardon-Bell.

Je me divertis, au milieu des flâneurs d'escorte, à lorgner ces cavaliers du Don, qui avaient terrifiée nos grands-mères. Au rapport des plus fidèles lunettes, ils figuraient ces pauvres sires de mélodrame, à qui l'on donnerait volontiers la passade, en les rencontrant.

A la santé de ces védettes inoffensives de Sébastopol, nous déjeûnâmes plantureusement, sous l'ombrage d'un de ces chênes, deux fois séculaires, qui encadraient la plaine d'un rideau de verdure.

Ces patriarches de la forêt ont vu les jours d'indépendance de la Crimée : aussi, les Tartares leur accordent presque le respect, qu'on doit à des ancêtres. Après le repas, la chaleur redoublant, la troupe entière se répandit sur l'herbe.

L'ennemi aurait pu croire que ce sommeil unanime était un stratagème. J'avisai pour couchette, au bord d'une clairière, une pelouse légèrement inclinée vers le bois. On ne distinguait, de ce gîte, que des troncs d'arbres majestueux, à perte de vue : telle la colonnade d'un parvis de la nature. Les rayons de soleil éclairaient mystérieurement la voute de feuillage, comme des lampes pendues aux touffes de gui : un Druide aurait prié. Je laissai, en m'endormant, un libre essor à mon esprit rêveur.

Bientôt, un parfum de violettes me réveilla. Elles me servaient presque d'oreiller, à mon insu. Pas une de ces printannières tardives ne se montrait ; mais, en

touchant les feuilles, elles s'offrirent à la main, par bouquets ; et, à mesure que mes doigts caressaient la plante, les fleurs semblaient se multiplier, belles d'éclat et de senteur. Je fermai les yeux sur cette image ; et je songeai d'une maîtresse bercée à mes côtés, et qui répondait à mes caresses par des baisers, aussi nombreux que les violettes de mon chevet.

Le boute-selle, de sa voix alerte, nous convia au départ, trop tôt, à mon gré. La cavalerie revint sur ses pas, par la route Woronzof, qui était, pour elle, un trop facile chemin de triomphe.

Peu après notre retraite du pays de Baïdar, les patrouilles cosaques redescendirent, de leurs postes alpestres, et faillirent prendre à la course quelques touristes Anglais en retard. Ceux-ci rattrapèrent, près de Kreutzen, la queue de la colonne, plus rouges que leurs habits, et en poussant de joyeux *goddem*. L'un d'eux, dans la fuite, avait perdu son parasol. La journée ne coûta pas davantage.

Je retournai à mon camp, au trot de flâneur, et attendis, en pantoufles, l'heure du dîner. J'allai au nid des poules circassiennes, prendre des œufs frais. Le maître-coq vint, au rapport, sous ma tente, et m'énuméra, dogmatiquement, plus de vingt manières de les accommoder. J'ordonnai à l'artiste une omelette au rhum, approuvai le reste du menu en ma qualité d'ordonnateur de la table, et fus tenté de proclamer Lucullus un polisson. A ce régime là, on aurait servi longtemps, avec plaisir, devant Sébastopol !

Je passai la soirée, en agréable promenade de digestion, à prêter l'oreille aux sornettes de la rue. Ne

comprenant plus rien au siége, les oracles de bivouac rabâchaient, pour leurs ouailles, de vieux contes de caserne. Dans un groupe, on drapait un immortel original, qui avait commandé, avec gloire, l'armée de Lyon. Assiégeant, pour la dixième fois, certain fort de la Saône, il avait mis à l'ordre de l'attaque la plus stricte sévérité; et, il prêchait d'exemple, en cette école de la guerre.

Parfois, en plein midi, au camp d'instruction, les trompettes sonnaient la nuit; et, chacun devait, alors, se conformer aux ordonnances du service nocturne. Il était donc minuit, à onze heures du matin. Le grand-chef se présente devant une sentinelle, qui ne bouge pas, à son approche. « Eh bien! tu ne me reconnais pas! » — « Non! ma foi! vous n'avez pas de falot allumé, répondit le gascon! »

Et, tous les écoutants, y compris les passants avec l'orateur, de rire homériquement. La belle humeur m'ayant mis en verve, j'allai au concert.

La meilleure des musiques criméennes jouait, ce soir là, et se distinguait. Un vaste cercle de fumeurs attentifs était rangé, autour de l'orchestre; et, l'on pouvait, au jour de la lune, lire leurs impressions sur les visages. L'un, aux accords d'une mélodie se transportait à l'opéra. Une valse ravissait un autre, au bal du village, près de la *payse* de ses rêves; celui-ci marquait la mesure; celui-là claquait aux plus beaux endroits,

Comme mes voisins, je laissai doucement errer mon imagination, au gré du programme; et, je me persuadai que cette langue de l'harmonie est le plus

merveilleux véhicule de la pensée. L'âme peut se rire des séductions du pinceau, résister aux entraînements de l'éloquence.

Mais la musique la subjugue, comme une maîtresse voix du ciel, par la communication instantanée de la joie, de la douleur, de l'enthousiasme. A son gré, elle entonne la charge, et, les bataillons se précipitent ; elle module des chants d'amour, et Renaud, déposant les armes, oublie sa gloire aux pieds d'Armide ; elle soupire des hymnes, et les anges du ciel semblent descendre sur l'autel.

Quel prestige dans cette poésie des sons! Tel air contient en germe, un tableau, une idylle, une ode, une élégie ; et, certains refrains font refleurir d'un jet, dans le souvenir, les plus riantes heures de la jeunesse.

Le charme agit surtout, au bivouac, quand il faut, par l'espérance ou la fiction, égayer la solitude de la vie. Malheureux sont, alors, ces eunuques de l'oreille, qui aux plus suaves morceaux préfèrent une batterie de tambour! On en apercevait quelques-uns rôder ironiquement, autour de l'arène musicale.

Ils se trahissaient par des hochements de tête et des murmures injustes, envers ces artistes de régiment qui, sans moyens d'étude, faisaient miracle, à qui l'armée devait, chaque jour, son plus cher passe-temps. Les siffleurs auraient dû se taire, sinon par estime pour le talent, du moins par respect pour les instruments : car, la plupart étaient des héros à leur manière. La clarinette avait été fêlée à Inkermann ; le rhume du piston datait de l'ouragan de novembre ; les gelées de janvier avaient faussé la grosse caisse.

Parmi ces troubles-fêtes, on remarqua plus d'un Turc. Un groupe de ces infidèles se permit d'éclater de rire, au plus beau de la fête. De la part de gens qui ne se dérident jamais, la critique avait plus de portée. Ils préféraient, sans doute, de bonne foi, aux merveilles du génie Rossinien la symphonie discordante de leurs binious de guerre.

Cette réflexion me troubla : et, je me demandai, durant un entr'acte, si le beau absolu existait dans l'art, en général. On rencontre maints docteurs de salon qui vous disent : « L'esthétique, sous toutes ses formes, est une convention. Voyez les sauvages ! Ils aiment des monstres, qui nous dégoûtent : ils fuiraient devant le sourire de la Fornarina ! »

Mais, amis sceptiques, le singe, trait d'union entre l'animal et l'homme, le singe, dont nous descendons, suivant vous, s'extasie devant les grimaces de la guenon. Faut-il en conclure que dame guenon, idéal du singe, pourrait se comparer à la Vénus de Milo.

De ce ton, je tachai de réduire à l'absurde les raisonnements du vulgaire contre le beau absolu, irradiation de Dieu sur la terre, lorsque Sébastopol irrité peut-être de la sérénade, dont le vent du soir lui portait les échos, témoigna son mécontentement de ces réjouissances inconvenantes, en lançant, à toute volée, des obus, dans la zône des parcs. Ce feu termina la veillée. Il en vint des éclaboussures jusqu'au seuil du magasin à poudre ; et, notre camp passa, à son insu, la nuit sur un volcan.

Le lendemain, il bruinait agréablement ; et, l'armée, vaquant à ses travaux du matin, saluait, par des

chants joyeux, ce brouillard rafraichissant. Pour moi, qui avais échangé, contre les honneurs d'une première lieutenance, les fers de la tranchée, quelle richesse de temps à dépenser, selon ma fantaisie, sans avoir la mort suspendue sur ma tête !

Bien que ma nouvelle position, à l'armée d'observation, me désintéressât dans le débat, pendant entre le *vieux siége* du bastion du Mât et le jeune *siége* de Malakof, je résolus d'aller, sur les lieux, étudier les chances de la nouvelle attaque. Comme préparation à cette descente scientifique, je déjeûnai d'abord à une des pensions d'amis, les plus justement renommées du camp du Moulin.

L'art de la table marchait alors devant Sébastopol, de pair avec le talent de la sape, grâces à Kamiesch. L'arrière-ban des vivandiers débarqués versait sur le marché les dernières douceurs du luxe culinaire; et, ces vendeurs de truffes ou de foie gras ne pouvaient croire qu'il y a huit mois à peine, les premiers aventuriers du commerce, se fussent enfuis de cette plage déserte, avec leur pauvre paccotille. En ce temps, nous mangions le lard de misère, sans assiettes; et, pour plats d'extra, on se payait, faute de mieux, un gâteau de riz non sucré.

Mes hôtes me reçurent à la fortune du pot; et, ils avaient des huitres de l'Euxin, du gibier de Baïdar !

Je compris, au dessert, l'industrie naissante de ces parasites qui, sous prétexte de camaraderie, allaient de table en table, croquer les bons morceaux. Après le repas, eut lieu sous la conduite d'un de mes amphytrions, dans les tranchées de Karabelnaïa, ma ronde

d'instruction. Je constatai avec tous les témoins impartiaux, mais en silence, pour ne pas blesser mon guide, convaincu du succès, presque à la veille du 18 juin, qu'il restait un abîme à franchir, pour prendre d'assaut le faubourg de Sébastopol.

Nous revînmes par le cimetière ; et, si la gloire se mesure au chiffre des morts, les assiégeants de ce côté n'avaient rien à envier à leurs aînés. Je m'arrêtai devant les tombes modestes des camarades, tués au Mamelon-Vert

L'un d'eux, jadis étudiant en droit, avait été un des héros de la *Chaumière*. Les policiers de céans, vaincus à force de rire, n'avaient jamais censuré ses entrechats les plus romantiques ; et, quand le maître du bal, venait, au milieu des plus orageux quadrilles, rappeler, d'une voix paternellement indignée, sa jeune clientèle à la décence, la vue de notre pauvre confrère en l'aïr, les jambes perdues dans la chevelure de sa danseuse, désarmait sa colère.

En causant de ces folies d'autrefois, mon cicerone me hissa sur une éminence, d'où l'on distinguait le coin de scène de la Tchernaïa. Les Sardes, avec l'aplomb des légions les plus aguerries, gardaient la rivière, tandis que les avant-postes, sous les regards de Bilboquet impuissant, étaient en train de raser les batteries Russes abandonnées, en avant de Tchourgoun.

Nous saluâmes de loin ces braves novices ; et, nous nous dirigeâmes vers Kamiesch comme partie de plaisir, en passant chez les Turcs, depuis peu relevés, à Baidar, par la cavalerie du général d'Alonville. Ces

sournois musulmans s'humanisaient de moins en moins, priant, trois fois par jour, on ne sait pour qui, dévorant des gâteaux de riz à foison, buvant en cachette des liqueurs prohibées, immolant parfois un mouton au Prophète, pour l'apaiser, surtout affectant, vis-à-vis de leurs frères d'armes, des airs de supériorité, et méprisant leurs usages.

Le soldat se plaisait à les ridiculiser et convenait ne comprendre goutte à la question d'Orient, qui avait conduit la France à se battre, pour des ours infidèles de cette espèce. Cependant, ces *redifs* qu'on avait primitivement abaissés aux fonctions de factotons du siége, et qui maintenant exerçaient une sinécure guerrière sur la Tchernaïa, ces adorateurs d'Allah et du destin avaient fini par convertir le troupeau de *Giaours*.

Il ne manquait presque plus que le turban à la multitude des fatalistes du camp chrétien. Dieu est Dieu! et Sébastopol périra, quand il pourra! Telle était leur devise. Avec l'indolence des disciples de Mahomet, ils aimaient, même devant l'ennemi, à se croiser les jambes, et à fumer, sans penser à rien, au bruit du canon.

Il est un côté par lequel nous aurions pris probablement une revanche d'influence morale. Mais, à notre grand regret, pas une femme Turque n'était venue braver, en Crimée, la galanterie du champ de bataille.

Le Coran, en effet, n'admet pas la vertu martiale ni civile, chez les filles d'Eve-la-pécheresse. Il ne les mutile pas aux pieds, dès l'enfance, comme le législateur Chinois; mais, pour prix de cette conces-

sion, il les tient, toute leur vie, enchaînées au Harem.

Après deux ans de contact avec leurs défenseurs, les Osmanlis, en aucune matière, n'ont rien appris! Le mur de la barbarie asiatique demeure intact! La réforme de Mahmoud est un mythe! Ainsi, se terminèrent les tristes réflexions que nous suggéra la vue du bivouac d'Omer-pacha.

En continuant notre route, nous nous extaxiâmes devant le spectacle majestueux du quartier Britannique. Nos alliés, avec ce sérieux qui les caractérise même à la cuisine, se livraient aux apprêts du dîner; c'était un fumet de roasbeafs copieux, dénotant la richesse de la mère-patrie.

Un compagnon de promenade, détracteur systématique d'Albion, nous montra, avec dégoût, le champ où les *riflemen* coupables recevaient, d'ordinaire, la bastonnade. Ce sujet de blâme ne me déplut pas; et, je commençai une charge à fond contre le code militaire des Anglais. On fut unanime pour blâmer une loi, qui refusait au soldat le respect, dû à l'homme. Chez nous, le dernier fantassin se croirait flétri par la menace d'un coup de verge. Le frapper est un crime, aux yeux de la discipline; la dignité du citoyen Romain n'exigeait pas au-delà. Nous tournions au *chauvinisme*, à l'entrée du Marché.

A l'aspect des chevaux galopant, maintes sirènes sortirent des arrière-boutiques. Pauvres débris de femmes! Pas une courtisane jolie, sauf Georgina, ne s'était laissé séduire par la gloire pécuniaire de l'amour en Crimée. Seulement, la belle de Kaniesch ne

vendait, suivant l'œil-de-bœuf, ses faveurs qu'aux grands et aux millionnaires. Nous nous attablâmes au pied de son comptoir, semblable à un trône, d'où elle daignait à peine sourire au fretin de ses courtisans.

Soit que la promenade nous eût rendus plus galants, soit que la jeune hôtesse eût dormi sur un oreiller d'or, elle consentit à nous servir à boire de ses mains impudiques; et, en échange de cette faveur, il lui fut promis une toilette de Moscovite, pour étrenne de notre entrée à Sébastopol. Puis, elle nous quitta, à l'appel d'un chevalier Anglais, armé de banknotes, quilui promit beaucoup, à en juger par la pantomime de l'entretien; et, il nous fut difficile de maîtriser, en sortant, un léger sentiment de jalousie.

La flânerie à travers les rues de la cité marchande nous fit vite oublier ce petit échec. Après un exil abrutissant au désert des tranchées, nous nous retrouvions cuieux, presque autant que des barbares, naissant à la vie civilisée.

Ici, le nom d'une place frappait la vue : *Place du commerce*, en toutes lettres : quelle figure ! là, brillait l'enseigne d'un perruquier, vrai neveu de Figaro ! Il rasait, au camp ! Il était pédicure ! Il rajeunissait les cheveux blancs, industrie qui lui promettait la fortune, car peu d'assiégeants n'en avaient, au feu, gagné au moins une touffe.

Notre troupe, en masse, envahit donc le salon de coiffure ! Depuis les loisirs de Varna, nos barbes n'avaient vu pareille fête ! L'artiste s'émerveilla de

leur végétation. Il les appella même des toisons de sapeur ; et, moyennant cette flatterie, il nous débita, fort cher, une pommade, son chef-d'œuvre, qui préservait le poil le plus sensible de l'influence décolorante des ennuis et des émotions du métier, mais qui ne fut, hélas ! que de la moutarde en flacon !

Nous aperçûmes, dans la rue, maint gendarme désœuvré ! L'armée avait, pour la prévôté, trop de vertu !

Après avoir admiré la rade, en grand émoi, à cause de l'arrivée des derniers renforts, nous remontâmes le chemin du logis, avec le peuple des chalands de la foire. Le soleil se couchait : sous le ciel d'été de l'Orient, le crépuscule, vu des hauteurs de la Chersonèse, offrait un spectacle, autrement imposant que les haillons de Sébastopol à l'agonie.

Cependant, quand, au milieu des jeux de lumière, des bords de la mer étincelante, l'astre, jadis un Dieu, salua, dans la splendeur de son immobilité, notre pauvre hémisphère roulant vers la nuit, pas un cri d'admiration ne partit des rangs de la foule en marche ! Or, en ce même moment, comme contraste aux harmonies de la mécanique céleste, une bombe au loin opposa sa pâle rougeur à l'éclat de l'horizon ; et, mille béotiens, à l'envi, s'extasièrent.

De même, le parterre d'un théâtre applaudit la plus grossière imitation de l'aurore, par le talent du décorateur, et ne se dérangerait pas, pour contempler un veritable lever du jour.

Cette partialité de l'homme pour ses œuvres me prouva sa vanité ; mais, ce qui me donna une mar-

que de sa faiblesse, ce fut la joie que j'éprouvai, en ne pas trouvant sous ma tente, selon l'usage du siége, après mes trois jours de repos révolus, un billet de tranchée. Par ce changement, la vie de bivouac perdait, pour moi, de sa grandeur ; et, je bénissais Dieu de cette sorte de chûte morale !

A la vérité, un an de servitude m'avait un peu guéri du fanatisme guerrier. D'ailleurs, il est si commode de guerroyer, du fond de son fauteuil, loin de la queue de la poële ! Aussi, depuis ma retraite du service actif, tour à tour foudre de bataille et grand-juge, j'envoyais en France des lettres à la hussarde, des tirades à la Vauban. Le siège me paraissait un absurde problème, qu'on ne résoudrait que par l'assaut immédiat, et surtout un guépier, où je priais le ciel de ne plus me replonger.

Néanmoins (tant l'habitude est tyrannique !), en voyant, ce soir là, pour la première fois, sauter mon tour de garde, je ne sus me défendre d'un fugitif sentiment de honte ; et, mes vœux d'heureux retour, sinon mes regrets de ne plus les y suivre, accompagnèrent mes compagnons ordinaires de combat.

Le lendemain, je retournai à Kamiesch, pour amuser mes loisirs. Que faire au camp, où se préparait le drame du 18 juin ? Je pris par la traverse du Monastère. Je n'avais pas de bonbons ! Les jeunes captives méconnurent donc leur ancien ami. Quelle insconstance chez des femmes de douze ans !

Je me consolai de cet oubli d'enfants, en admirant les assises, sans cesse ouvertes des buveurs d'absinthe, autour du bassin de la fontaine. Les plus

altérés entouraient la source. d'autres religieusement attendaient une place libre; et, de toutes les allées, il débouchait des amateurs du *poison jaune*, verre à la main, comme si cette eau, avait la vertu d'un philtre.

On me montra, dans le jardin, au bras d'un officier Anglais, une dame qui s'était, disait-on, battue en lionne, à Balaclava. Les passants saluaient avec respect; et le couple héroïque rendait la politesse, bien qu'il n'y eut pas eu présentation préalable à Milady.

En riant de cette conquête de la confraternité militaire entre alliés, je longeai, du seuil de St-Georges, le rivage de Kasatch, à travers des halliers et des bruyères. Une énorme couleuvre me mit en fuite, mieux qu'aurait fait un piquet de Cosaques. Cette horreur des reptiles naît-elle, chez les fils d'Adam, d'un ressouvenir du paradis terrestre? Souvent, le courage des tueurs de tigres expire, devant les descendants du Tentateur.

Bientôt. à table, hors de danger, je me persuadai, pour l'honneur de la race féminine, que la Bible avait confondu un ange avec un serpent.

Vis-à-vis du restaurant de l'insensible Georgina, où je corrigeai Moïse à propos d'une mauvaise rencontre, sur le devant d'une buvette, trois compères trinquaient, côte à côte : un voltigeur de France, un Turc peu croyant et un hyghlander du bon crù, plaisant trio, s'ils avaient pu échanger leurs pensées!

Mais, la confusion des langues les condamnait à des monologues expressifs. Le fantassin badinait sur

les houris; le *redif* s'imaginant que le *giaour* parlait des beautés de Kamiesch, se voilait, par bon goût, le visage; l'Anglais ricanait, mais de confiance.

« La guerre va finir, me disais-je en étudiant le tableau; et, voilà le fruit de deux ans de communauté! Des frères d'armes, incapables de se comprendre à demi-mot! La tour de Babel se dresse entr'eux! Cependant, la vie du camp établit, entre les défenseurs de la même cause, autant de points de contact, autant de rapports que le commerce et la paix! »

Ce groupe de soldats, par un effet de synthèse, me représenta l'humanité; et, sur le chemin du logis, je brodai cette comparaison, en guise de passe-temps, sur le mode lyrique :

« Que de siècles s'écouleront encore, avant que le rêve des apôtres de la philosophie se réalise! Mais, courage, champions de la fédération universelle des peuples! Le fleuve coule; et rien n'arrête la lenteur de ses flots! La création, œuvre de Dieu, ne ressemble pas à la tâche des Danaides : Napoléon continue Platon. L'avenir tend peu à peu vers l'âge d'or, qui ne fleurit qu'au ciel. La guerre même se transforme. Les drapeaux portent la civilisation dans leurs plis déchirés : on se bat, pour mieux s'unir. La féodalité a reculé jusqu'aux frontières des Etats de l'Europe. Les lignes de fortification, dernières barrières, ne résisteraient pas au canon, attelé à la locomotive. »

Je terminai ce dithyrambe, au convoi funèbre du colonel Guérin, qui partait du parc du génie, peu après mon retour de Kamiesch. La mort de ce brave,

qu'une balle brutale de Cosaque avait frappé comme un vulgaire bandit, était bien de nature à inspirer une déclamation, contre la gloire.

A la veillée, la tristesse me gagna : la course au cimetière, surtout les nouvelles du jour, en étaient cause. Les ambulances regorgeaient alors de malades; on évacuait, par fournées désolantes, les victimes de l'été ; et, le choléra préludait au typhus.

Devant ces menaces de fléaux désastreux, le conseil de guerre venait de décider que l'attaque serait brusquée, le 18 juin, coûte que coûte. J'avais besoin de m'égayer l'esprit et d'oublier les sombres perspectives des alarmistes. Je pris mon Virgile, au bruit de la retraite, qui sonnait dans les camps en rumeur ; et, me voilà relisant, de mon lit, à la façon d'un pédant en classe, l'églogue de Gallus.

Quel charme, dans ces soupirs de l'amour ! On accuse à tort le poète latin de manquer de cette fleur de mélancolie, qui est le triomphe de la muse romantique. Lycoris n'est-elle pas idéalisée autant qu'Elvire ?

Virgile, en cette élégie, ne s'est-il pas révélé digne précurseur de Lamartine ? A l'époque où chantait le cygne de Mantoue, le culte païen de la femme commençait à s'adoucir. Les nymphes, en leurs folâtreries, sont moins lascives, les satyres plus décents. Le temple de la Volupté chancelle.

Il semble que les temps, prescrits par la sybille de Cumes, approchent, que l'aube de la morale chrétienne luit déjà sur le monde ancien. : « Puissent les pierres de la montagne ne pas blesser les pieds adorés, traduisais-je en libre commentateur ! »

Mes yeux se fermèrent, sur ce passage ; alors, mon imagination, en débauche, me montra la belle danseuse Romaine, qui chaussait jambe nue, près de moi, le brodequin d'Aspasie ; et, goûtant, en songe, l'illusion qui charma une fameuse soirée d'arrêts de Xavier de Maistre, je nouais et dénouais, longtemps, les bandeletettes roses, d'une main amoureuse.

Au réveil, la Chersonèse présentait un coup-d'œil pittoresque. Partout des bourdonnements sur l'assaut prochain. Sébastopol était, à l'unanimité, condamné à mort, pour le 18 juin. Seulement, quelques âmes charitables lui avaient accordé encore deux mois de grâce. Ces sots, qu'on aurait dû écouter, considéraient la ville, comme prise en principe, mais prétendaient qu'il conviendrait, pour y entrer, d'attendre la fête de l'Empereur. L'ajournement de la victoire était, pour ces pessimistes, une question d'étiquette.

Cependant, les tambours, au loin, répétaient la charge ; et, cet air de guerre se mêlant à l'appel lamentable des infirmeries, produisait un charivari de carnaval. Çà et là, des maniaques, l'arrosoir à la main, essayant de ranimer leurs pots de fleurs, des gourmets conférant avec les cuisiniers, des scorbutiques herborisant, dans les rares recoins de verdure.

Après déjeûner, le soleil rendit la rue inhabitable ; et, l'armée en masse s'abandonna au plaisir nouveau de la sieste. Je cédai, par goût, au charme de cette distraction à la mode, assoupissement de plusieurs heures, un livre à la main, sur le grabat, prétexte aux visions et aux absences ! Je voulus d'abord re-

commencer, à la piste d'Aristée, mes méditations sur Virgile.

Lycoris m'avait ensorcelé. Je courtisai encore, sur les brisées de Gallus, la séduisante courtisane ; et, j'aurais souffleté l'importun, qui serait venu troubler ces divagations d'esprit, folie coutumière, qui avaient en tout temps, répandu quelques fleurs, sur l'exil en Crimée, et qui étaient, au fond, un moyen de se consoler de l'absence des femmes.

Avant l'après-midi, l'ordre me vint de déménager du Grand-Parc. J'arrachai ma tente, sans regrets, de ce lieu, où je n'avais subi que les épreuves de la gloire. Mon nouveau camp autour de la Maison-Forey était, en comparaison, un séjour de plaisance. Ma cabane, un palais de bivouac bâti en pierres et crépi à l'intérieur, dominait la plaine et Sébastopol. On ne voyait presque, de ma fenêtre, que le bleu du ciel et de la mer, de sorte qu'en fermant l'oreille au bruit du canon, on pouvait se prendre pour un solitaire de Tauride.

En rapprochant mon sort présent des tribulations du passé, il me prit un accès de gratitude envers Dieu, irrésistible comme les mouvements de l'amour. La prière débordait de mon cœur ; et, je dus fléchir le genou, au pied de mon lit. Les saints et les soldats, seuls peut-être, connaissent ces élans de la piété.

Cet acte de ferveur marqua la fin de mon congé.

Le soir, une lettre de service m'apprit que je reprenais le bât de tranchée. On touchait presque à l'heure de l'assaut, présumé décisif, du 18 juin. Il ne

s'agissait donc plus, pour les dernières recrues du siége, que d'un coup de collier à donner. Aussi, je remerciai presque la fortune de l'honneur qu'elle m'accordait, en me faisant participer aux travaux de la victoire finale.

HORACE ET VIRGILE AU FEU.

Mon installation terminée, la nuit tombait ; et, comme je ne connaissais intimément personne, au voisinage. je me cloîtrai sous mon pavillon ; et je passai ma soirée avec les héroïnes de Virgile. La lecture dégénéra en étude.

Des divinités du paganisme, le chantre de l'Enéide et des Géorgiques, n'a adoré que la beauté. Sa poésie est, par la forme, un hommage à cette fille de l'Olympe ; mais, par le sentiment, on croirait que le *Dieu inconnu* s'est révélé à lui, et qu'il a puisé aux sources sacrées du Jourdain. Sa muse purifie les impudicités de la Mythologie.

Galathée est un ange, à côté des agaçantes Naïades d'Ovide. Pour plaire à cette trop chaste Dryade, les faunes ne se seraient pas dérangés de leurs lits de roseaux. Didon succombe à la passion, mais elle lutte. Sa mort exprime un adoucissement à la fatalité ; et, au point de vue de la dignité morale, l'amante d'Enée l'emporte sur Phédre. Les Troyennes, Andromaque en tête, ne valent-elles pas autant, que des martyrs du patriotisme chrétien ? Lavinie rivalise de vertu avec les reines des plus honnêtes ro-

mans de chevalerie. Surtout, Eurydice ne déparerait pas les légendes de la Bible.

Cette déesse, qui connait l'austérité du devoir, et fuit devant le berger tentateur, n'a pas reçu le jour, sous les ombrages voluptueux de l'Helicon. L'amour, invincible satellite du Destin, n'a pas éternué, à sa naissance. Sa disparition, au seuil de l'enfer, sous les yeux d'Orphée inconsolable, surpasse comme fable, tout ce que l'inspiration moderne a produit de plus pur, de plus léger. Comme art des contrastes, Protée me semble supérieur à Quasimodo. La laideur de ce demi-Dieu marin n'effraie pas même les ondines de la cour de Cyrène, tandis que la bosse du sonneur de Notre-Dame est repoussante ; et, l'on tremble qu'Esmeralda tombe dans les bras de ce monstrueux sacristain.

Quant à l'amour maternel, le drame de Nysus et d'Euryale offre un modèle de sublime, qui n'a jamais été égalé dans aucune langue. Mais, ce thème me ramena vers nos mères qui priaient, en France, pour le prochain retour de leur fils, et qui, pour nous sauver, n'auraient pas, elles aussi, reculé devant la mort. Cette pensée m'attendrit le cœur ; et, la nuit durant, je rêvai de la maison et de mon enfance.

Le lendemain, veille du 18 juin, le camp fut réveillé par le signal du bombardement, prélude de l'assaut. C'était un fracas grandiose, qui n'avait plus pour nous, le mérite de la nouveauté musicale ; et, comme, le soir, je devais faire ma partie dans le concert, j'allai au bois de Varnoutka, avec quelques compagnons, qui devaient comme moi monter la tran-

chée. Quelle béatitude, surtout en songeant aux misères de la nuit de garde prochaine, de se vautrer sur l'herbe fraiche, à l'ombre des chênes! Le déjeuner mit fin aux ébats; puis, chacun choisit à terre, son lit et se coucha.

Pour me préserver des moucherons, j'étalai mon Virgile en cousinière sur mon visage. Quelque lutin, hôte de la forêt, évoqua à mes yeux, une fois encore, toutes les héroïnes du livre, comme autant de maîtresses aimées. En leur honneur, me voilà plaidant ce point de critique générale, que les œuvres des poètes Latins, comme valeur morale, peuvent disputer le prix à la littérature moderne.

Les adversaires des *anciens*, en cette matière, ont coutume d'opposer l'idylle de Longus au roman de Bernardin de St-Pierre. Un abîme sépare, à les entendre, l'innocence de Virginie, de la faiblesse de Chloé. Mais, les milieux où ces couples d'enfants s'exercent à l'amour, ne sont pas comparables. Les uns grandissent sous l'aile de leurs mères, dans une atmosphère de deuil et de piété. Les autres, en pleine liberté des champs, folâtrent ensemble, demi-nus, abandonnés dès leur berceau, aux séductions de la nature, aux mauvais exemples des oiseaux, qui se becquettent sans remords dans les bocages d'alentour.

Les données des deux drames étant telles, on ne saurait logiquement tirer de la chûte de l'amie de Daphnis, une induction quelconque, de l'infériorité de la poésie latine, dont Virgile est le coryphée.

Mais, quand il existe tous les éléments d'un para-

lèle juste, le personnage païen mérite le premier rang. Ainsi, Enée, moralement parlant, excite plus l'intérêt que Tancrède ou Vasco de Gama. Modèle de piété filiale, vénérant les dieux qu'il invoque dans tous les actes de son épopée, on dirait un disciple de Fénélon, plutôt qu'un contemporain des Atrides.

Comme caractères, les chefs des croisades sont des barbares, aussi bien que les navigateurs de la Renaissance. Sans doute, Homère aurait souri de ce dameret d'Ilion, qui a toujours des larmes pour les malheurs de ses compagnons, et pour l'avenir de sa patrie.

Cet excès de sensibilité rend Enée peut-être invraisemblable, mais il me faisait aimer davantage le glorieux échappé du siége de Troie ; et, sur le chemin du camp, au retour de mon excursion, je me prouvai que les soldats de Sébastopol auraient pu le prendre pour leur patron. Il avait, comme eux, souffert et vu souffrir; il était homme et détestait la guerre, sachant ce qu'elle coûte de chagrin et de sang.

Je ne supposais pas que ce trait de mœurs put devenir une allusion aux évènements du lendemain, 18 juin, anniversaire de Waterloo. Cependant, l'armée incorrigible dans sa confiance s'imaginait toucher enfin au terme de ses travaux. De toutes parts, les colonnes d'assaut s'ébranlaient gaiement; et, le camp saluait leur départ, par des cris de triomphe, qui se perdaient dans le tumulte de la canonnade d'ouverture, sans cesse grandissant depuis le matin.

Le spectacle général de la rue me grisa ; et, me

persuadant que le moment était venu de fermer mon cabinet d'étude, je rendis, en passant, mon Virgile au bibliophile du bivouac qui me l'avait prêté, et le remerciai des heures, de recréation littéraire, dont j'étais redevable au poète. Mon veil ami trouva que j'avais maltraité plus d'un feuillet; et, il allait se fâcher de cette marque d'amour trop prononcé.

Heureusement, numismate enragé, il venait, à ses frais et périls, d'organiser, depuis peu des fouilles, dans les ruines de Cherson, près du Lazaret, avec Strabon pour guide : il me fut aisé de le calmer, en convenant qu'un vieux sou tartare, récemment découvert, par lui, portait l'effigie de Mithridate. Ce compliment porta si bien qu'il m'offrit, en échange des lambeaux de mon Virgile, un Horace, le plus bel ornement de sa bibliothèque de campagne.

Je refusai, sous prétexte que la saison des lectures était finie, que le dernier chant du siége était ouvert; et, je courus à la tranchée, fier de compter parmi les bombardiers de l'heure suprême. J'avais même démonté, avant de partir, ma table à travail, pendant que d'autres, en grand nombre, plus impatients encore, repliaient leurs tentes.

Quelle déception, le lendemain, à la même heure, après la perte de la bataille ! Je descendais la garde, par le ravin des Anglais, l'oreille basse, le deuil dans l'âme, au milieu de la procession des cacolets et des brancards, chargés de morts et de blessés, qui affluaient, du champ de bataille de Malakoff à l'ambulance. La route était encombrée de ces tristes équipages des victimes du 18 juin. Il ne s'échappait

du convoi que des cris de douleur ; et, l'abattement le plus cruel régnait, parmi la foule qui leur faisait cortége.

Si, avant le signal d'une orgie de carnaval, on entrevoit les apprêts de la fête, les flambeaux resplendissants, les fleurs au front des bacchantes, les pétillements de la joie, le regard est charmé. Revient-on, quand les chants et les folies ayant cessé, les buveurs ivres dorment pêle-mêle sur la vaisselle brisée, sur les couronnes flétries, l'œil se détourne avec horreur. De même, à la guerre, entre le prologue et le dénouement d'une déroute ! De même, entre les riantes perspectives de la veille et l'horizon rembruni du 18 juin, l'armée tomba de l'enthousiasme au dégoût de la gloire.

Après une nuit d'angoisses funèbres, les troupes vaincues redescendirent à leurs places de bivouac. Perdu dans la plèbe des oisifs, j'allai à la rencontre des débris de la Division d'Autemarre, illustres champions du 1er corps de siége, qui avaient failli décider du sort de Malakoff. Ils défilèrent en silence : dans maints bataillons, on ne comptait plus la moitié des combattants. La plupart des tentes étaient veuves de leurs hôtes les plus gais.

A la vue de cette solitude, ces serviteurs exemplaires, qui n'avaient pas encore dénombré les absents, en essuyant leurs armes, peu à près l'arrivée, du seuil de leurs portes, se disaient, avec la naïveté de l'héroïsme, comme s'ils n'avaient pas assisté au désastre pour le glorifier : « Il paraît que ça a été chaud ! » et, on les voyait, plus tard, tailler philosophiquement la soupe du déjeûner.

Je les aurais, plus longtemps admirés, si cette dépopulation du voisinage n'avait fait saigner le cœur. Je m'éloignai donc, observant à l'aventure l'état moral. Cette tournée m'apprit que le découragement de la défaite ne serait qu'un nuage. La physionomie changeait, d'un camp à l'autre.

Ici, toutes les illusions de l'espérance; on reparlait même déjà d'une revanche de l'assaut manqué. Là, un reflet de mélancolie : des groupes, à l'ombre des murailles nues ou des gourbis effeuillés, entonnaient à demi-voix émue, le chant du retour : *Vers les rives de France, voguons*, etc.; et, ce chœur, au milieu de la Chersonèse plus désolée par le soufle de l'été qu'un Calvaire, invitait écoutants et virtuoses, à songer au jour de leur vie, heureux entre tous, où dans le port de Kamiesch, du pont des navires mettant à la voile, pour les ramener enfin, après la victoire, au pays, les héros de Sébastopol jetteraient ce même refrain, comme adieu au rivage Russe.

Ce rêve du départ triomphal, talisman des nuits d'hiver, qu'on avait cru, hier, à la veille de se réaliser, était un bonheur encore différé; et, si l'on n'avait eu foi dans le succès, les passants eux-mêmes, qui accompagnaient involontairement les chanteurs, en auraient pleuré.

Cependant, la colonie marchande, trompée par de faux bruits de victoire, se répandait dans les champs; et, de toutes parts, des glaneurs de nouvelles, sous l'habit bourgeois, allaient et venaient, des belvédères les plus avantageux aux rues, animées par le si-

gnal du déjeûner. Il était plaisant de suivre les manœuvres de certains intrus, plus ignorants de la vie de bivouac que des mœurs de la Chine.

L'un de ces cosmopolites, se réjouissant de voir manger des soldats, comme curiosité, s'était campé insolemment devant une escouade de grognards, s'attablant : « Est-ce que *Mósieur* se figure assister au repas des animaux, lui dit le queux! » et, les autres, avec les témoins, de rire à la ronde, de la triste vérité qui se cachait sous cette boutade. La Chersonèse ne s'était-elle pas convertie, pour l'Europe spectacrice, en un cirque? N'étions-nous pas les bêtes de combats?

J'allai à Kamiesch me consoler de cette réflexion, et fis halte, chez Georgina, pour me rafraichir ; car, le soleil était tropical. La belle me demanda, si je venais lui tenir parole, si j'avais pris à Sébastopol, un costume de moscovite. Cette question me parut d'abord une injure : mais, bientôt je reconnus que la dame croyait de bonne foi, la ville prise, à l'exemple de beaucoup de vivandiers alarmés.

Ces industriels tremblaient de voir la paix approcher, et, leurs boutiques regorger de marchandises! Ce calcul me révolta ; et, comme le soir, je devais me rasseoir sur la sellette des justiciables de la tranchée, que partant mon humeur n'était pas couleur de rose, le dépit finit par se retourner contre la gloire militaire et ses adeptes.

Je me persuadai, en rentrant au bercail, que nous étions tous, des tragédiens, bons à divertir, au feu, les amateurs de batailles, au champ-de-Mars

les badauds de trottoir, et qu'en somme, hors des jours de danger ou de victoire, le monde ne faisait pas plus de cas de nous, que ces trafiquants de Filouville, prêts à sacrifier des milliers d'hommes pour quelques heures de vente, ou bien que ce mauvais plaisant, rencontré tantôt, et convaincu que les soldats ne prenaient pas leur pâture, à la façon du commun des mortels.

En train de rembrunir le métier, je conclus, aux portes de la troisième parallèle, qu'amuser ou mourir était notre devise. Sébastopol nous rappelait d'ailleurs cette déplorable loi de la destinée ; car, à peine la colonne des patients de la garde montante s'engageait-elle dans la tranchée, qu'une bombe-monstre, par un hasard trop fréquent, tomba au milieu des rangs.

Le premier, frappé d'aplomb, fut pulvérisé par l'explosion. Les autres eurent des contusions ou des éclaboussures de sang. Le regard ni le cœur, malgré neuf mois d'apprentissage au siége, ne s'accoutumaient, au spectacle de ces anéantissements complets de compagnons, qu'on venait de coudoyer ; et, à défaut des incidents de la vie ordinaire, ces foudroiements inspiraient aux moins méditatifs de noires pensées, sur le peu que nous valions.

Une semaine après le 18 juin, il ne restait plus trace de l'accès de désespoir, qui avait saisi l'armée, repoussée de Malakoff. Les renforts ne cessaient de débarquer. Ces ouvriers de la dernière heure, brûlaient de se montrer ; et, sitôt à terre, en guise de stage, affrontant la chaleur de midi, on les voyait

errer sur le Plateau Chersonèse en feu, à la recherche des amis, anciens du siége, et des premières instructions.

A cette heure, le camp faisait méridienne; et, jusqu'à l'approche du soir jouissait des douceurs du *far niente* domestique. Les premiers réveillés jouaient aux cartes ou au loto.

Le wist avait surtout la vogue. Mais, ce n'était pas cette partie Anglaise, fille du spleen, où les partenaires s'entrégorgeraient pour une distraction, où les ennemis ne se pardonnent pas les atouts. Au lieu d'un conciliabule de muets, poings fermés, devant un tapis vert, des rieurs qui gagnaient moins d'argent que de calembourgs médiocres.

En revanche, le loto, amusette ordinaire des enfants, s'élevait, ici, presque à la hauteur d'un art de bivouac. N'y brille pas, qui veut. Chaque numéro a ses synonimes; il faut savoir les épeler : de la mémoire d'abord, puis de la déclamation. Les maîtres, à chaque plongée de la main dans le sac aux balottes, dérideraient le diable sérieux.

Cependant le soleil baissant, les cantines ruisselaient d'absinthe ; et, les nouveaux arrivants, à la vue de ce pittoresque tableau, se figuraient que la Crimée avait été, de tout temps, un lieu de plaisance.

Certain jour de juin, à son déclin, je m'amusais à regarder ce gai panorama de l'après-midi finissant et le va-et-vient dans la rue, des recrues de l'arrière ban. La métamorphose complète de la scène me rappelait avec orgueil le souvenir de nos débuts; et, j'aurais, de ma porte, volontiers conté à ces novices

ignorants que, durant cinq longs mois, en cette même arène, leurs ainés avaient eu en partage, les souffrances, la misère, les dangers, les ennuis de la solitude.

En ce temps d'épreuve, la simplicité régnait devant Sébastopol, comme la vertu. On servait en silence; l'intrigue se cachait sous les haillons de la tranchée. Il fallait, pour la lutte, du cœur : sinon, le désespoir et la mort.

J'aurais prolongé ce retour vers le passé de la guerre, si un fauteuil neuf, ne m'avait appelé de mon observatoire, près de mon bureau. Ce siége, chef-d'œuvre de l'ébénisterie de bivouac, et monument du luxe, alors à la mode, avait été taillé dans un fut, de Lamalgue : le dossier, capitoné et rembourré de brins de foin, offrait cette douce inclinaison, qui prédispose au somme. Ce produit de l'industrie militaire n'avait donc rien de commun avec le tonneau de Diogène.

Renversé dans ses bras mœlleux, je voyageais, en recueillant les notes de mon journal de siége, à travers ces doux jardins de la rêverie, où brillaient en abondance à mes yeux, les biens qui nous manquaient; et, durant cette absence, ma plume, entre les lignes des sténographie, traçait d'elle-même, sous l'impression des idées folles qui m'agitaient, des silhouettes de jeunes filles.

Si j'étais né peintre, j'aurais engendré en ce moment, ma première vierge. J'achevais de modeler, avec une complaisance amoureuse, les contours d'un de ces croquis, quand un condisciple d'école, arrivant de France, entra chez moi.

Quel plaisir de lui demander des nouvelles de la patrie! Mais le néophyte de la tranchée me ramena brusquement, devant la ville assiégée. Au sujet de la guerre, il me cribla de mille questions scientifiques, dont personne ne se doutait ici : les livres de théorie l'avaient perdu!

Afin de lui donner un avant-goût des choses réelles, je le conduisis au Belvéder du Clocheton, au milieu du cénacle des curieux et des oisifs Pendant que mon compagnon parcourait d'un regard ébahi, le théâtre fumant de l'attaque, je me délectais en mon étude coutumière des mœurs et des travers.

Il y avait foule de ces gens qui, par métier, n'avaient jamais hasardé un pied à bonne porté de mitraille, et qui prétendaient savoir à fond leur siége. Partait-il un coup de canon, ces fanfarons de coulisse prenaient une pose d'importance : « Voilà, disaient-ils d'un air profond, telle batterie qui fait ses farces! » et, pour peu qu'on s'avisât de les contredire, gare aux dissertations. gare aux plans dessinés sur le sable, avec la pointe de leurs cannes! Persistait-on dans l'avis contraire, après leur démonstration, autant aurait-il alors valu les insulter?

Parfois, des boulets perdus venaient mourrir inoffensivement au pied du mamelon, où péroraient ces guerriers platoniques; et, ils fesaient sonner ces périls approximatifs, presque aussi haut que des titres de bataille.

Ces ridicules intéressaient moins le jeune visiteur qu'une description des lieux. J'éclairai de mon mieux ses coups de lunette de mes explications; après, il

s'en fut, très affairé, on ne sait pourquoi, comme tous les nouveaux-débarqués, comme eux aussi convaincu qu'avec de l'aide, on s'emparerait de Sébastopol trop revêche.

Le soir, j'oubliai de ces sottises, pour admirer, un instant, des hauteurs du voisinage, la décoration féerique de l'horizon. Il y avait en l'air tant de bombes qu'on aurait dit des vols de lucioles : et les effets de cet immense trophée d'éclairage illuminaient la mer, jusqu'aux frégates en vigie. Cependant, les hautes herbes, embrasées, par le feu du soleil et par les fusées, brûlaient, le long des remparts de la Quarantaine; et, cet incendie, joignant ses lueurs aux éclairs de l'artillerie, la Chersonèse apparaissait comme un labyrinthe de toile étincelant.

Le camp se coucha tard, en l'honneur de ce divertissement. En mon quartier, un incident comique nous fit encore prolonger la veillée. Des bruits caverneux troublèrent le factionnaire des environs. La frayeur des mines Russes était alors la monomanie des sentinelles. Bien qu'il fût absurde de supposer que l'assiégé eût poussé ses écoutes, en nos parages élevés, la gardien du camp cria aux armes!

Alerte générale! Les falots brillèrent de tous côtés; et, de rechercher avec anxiété la cause d'un tapage ténébreux. Il fut bientôt constaté, par devant cent rieurs en bonnet de coton, que les rats Russes dirigeaient une attaque en règle contre les cuisines voisines. On enfuma, séance tenante, les sapes de ces singuliers auxiliaires de Sébastopol; et, d'innombrables cadavres, retirés à demi-rôtis, firent les délices du lendemain.

Les hippophages avouaient, eux-mêmes, leur prédilection pour ces lapins de taupinières ! et, cependant, leur amour de la viande de cheval, grandissant toujours, les poussait maintenant au crime. La chronique locale du jour racontait, non sans horreur, que la monture d'un étranger de qualité, en visite, chez un de ses amis, en nos alentours, une jument, jeune et grasse, avait été égorgée, dépécée et mangée sur place, par des fanatiques!

Peu de temps après ce vol célèbre, mon confrère, le numismate, vint me voir : je craignais qu'il me demandât une consultation sur quelque nouvelle médaille rouillée. Je n'avais aucune compétence en cette matière; seulement, j'étais toujours de l'avis du bonhomme, et il me tenait en haute estime, à cause de ma complaisance à convertir du billon Tartare, en monnaie Phrygienne. Heureusement, il n'avait commis aucune récente trouvaille!

Une galanterie de camarade me l'amenait, cette fois : il prisait les latinistes ; et, sous prétexte que l'insuccès du 18 juin me ménageait encore des loisirs, il m'apportait, en guise de consolateur, son Horace, avec recommandation de moins le maltraiter que Virgile. Je ne tardai pas à user de son cadeau.

Le surlendemain, juin préludait à la canicule. Passé midi, tout le camp, vaincu par la chaleur, gisait sur les lits de repos. Vers deux heures de relevée, soûl des plaisirs de l'oreiller, j'ouvris, en bâillant sans respect, Horace, et feuilletai au hasard.

Mais, le charme agit ; et, je me retrouvai bientôt,

au fond de mon tonneau de travail, armé en plumitif, plein d'abord, contre l'ami et rival de Virgile, d'une rancune, qui ne se ressentait nullement des leçons de l'école, et dont je cherchais à me rendre raison.

Le lyrique latin me parut trôner sur un piédestal exagéré, à cause des aspirations de son génie; et, je compris pourquoi les esprits, las ou blasés, aimaient tant à le cultiver, pourquoi les siècles de décadence lui dressaient de préférence des autels. Par la pensée, en effet, Horace est le poète de la vieillesse. Dès ses premiers vers, on reconnaît ce déserteur de Philippes, qui, jetant aussi son bouclier dans les luttes du forum, se retire au fond de la vallée de Sabines, suspend sa lyre au cou de sa maîtresse, sable le Phalerne, couronné de roses de Pestum, oublie Brutus, adule César, et attend, en égoïste célibataire, ce qu'il croit être le néant du tombeau.

Sous les attraits incomparables du rythme, rien de plus décourageant que cette sagesse, vertu des lâches, qui aboutit à la négation des plus chères espérances de l'âme, qui conseille de vivre aux champs, sans soucis, le verre à la main, sous prétexte que de l'homme, après la mort, il ne reste que des cyprès debout. Le chantre de Lydie ne prêche que l'immortalité de ses odes!

« Malheur, de nos jours, aux générations qui ne relègueraient pas les préceptes de ce fils d'Anacréon, au nombre des amusements de l'esprit! Avec un pareil guide, c'en serait fait de la civilisation! Car, l'indifférence mène au fatalisme. A bas, dès lors, le

travail et le droit! et, que les peuples à l'engrais, fuient la gloire et la liberté! »

Avec ce ton d'emphase, je commençais à susciter à la muse de l'enchanteur Horace un procès de tendance, quand le bon sens historique m'arrêta; or, comme le soleil, au dehors, s'enflammait en baissant, et que le silence de la rue m'excitait à poursuivre mon étude, je me ravisai, trouvant injuste de reprocher à un écrivain d'appartenir à son temps.

Après que la république Romaine eut croulé dans le sang des guerres civiles, le poète, sur ses ruines, célébra la fermeture du temple de Janus; et, l'univers haletant, après trente années de malheurs publics, bénit ses hymnes à la paix. Au lendemain d'Actium, quand le despotisme d'Octave n'avait pas de pitié, il fallait imiter Caton, ou si le cœur manquait, se réfugier dans le culte du repos champêtre.

Quant aux croyances religieuses, Horace les puisait naturellement dans l'arsenal du Panthéon, parmi les monstruosités du paganisme, à cette époque néfaste où la voix de Cicéron proclamant, au nom de Socrate, les dogmes les plus sacrés de la philosophie, se perdait à travers l'Italie bouleversée et incrédule de ses dieux, en cet âge de barbarie policée, à la veille du siècle d'Auguste, où l'illustre orateur, un jour de révélation, ayant laissé tomber de sa plume le mot de *charité*, Rome ne comprit pas ce néologisme, résumé de la loi morale de l'avenir!

Le favori de Mécènes préférait aux doctrines d'un proscrit, taxées à la cour d'utopies, le scepticisme

érigé en système par la lassitude de ses contemporains; on ne saurait donc lui imputer à blâme de n'avoir pas été, à l'imitation de Virgile, dont il différait par l'humeur et l'imagination, un héraut involontaire des apôtres du christianisme primitif.

Cette sorte de réhabilitation d'Horace me reporta vers la patrie; et ce souvenir changea de nouveau le cours de mes idées. Je me persuadai qu'aujourd'hui, si l'on réfléchit à l'affaissement des courages, fruit de tant de traverses et de déceptions, aujourd'hui où l'esprit Français a besoin de l'aiguillon, on devrait prononcer contre ce sublime épicurien l'ostracisme dont Platon, en sa république, frappait tous les poètes, ou du moins mettre à l'index ce conseiller de l'indolence politique.

Pour nous, il est vrai, pauvres pionniers de Sébastopol, ce commerce littéraire, loin d'offrir des dangers, avait un attrait particulier. Les longues vicissitudes de la vie du siége avaient presque établi une communauté d'ambition avec l'ermite de Tibur. Une chaumière, un cœur, mais la croix-d'honneur : tel était, à cette heure, le rêve du Criméen le plus endurci.

Aussi, malgré maintes restrictions de rhéteur et de patriote, je finis par m'abandonner aux transports d'admiration des plus fervents classiques; et, en lisant, d'une strophe à l'autre, j'oubliai, jusqu'au soir, la guerre avec ses misères.

Le lendemain, je reprenais la garde de tranchée; et, par une disposition d'esprit particulière à ces jours de corvée, la poésie latine ne parvint pas, mieux que

les sermons de la raison, à m'égayer. Je sortis donc, à la recherche d'un mot pour rire. Je ne saisis qu'un triste dialogue, entre un troupier insolent et un infirmier philosophe qui avait, sans doute, lu Horace, à en juger par le sans-façon dont il traitait la gloire :

Avec ce dédain que le soldat militant affiche, à la guerre, pour quiconque ne se bat pas, dom fantassin demandait à son confrère : « A quoi êtes vous bons ici, vous autres ! » — « Nous servons, répondit l'hospitalier, à vous mettre en terre. avant qu'on vous f....., dans les journaux ! » Quelle satire du métier ! un peu de poussière, puis une ligne dans les gazettes ! Voilà notre capitole, suivant ce fossoyeur-réaliste !

Je baissai la tête, et allai me caparaçonner pour ma faction de nuit, à la quatrième parallèle. Mais, je gardai rancune à Horace d'inspirer des réflexions aussi désespérantes ; et, à mon retour, après le repos, j'entrepris, comme représailles, son parallèle avec Virgile, au point de vue bucolique.

Quelle différence entre ces deux chantres de la vie pastorale ! Le poète des *Georgiques* est un élève de Platon. Ses vers sont imprégnés du parfum de la morale spiritualiste, que l'Académie avait répandue dans le monde païen. Honneur à lui ! quand la foi s'éteignait avec la liberté, il prêche aux paysans le culte de la divinité, la sainteté de la famille. La pudeur est assise au foyer domestique ; les enfants jouent près des pénates : on entend les baisers maternels.

Au milieu de cette peinture suave du bonheur

champêtre, l'idylle se change en dithyrambe. Le pontife des muses s'élance vers le ciel, tourmenté de connaître les vérités dont la science moderne, plus forte que Promothée, a conquis le secret ; et, il pousse le plus sublime cri de désespoir, que l'ignorance de la nature ait arraché à l'antiquité.

Le cœur me battait, en relisant ces merveilles. La voix d'Horace refroidit mon enthousiasme.

Quelle glace dans le lyrisme de ce législateur du Parnasse ! Son éloge des champs, par la bouche de l'usurier Alphius, paraîtrait une ironie, si l'on ne se rappelait les attraits de la vallée de Tibur. Mais, sa pensée ne quitte pas la terre ! Dès les premiers distiques, perce sa haine de la trompette guerrière. Les Lacédémoniennes auraient dédaigné ce fiancé sans honneur !

Bientôt, derrière le prestige de la versification, apparaît l'égoïste Romain, qui, du fond de sa retraite, se rit de la cité mourante. Il nous trace, point par point, l'emploi de ses loisirs ! Aujourd'hui, taille des arbres ! Demain. en chasse ! Après un somme sous l'ombrage, les tranquilles émotions de la pêche ! La compagne du solitaire n'intervient qu'à titre de ménagère : c'est elle qui ordonne la table pour le plaisir du maître : ordinaire frugal, car l'hygiène commande la sobriété. La muse du vieux garçon aime les digestions faciles ; Messer Gaster a place, parmi ses Dieux Lares !

Après lui, arrive le déluge ! Il ne se fit pas longtemps attendre : car, moins d'un siècle après cet apôtre de scepticisme et d'indifférence, l'empire des

Césars tombait en pourriture. La courtisane Flora insultait, sur son char, le capitole désert, et proposait au Sénat d'élever, à ses frais, du prix de ses débauches, un temple à la Fortune romaine, tandis que, pour amuser le peuple-roi, cohue de mendiants blasés sur les spectacles, les consuls jetaient des esclaves aux murènes, au Colysée, excitaient les bêtes fauves contre les martyrs chrétiens! Quel remords pour Horace, s'il avait vu le branle de cette décadence, qu'il avait favorisée par ses trop poétiques conseils! Se figure-t-on Voltaire, aux massacres de Septembre?

L'après-midi finissant, la Chersonèse se réveillait. Les bruits de la rue interrompirent ma comparaison du génie d'Horace avec celui de Virgile; et, demandant pardon, à ces immortels d'avoir osé les traduire à la barre d'un humble procureur de caserne, je revins à la prose du siége, et prêtai l'oreille à la chronique du jour. Lord Raglan était mort du choléra! Ses funérailles étaient fixées au commencement de juillet. Le camp se réjouit de cette prochaine fête, en s'attablant.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Valence, Imprimerie Ch. CHALÉAT, rue St-Félix.



12

-30

30 yrs.

